

Herausgegeben von | édité par
Markus Furrer | Anne-Françoise Praz | Sabine Jenzer

Lebenswege fremdplatzierter Jugendlicher 1950–1985

Trajectoires d'adolescent·es placés 1950–1985



ITINERA 51 | 2024

BEIHEFT ZUR SCHWEIZERISCHEN ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTE
SUPPLÉMENT DE LA REVUE SUISSE D'HISTOIRE
SUPPLEMENTO DELLA RIVISTA STORICA SVIZZERA

Herausgegeben von | Édité par | A cura della



Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Société suisse d'histoire
Società svizzera di storia
Societad svizra d'istorgia

www.sgg-ssh.ch

Redaktion | Rédaction | Redazione

Prof. Dr. Silvia Berger Ziauddin, Historisches Institut der Universität Bern, silvia.berger@unibe.ch
Dr. Marc Aberle, Département d'histoire de l'Université de Genève, marc.aberle@unige.ch
Dr. Sibylle Marti, Historisches Institut der Universität Bern, sibylle.marti@unibe.ch

Beiträge | Articles | Articoli

Die Qualität der Itinera-Hefte wird durch ein externes Peer-Review-Verfahren gesichert.
La qualité des cahiers d'Itinera est assurée par un processus de peer review externe.
La qualità dei volumi di Itinera è garantita da un processo di peer review esterno.

Vorstand der SGG | Comité de la SSH | Comitato della SSS

Prof. Dr. Sacha Zala, Berna, presidente • Ass. Prof. Dr. Alix Heiniger, Fribourg, vice-présidente, Département politique scientifique • Prof. Dr. Tobias Hodel, Bern, Abteilung Grundlagenschliessung und Digitalisierung • Dr. Marco Schnyder, Fribourg, Département publications • Dr. Christophe Vuilleumier, Genève, Département intérêt de la profession

Generalsekretariat | Secrétariat général | Segreteria generale

Villettemattstrasse 9, CH-3007 Bern, generalsekretariat@sgg-ssh.ch
Generalsekretär | Secrétaire général | Segretario generale: Dr. Flavio Eichmann

Verlag | Maison d'édition | Casa editrice

Schwabe Verlag, Schwabe Verlagsgruppe AG, Grellingerstrasse 21, CH-4052 Basel, info@schwabeverlag.ch

Abbildung Umschlag: Staatsarchiv Basel-Stadt, BSL 1013 1-4209 1 (Foto Hans Bertolf)

Printausgabe: © 2024 Schwabe Verlag, Schwabe Verlagsgruppe AG, Basel, Schweiz, und Schweizerische Gesellschaft für Geschichte, Bern, Schweiz.

ISBN Printausgabe: 978-3-7965-4748-5

ISBN eBook (PDF): 978-3-7965-4857-4

ISSN Print: 2296-1755

ISSN Digitale Ausgabe: 2624-5566

DOI: 10.24894/978-3-7965-4857-4

Open Access-Policy: Diese Zeitschrift erscheint unter einer Gold Open Access-Policy: Die Autorinnen und Autoren haben das Recht, die vom Verlag zur Verfügung gestellte Version ihres Artikels selbst zu archivieren. Die gesamte Zeitschrift erscheint zeitgleich zur gedruckten Publikation auf www.schwabeonline.ch unter einer Creative Commons-Lizenz CC-BY-SA. Es werden keine Artikelgebühren (APC) erhoben.

Ouvrage publié avec l'aide du
Conseil de l'Université de Fribourg

**UNI
FR**
UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
UNIVERSITÄT FREIBURG

PH LUZERN
PÄDAGOGISCHE
HOCHSCHULE

Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften
Académie suisse des sciences humaines et sociales
Accademia svizzera di scienze umane e sociali
Accademia svizra da ciencias humanas e socialas
Swiss Academy of Humanities and Social Sciences



Inhalt

Avant-Propos / Vorwort	3
Introduction / Einleitung	
<i>Anne-Françoise Praz</i> : Introduction: Adolescent-es placés et transition vers l'âge adulte (1950–1985)	5
<i>Anne-Françoise Praz</i> : Einleitung: Fremdplatzierte Jugendliche und der Übergang zum Erwachsenenalter (1950–1985)	22
Articles / Artikel	
<i>Aurore Müller</i> : «Comment veut-il dans ces conditions entreprendre des études littéraires et musicales?». La formation des jeunes placés à Fribourg et Neuchâtel entre 1950 et 1980	40
<i>Miriam Baumeister</i> : Ausbildungsmöglichkeiten von platzierten Jugendlichen in der Region Basel 1950–1985	70
<i>Sabine Jenzer, Markus Furrer</i> : Bildungsteilhabe von fremdplatzierten Jugendlichen im Kanton Luzern, 1950–1985	94
<i>Tristan Coste</i> : «Malgré tout, on ne s'en est pas si mal sortis!». Parcours de transition à la vie adulte à la sortie d'un placement extrafamilial	137
<i>Anne-Françoise Praz, Aurore Müller</i> : Les défis de l'assistant-e social à l'Office des mineurs de Fribourg (1970–2000)	158
<i>Miriam Baumeister, Markus Furrer</i> : Mit Heimleitenden im Gespräch – die Zeit nach 1985	177
<i>Miriam Baumeister</i> : Implikationen der Forschungsergebnisse für die heutige Fürsorgepraxis	188
Autorinnen und Autoren	200

Avant-Propos

Cet ouvrage est issu des recherches réalisées dans le cadre du projet FNS *Adolescent in care and the acquisition of human and social capital: a comparative study of opportunities and achievements in four Swiss cantons (1950–1985)*, intégré au Programme national de recherche *Assistance et coercition* (PNR 76), qui s'est déroulé entre 2018 et 2022. L'équipe du projet, co-dirigée par les prof. Markus Furrer (Haute-École pédagogique de Lucerne) et Anne-Françoise Praz (Université de Fribourg), a réuni deux doctorantes (Miriam Baumeister et Aurore Müller) et deux collaborateurs-trices scientifiques (Tristan Coste et Sabine Jenzer).

Les contributions de cet ouvrage se focalisent sur une question spécifique, transversale à toutes les recherches du projet. Comment les adolescent-es placés ou suivis par les dispositifs de protection de la jeunesse négocient-ils la fin de leur prise charge et la transition vers l'âge adulte? De quelles ressources disposent-ils pour effectuer ce passage? Dans quelle mesure les modalités de cette transition ont-elles un impact sur leur parcours de vie ultérieur?

Vorwort

Dieser Band ist aus den Forschungsarbeiten hervorgegangen, die im Rahmen des SNF-Projekts *Adolescent in care and the acquisition of human and social capital: a comparative study of opportunities and achievements in four Swiss cantons (1950–1985)* durchgeführt worden sind. Das Projekt ist Teil des Nationalen Forschungsprogramms *Fürsorge und Zwang* (NFP 76), das von 2018 bis 2022 gelaufen ist. Das Projektteam unter der Co-Leitung der Professor/innen Markus Furrer (Pädagogische Hochschule Luzern) und Anne-Françoise Praz (Universität Freiburg), setzte sich aus zwei Doktorandinnen (Miriam Baumeister und Aurore Müller) und zwei wissenschaftlichen Mitarbeiter/innen (Tristan Coste und Sabine Jenzer) zusammen.

Die Beiträge in diesem Buch konzentrieren sich auf eine spezifische Frage, die sich durch das ganze Forschungsprojekt hindurchzieht. Wie handhaben Jugendliche, die von Fürsorgeeinrichtungen platziert oder betreut werden, das Ende ihrer Betreuung und den Übergang zum Erwachsenenalter?

Über welche Ressourcen verfügen sie, um diesen Übergang zu bewältigen?
Inwieweit wirken sich die Modalitäten dieses Übergangs auf ihren weiteren Lebensweg aus?

Introduction : Adolescent-es placés et transition vers l'âge adulte (1950–1985)

Anne-Françoise Praz

À 14 ans, ma vie a complètement changé en ce sens que c'est là qu'j'suis parti dans une école secondaire à Fribourg. [...] Heureusement mon instituteur m'a beaucoup appuyé pour que j'puisse le faire. Parce que mon père était... ouais j'étais l'aîné, j'commençais à être vraiment utile à la ferme, il était pas trop décidé. Moi, depuis l'âge d'onze-douze-ans, j'savais pas c'que j'allais faire dans la vie, mais j'savais c'que j'allais pas faire, parce que j'en avais pfiou! [*mime le ras-le-bol*] jusque-là d'la ferme! [...] Puis après, à seize ans, j'ai fait l'apprentissage à la Banque Populaire Suisse, au service du commerce à la banque [...]. C'était là les grandes chances de ma vie, c'était cet instituteur... j'peux dire ce qui a fait le déclin... et puis l'copain qui avait son frère qui était séminariste [...] qui m'a permis de lire des bouquins [...] à l'époque y avait Sartre y avait Camus, les existentialistes y avait tout ça [...] des bouquins que j'aurais jamais lus autrement.

Albert (prénom fictif), né en 1947, Praroman / FR

Échapper au destin tout tracé d'un fils de paysan, apprendre un autre métier, faire des études, accéder à la culture... Dans le Fribourg des années 1960, les jeunes issus des classes populaires ou de la campagne voient s'ouvrir des perspectives de formation impensables pour leurs parents, et obtiennent des soutiens extra-familiaux pour y accéder. Même les filles peuvent s'imaginer une carrière d'institutrice ou de secrétaire, grâce à des écoles enfin gratuites pour elles aussi. La scolarisation prolongée offre aussi l'occasion de nouvelles sociabilités et la révélation d'un autre monde: «Ce qui a énormément changé [dès 13 ans] c'est que d'abord j'ai eu l'internat [...] qui m'a beaucoup apporté [...] le grand truc, c'était de rencontrer des gens qui venaient d'autres régions [...] et puis on se rendait compte que la manière dont nous on vivait c'était pas la seule» (*Annette, née en 1946, Lentigny/FR*).¹

1 Ces extraits font partie de la recherche «Mémoires d'adolescences», qui s'est intéressée au vécu des adolescent-es fribourgeois des années 1960. Les entretiens ont été réalisés par des étudiant-es de l'Université de Fribourg dans le cadre d'un séminaire de master (2016) dirigé par Anne-Françoise Praz (historienne) et Caroline Henchoz (sociologue); 51 entretiens portant sur les sociabilités adolescentes à Fribourg au cours des années 1960, menés auprès de 22 femmes et 29 hommes, nées entre 1945 et 1955.

L'expérience de ces jeunes, qui ont grandi dans leur famille, contraste fortement avec les témoignages de jeunes placés durant la même période. Évaluant l'impact du placement sur leur vie, ils mentionnent très souvent le déficit de formation qui les a condamnés à exercer ensuite des emplois peu qualifiés et mal rémunérés.

Mon tuteur a décidé [...] de me sortir de l'école pour me faire travailler dans un parc avicole, bien entendu sans être payé. J'ai été vraiment choqué parce que l'école m'intéressait, je voyais que j'apprenais des choses, que j'arrivais à passer devant les autres élèves, et pour moi c'était une immense satisfaction. Je travaillais sept jours sur sept, je passais mes journées à racler la merde des poules [...]. Me sortir de l'école pour me faire faire ce boulot! Donc pas de formation professionnelle, je n'ai aucune chance de pouvoir faire un apprentissage ou quelque chose.²

L'élargissement des opportunités vécu par nos témoins Albert et Annette s'inscrit dans un processus historique entamé vers la fin du XIX^e siècle dans les pays occidentaux, que les historiens de l'économie qualifient de «deuxième industrialisation». Avec l'importance accrue des savoirs scientifiques dans la production, l'intensification de la division du travail et l'élargissement des marchés, les économies ont besoin d'une main-d'œuvre disposant de davantage de capital humain – à savoir la qualification – et de capital social – l'intériorisation de normes communes (travail bien fait, honnêteté, ponctualité).³ Les États renforcent l'obligation scolaire pour dispenser des savoirs de base, mais aussi pour inculquer ces normes qui rendront leur main-d'œuvre plus productive, garantissant la fluidité des processus de production et réduisant les coûts de contrôle. En 1945, après des années de crise et de guerre, ce processus historique est relancé et l'Occident entre dans la période des «Trente Glorieuses»⁴, caractérisée par une forte croissance économique,

2 Témoignage de Daniel Cevey, ex-enfant placé et interné administratif (VD), dans le documentaire «Paroles d'experts. Internements administratifs et chemins vers la réhabilitation», réalisé par la CIE, 2019, <https://www.uek-administrative-versorgung.ch/page-daccueil> (07.09.2022).

3 Douglass North, John Joseph Wallis, Barry R. Weingast, *Violence et ordres sociaux*, Paris 2010.

4 Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975*, Paris 1979.

un relèvement du niveau de vie et de nouvelles perspectives d'emploi, à condition de posséder les qualifications requises. Cette conjoncture facilite l'investissement dans la formation et entraîne la généralisation de la scolarisation post-primaire.

La formation prolongée des 13-18 ans contribue à un changement historique de la transition vers l'âge adulte. Au lieu d'intégrer le marché du travail, les jeunes des classes populaires vivent eux aussi une adolescence: se retrouver ensemble à l'école, profiter du temps libre pour tisser des relations amicales et amoureuses, partager une culture commune. Une majorité de parents assument les coûts de leur dépendance financière prolongée, tout en leur accordant davantage d'autonomie dans les fréquentations et les loisirs. Les Trente Glorieuses contribuent à modeler la spécificité de la jeunesse dans nos sociétés: «Les jeunes sont dans des conditions sociales et psychologiques qui leur permettent d'accéder à une certaine autonomie, sans pour autant disposer des ressources, notamment économiques, suffisantes pour être indépendants de leurs parents».⁵ Ce décalage entre autonomie et indépendance financière leur offre la possibilité d'acquérir des compétences et de participer plus efficacement aux décisions relatives à leur propre vie.

Dans une période si favorable, comment comprendre le destin des adolescent-es placés? La révolte qui résonne dans leurs témoignages apparaît d'autant plus légitime que le monde des possibles s'élargissait à l'époque pour tous les jeunes... sauf pour eux! Ces jeunes placés n'ont-ils pas été les oubliés des Trente Glorieuses?

Un sujet encore peu traité par la recherche sur les placements extra-familiaux

L'histoire des placements d'enfants a connu d'intéressants développements vers la fin des années 1990, se concentrant davantage sur la micro-histoire des pratiques et sur le vécu des jeunes, à partir de l'histoire orale et de l'analyse des dossiers individuels. La plupart des travaux portent sur la

⁵ François de Singly, *Penser autrement la jeunesse*, in: *Lien social et Politiques* 43 (2000), p. 12.

période 1850–1940,⁶ alors que les historien·nes constatent une intervention croissante des États dans l’encadrement des adolescent·es après 1945.⁷ Les travaux suisses soulignent l’impact du nouveau Code pénal de 1942 (CPS), qui autorise le placement de jeunes non seulement en raison d’une infraction, mais aussi à des fins d’observation et de prévention.⁸ Peu d’études ont analysé les pratiques de cette période, à l’exception d’un récent projet Sinergia, mais il n’a pas traité en détail des possibilités de formation des adolescent·es placés et des modalités de leur transition vers l’âge adulte.⁹

Les difficultés d’insertion sociale et professionnelle des personnes placées durant l’enfance ont certes été constatées,¹⁰ mais les contributions de cet ouvrage s’efforcent d’en analyser les raisons, de manière systématique et comparative. Des travaux ont déjà souligné les efforts déployés par certains établissements dans la formation professionnelle. Une innovation majeure réside dans la possibilité pour les résident·es de sortir du foyer durant la journée pour étudier ou travailler comme apprentis à l’extérieur, ce qui leur permet de suivre la même formation que les autres jeunes et de participer à leur sociabilité.¹¹ Une étude sur les services de tutelle des villes de Zürich et

6 Pour une synthèse de cette historiographie en Suisse: Joëlle Droux, Anne-Françoise Praz, *Placés, déplacés, protégés? L’histoire des placements d’enfants en Suisse, XIX^e–XX^e siècles*, Neuchâtel 2021.

7 Michael Kalb, «Youth is a Threat!» Controlling the delinquent boy in post-WWII Munich, in: *Journal of the History of Childhood and Youth* 2 (2013), p. 263–290. Sophie Victorien, *Les J3 au sortir de la Seconde guerre mondiale*, in: Jean-Claude Vimont (dir.), *Jeunes, déviances et identités, XVIII^e–XX^e siècle*, Rouen 2005, p. 113–125.

8 Urs Germann, *Bessernde Humanität statt strafender Strenge. Organisierte Gemeinnützigkeit und die Entwicklung der Jugendstrafrechtspflege im 19. und frühen 20. Jahrhundert*, in: Béatrice Schumacher (éd.), *Freiwillig verpflichtet. Gemeinnütziges Denken und Handeln in der Schweiz seit 1800*, Zürich 2010, p. 213–244.

9 Gisela Hauss, Thomas Gabriel, Martin Lengwiler (dir.), *Fremdplatziert. Heimerziehung in der Schweiz, 1940–1990*, Zürich 2018.

10 Hans Tanner, *Effekte des Massnahmenvollzuges bei besonders erziehungsschwierigen Jugendlichen in der Schweiz. Überblick über Ergebnisse der Längsschnittuntersuchung*, in: *Kriminologisches Bulletin* 18 (1992), p. 53–158.

11 Geneviève Heller, *Ceci n’est pas une prison. La maison d’éducation de Vennes. Histoire d’une institution pour garçons délinquants en Suisse romande (1806–1846–1987)*, Lausanne 2012.

de Winterthour montre aussi que l'offre de formation s'élargit dès 1950 par rapport à l'avant-guerre. Les autrices notent cependant la persistance des préjugés relatifs aux capacités intellectuelles des enfants placés et à l'opportunité de leur ascension sociale. Les adolescent-es effectuent des apprentissages pas toujours formalisés, le plus souvent dans des professions peu qualifiées et mal rémunérées.¹²

D'autres établissements introduisent l'orientation professionnelle au cours des années 1960,¹³ mais celle-ci n'est souvent accessible qu'aux garçons. Selon certains travaux récents, le traitement genré des placements se poursuit après 1945, avec des conséquences sur les atouts dont disposent les adolescent-es pour leur passage à l'âge adulte. La liberté des jeunes femmes inquiète, leur manière de s'habiller et leur présence dans l'espace public sont assimilées au vagabondage, voire à la prostitution.¹⁴ Une étude des archives judiciaires de Berne révèle cette stigmatisation accrue de la sexualité féminine, conduisant parfois à la détention administrative, qui implique un travail forcé sans aucune possibilité de formation.¹⁵ Pour les garçons, les autorités sont davantage préoccupées par la violence ou les délits mineurs qui menacent d'affecter leur insertion professionnelle ou sociale.¹⁶ La force des préjugés de genre est particulièrement marquée pour les jeunes «en danger moral», comme le souligne Christel Gumy à propos des discours et pratiques de la justice des mineurs vaudoise dans les années 1950: la formation

12 Susanne Businger, Nadja Ramsauer, Genügend goldene Freiheit gehabt. Heimplatzierungen von Kindern und Jugendlichen im Kanton Zürich, 1950–1990, Zürich 2019.

13 Martina Akermann, Sabine Jenzer, Thomas Meier, Janine Vollenweider, *Kinder im Klosterheim: die Anstalt St. Iddazell Fischingen 1879–1978*, Frauenfeld 2015.

14 Carol Dyhouse, *Girl Trouble. Panic and Progress in the History of Young Women*, London 2013. Valérie Blanchard, Régis Revenin, Justice des mineurs, travail social et sexualité juvénile dans le Paris des années 1950: une prise en charge genrée, in: *Les Cahiers de Fremspa 7* (2011), p. 1–22.

15 Germann Urs, *Zur Nacherziehung versorgt. Die administrative Versorgung von Jugendlichen im Kanton Bern 1942–1973*, *Berner Zeitschrift für Geschichte* (2018), p. 7–47.

16 Jean-Jacques Yvoret, *De Gavroche aux Blousons noirs. La construction de la délinquance juvénile comme problème public*, in: Laurent Mucchielli (dir.), *La délinquance juvénile*, Paris 2014, p. 25–44.

professionnelle, jugée très positive dans la rééducation des garçons, ne jouerait qu'un rôle secondaire pour les filles, leur délinquance relevant davantage d'un trouble affectif profond, associé à un risque de sexualité précoce.¹⁷ La recherche sur Zurich et Winterthour déjà citée confirme l'impact des stéréotypes de genre sur la formation. Le décalage est particulièrement flagrant pour les filles entre les souhaits des jeunes et les formations imposées: les demandes pour des apprentissages de décoratrice ou d'assistante dentaire sont qualifiées de «rêves exagérés». Jusque dans les années 1970, les filles doivent souvent se contenter d'une simple école ménagère, et la primauté de la «vocation» de mère et de ménagère sur un éventuel travail salarié demeure une conviction largement partagée par les assistantes sociales et les directrices d'établissements qui s'expriment lors de congrès professionnels.¹⁸

Des concepts pour analyser la transition vers l'âge adulte

L'analyse de l'investissement dans le *capital humain* et le *capital social* des jeunes placés figure au centre de notre analyse. Les ressources en capital humain et social que les adolescent-es peuvent mobiliser sont en effet essentielles pour négocier les diverses étapes de cette transition: accéder à un nouveau logement, entrer sur le marché du travail, nouer de nouvelles relations, s'installer dans un partenariat voire fonder une famille.¹⁹ Notre réflexion s'inspire aussi des travaux sur les *parcours de vie*, en particulier sur la transition à l'âge adulte.

17 Christel Gumy, Interner pour rendre dociles et utiles les jeunes «moralelement abandonnés, pervertis ou en danger de l'être», in: Christel Gumy, Sybille Knecht et al. (dir.), Des lois d'exception? Légitimation et délégitimation de l'internement administratif, Zürich 2019, p. 287–329. Mirjam Janett, Verwaltete Familien. Vormundschaft und Fremdplatzierung in der Deutschschweiz, 1945–1980, Zürich 2022, p. 191–193.

18 Ernst Guggisberg, Pflegekinder. Die Deutschschweizer Armenerziehungsvereine 1848–1965, Zürich 2016.

19 Samuel Keller, Thomas Gabriel, Clara Bombach, Narratives on leaving care in Switzerland: Biographies and discourses in the 20th century, in: Child & Family Social Work 26 (2021), p. 248–257, <https://doi.org/10.1111/cfs.12813> (07.09.2022).

Le lien entre niveau de formation et revenu acquis sur le marché du travail est thématiqué en économie dès les années 1930²⁰ et repris au début des années 1960 par Théodore Schultz et Gary Becker. Sous le terme de «capital humain», ils entendent l'ensemble des connaissances et savoir-faire d'un travailleur-euse, qui augmente sa productivité et corollairement son revenu.²¹ L'investissement dans le capital humain des adolescent-es est financé en grande partie par les familles. Pour prolonger la formation académique ou professionnelle de leurs adolescent-es, les parents doivent assumer les coûts d'une telle décision, soit le coût direct de la formation, mais aussi son coût d'opportunité, à savoir le salaire que le jeune ne gagnera pas durant ses études et qui aurait pu soutenir sa famille.

Divers facteurs interviennent dans cette décision, à commencer par la conjoncture économique. Un marché du travail offrant aux jeunes des emplois non-qualifiés avec une rémunération jugée attractive n'encourage pas les familles modestes à investir dans la formation. Au contraire, lorsque des emplois qualifiés, plus intéressants et mieux rémunérés sont accessibles dans l'environnement proche, les parents sont davantage incités à cet investissement. Encore faut-il qu'ils disposent de suffisamment d'informations relatives à ces opportunités; c'est ici que le rôle d'acteurs extérieurs à la famille peut s'avérer décisif, à l'instar de l'instituteur dans le témoignage cité en ouverture. Enfin, la décision est aussi facilitée par la baisse du coût direct des études (écolages, transports, etc.), à laquelle les pouvoirs publics contribuent par diverses mesures incitatives (établissements de formation plus nombreux et décentralisés, gratuité des études post-primaires, octroi de bourses).

Des auteurs soulignent que le diplôme joue un rôle de signal à l'attention des employeurs en leur fournissant des informations sur les compétences des individus. Pour les jeunes placés qui ne disposent pas d'un réseau et qui sont parfois discriminés du simple fait d'avoir un parcours en

20 Donald Eugene Gorseline, *The effects of schooling upon income*, Bloomington Ind. 1932.

21 Gary Becker, *Human capital. A theoretical and empirical analysis with special reference to education*, Chicago and London 1993 (1^e édition 1964).

institution, cette fonction de signal peut jouer un rôle encore plus central.²² Un autre développement, introduit par Becker lui-même, s'applique au mode de vie des adolescent-es des Trente Glorieuses: la distinction entre les dimensions «productive» et «consomptive» du capital humain. Plus l'individu dispose de savoirs et d'expériences pour utiliser les biens acquis, plus il en retire du bien-être, le capital consommptif pouvant même compenser un revenu moins élevé pour acquérir des biens.²³ Dès le milieu des années 1950 en Suisse, l'offre abondante et différenciée de biens de consommation, dont les prix diminuent grâce à la production de masse, incite à développer le capital humain consommptif pour s'informer sur les produits et les expérimenter. Entre 1950 et 1975, la part du budget des ménages suisses dédiée à l'éducation et aux loisirs double.²⁴ L'existence d'une nouvelle clientèle adolescente suscite une offensive marchande sans précédent dans le domaine des loisirs, de la musique, du vêtement.²⁵ La place croissante du groupe de pairs dans les sociabilités adolescentes renforce la fonction sociale de la consommation juvénile, utilisée pour s'identifier au groupe et se différencier des adultes.

Cette remarque nous amène à préciser le concept de capital social. Dans les années 1980, James Coleman définit le capital social par sa fonction: il assure le respect des obligations et des attentes, véhicule des informations, réduit le recours à des outils de contrôle par l'existence de normes et sanctions effectives au sein d'un groupe.²⁶ D'autres travaux ont affiné le

22 Ressources en sciences économiques et sociales: <https://ses.ens-lyon.fr/articles/b-les-prolongements-de-la-theorie-du-capital-humain-68306> (07.09.2022).

23 Gary Becker, *Accounting for Tastes*, Harvard 1996. Cette dimension consommptive du capital humain se rapproche de la notion de capital culturel de Bourdieu. Pierre Bourdieu, *Les trois états du capital culturel*, in: *Actes de la recherche en sciences sociales* 30 (1979), p. 3–6.

24 Hansjörg Siegenthaler, *Statistique historique de la Suisse*, Zürich 1996, p. 927, série T3. Consulter aussi les séries actualisées sur le site suivant: <http://www.fsw.uzh.ch/histstat/> (07.09.2022).

25 Alain Vergnioux, Jean-Marc Lemonnier, *Les adolescents des années soixante: salut les copains*, *Le Télémaque* 38/2 (2010), p. 87–100.

26 James Coleman, *Norms as social capital*, in: Gerard Radnitzky et Peter Bernholz (éds), *Economic Imperialism: The Economic Approach Applied Outside the Fields of*

concept, à l'instar de Nan Lin et sa théorie des ressources sociales: par l'intermédiaire de leur insertion dans des réseaux, les individus ont accès à des ressources qui leur permettent d'atteindre leurs objectifs ou de préserver leurs acquis.²⁷ Il peut s'agir de ressources financières ou d'informations circulant au sein du réseau. Enfin, plus une personne investit dans ses relations, notamment dans un cercle proche, plus elle renforce des obligations mutuelles de soutien et de réciprocité, ce qui représente une assurance contre les aléas de l'existence. Cette conceptualisation est proche de celle de Pierre Bourdieu, qui insiste sur la capacité des acteurs à entretenir leur réseau pour le transformer en relations utiles.²⁸

Comme plusieurs travaux soulignent l'importance du réseau familial comme soutien durant l'adolescence, le concept de capital social incite à questionner la situation des adolescent-es qui grandissent hors de leur famille. Le placement entraîne-t-il un déficit de capital social, en particulier lorsque les jeunes sont placés loin de chez eux ou lorsqu'ils sont déplacés et replacés dans divers établissements? Dans quelle mesure les professionnels de la protection de la jeunesse, assistant-es sociaux et éducateurs-trices, compensent-ils les carences ou l'absence du réseau familial? À quel moment les parents sont-ils intégrés comme partenaires de l'action éducative et du réseau social des jeunes placés? Ces jeunes ont-ils la possibilité de se constituer un réseau de pairs et d'accéder ainsi à de nouvelles ressources?

Le concept de «force des liens» a également retenu notre attention. Selon Mark Granovetter, les liens forts sont caractéristiques du cercle social intime des individus tandis que les liens faibles se rapportent à des relations

Economics, New York 1987. Social capital in the creation of human capital, in: *American Journal of Sociology* 94 (1988), Supplement: Organizations and Institutions, Sociological and economic approaches to the analysis of social structure. Maurice Lévesque et Deena White, Le concept de capital social et ses usages, in: *Lien social et politiques* 41 (1999), p. 22–33.

²⁷ Nan Lin, Les ressources sociales: une théorie du capital social, in: *Revue française de sociologie* 36–44 (1995), p. 685–704.

²⁸ Pierre Bourdieu, Le capital social, in: *Actes de la recherche en sciences sociales* 31 (1980), p. 2–3. L'auteur le définit comme «l'ensemble des ressources réelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées de connaissance et de reconnaissance mutuelles».

peu fréquentes et périphériques.²⁹ Les liens forts sont indispensables à l'épanouissement personnel et émotionnel: ils permettent de s'exprimer en toute confiance, sans crainte de rejet ou de dénigrement. Les liens faibles ouvrent sur un réseau plus élargi et diversifié, ils favorisent la circulation des idées, des informations et renforcent la coopération. Dans une société pauvre en liens faibles, «new ideas will spread slowly, scientific endeavors will be handicaped, and subgroups separated by race, ethnicity, geography, or other characteristics will have difficulties reaching a *modus vivendi*».³⁰ Plus on monte dans la hiérarchie sociale, plus les individus possèdent un réseau dense de liens faibles.³¹ Pour permettre aux jeunes placés d'échapper aux contraintes d'un milieu d'origine souvent marqué par la précarité, il est donc important de les aider à développer aussi leurs liens faibles, car un capital social efficace doit comprendre les deux types de liens.

Notre analyse de l'acquisition du capital humain et social à l'adolescence s'inspire également des réflexions développées dans l'étude des parcours de vie, notamment au sein du Pôle de recherche national *Lives* sur les vulnérabilités.³² La notion de vulnérabilité se définit comme «l'adéquation des ressources accumulées par l'individu dans son parcours avec les contraintes et le stress générés par les transitions, les événements et les périodes historiques qu'il rencontre ou dans lesquelles il s'inscrit».³³ Ces travaux démontrent l'importance de disposer d'un capital humain et social et surtout d'avoir la capacité d'utiliser ces ressources «d'abord pour prévenir les problèmes, puis si nécessaire pour y faire face, pour absorber les chocs, pour

29 Mark Granovetter, The strenght of weak ties, in: *American Journal of Sociology* 78/6 (1973), p. 1360–1380.

30 *Ibid.*, p. 202. Voir aussi: Andreas Tatic, Harald Wiese, Reconstructing Granovetter's Network Theory, in: *Social Networks* 43 (2015), p. 136–148.

31 François Héran, La sociabilité, une pratique culturelle, in: *Économie et statistiques* 216 (1988), p. 3–22.

32 Consulter les différents projets de recherche: <https://lives-nccr.ch/en/page/research-projects-2019-2022-n3312> (07.09.2022).

33 Entretien avec Eric Widmer, PRN Lives – Sur le fil de nos vies, in: *Campus* 149 (2022), p. 23.

se reconstruire une vie».³⁴ On comprend mieux comment les déficits subis par les adolescent-es placés dans l'accès à ces capitaux entravent la gestion du stress généré par la sortie du placement et réduisent ensuite leur capacité à se reconstruire et à surmonter les événements inattendus de la vie adulte.

Le PRN *Lives* utilise également le concept de transition, comme «le passage d'un contexte prévisible (familier) à un contexte imprévisible (non familial)».³⁵ Le parcours de vie des individus est généralement marqué par des transitions entre certaines grandes étapes: la transition à l'âge adulte, qui nous intéresse particulièrement, mais aussi l'accès au premier emploi, la parentalité, la retraite, etc. Les trajectoires biographiques peuvent être modifiées plus radicalement par des événements ou des expériences individuelles, conceptualisées sous le terme de bifurcations («turning points»)³⁶ Le placement constitue un bon exemple de ces moments-clés, par le changement biographique radical qu'il entraîne: coupure avec le milieu d'origine, séparation familiale, installation dans un autre lieu, etc. Placement et re-placement nécessitent des adaptations multiples de la part des jeunes. Enfin, la sortie du placement représente une bifurcation particulièrement délicate à négocier et un moment de vulnérabilité importante, ainsi que le confirment nos travaux à la suite d'autres études.

La Suisse des Trente Glorieuses: un terrain d'analyse des parcours adolescents

Notre objectif consiste à analyser dans quelle mesure les adolescent-es placés ont disposé de conditions différentes de leurs camarades non placés dans l'accès au capital humain et social. Les parents, tuteurs et autres responsables d'établissement ont-ils renoncé à leur fonction économique immédiate pour leur permettre d'acquérir des compétences? Ces jeunes ont-ils bénéficié

³⁴ Michel Oris et al. (éds). *Transitions dans les parcours de vie et construction des inégalités*, Lausanne 2009, p. XI.

³⁵ <https://glossary.centre-lives.ch/index.php/Transition-bifurcation> (07.09.2022).

³⁶ Cheryl Teruya, Yih-Ing Hser, Turning points in the life course: current findings and future directions in drug use research, in: *Curr Drug Abuse Review* 3/3 (2010), p. 189–195.

d'une relative autonomie au quotidien, ont-ils pu se créer de nouveaux réseaux sociaux pour être mieux préparés à se gérer eux-mêmes au sortir du dispositif d'assistance? Et, si des différences persistent entre les adolescent-es placés et les autres, peut-on identifier les facteurs qui favorisent ou réduisent cet écart? Dans quelle mesure le contexte favorable des Trente Glorieuses leur a-t-il également profité pour l'accès à la formation, à l'emploi, à la consommation et aux sociabilités adolescentes? Les recherches sur la Suisse de cette période montrent en effet l'ouverture des possibilités de formation pour les jeunes de toutes les catégories sociales; les classes moyennes et populaires ont aussi accédé plus facilement à des emplois qualifiés et rémunérateurs grâce à l'arrivée massive de travailleurs étrangers qui viennent occuper les échelons inférieurs du marché du travail.

En raison de la diversité économique de la Suisse et du fédéralisme, c'est au niveau cantonal que se situent les facteurs décisifs pour notre problématique. Ainsi, un design de recherche comparatif intercantonal nous a paru pertinent, et plus encore dans la période étudiée. Durant les Trente Glorieuses en effet, les politiques cantonales en matière de formation et de placement entament une convergence au niveau suisse. Comme le rythme du changement diffère selon les cantons, il est possible de mieux repérer les écarts – qui vont s'estomper ensuite – dans le contenu et les effets de ces politiques. Sur la base de ce repérage, l'analyse comparative peut avancer des hypothèses sur les raisons de ces disparités.

La date limite inférieure des recherches présentées ici (1950) correspond à la promulgation de nouvelles lois cantonales (école secondaire, formation professionnelle), dont les dispositions et les modalités d'application varient. Jusque vers la fin des années 1970, des politiques de coordination intercantonale contribuent à éliminer ces différences dans l'accès à la formation. On assiste aussi à une unification des dispositifs et des pratiques d'encadrement des jeunes en difficulté, avec l'entrée en vigueur du Code pénal suisse (1942) et la création des Offices cantonaux de mineurs. Les professionnels se forment dans des écoles régionales et leurs associations discutent de nouvelles approches. Pour les concrétiser néanmoins, les moyens et la volonté politique manquent souvent. Ce n'est qu'en 1977 qu'une ordonnance fédérale impose des normes communes pour le placement des mineur-es en Suisse. Nous avons étendu la période d'observation jusqu'en 1985, afin d'observer les effets de ces dispositions.

L'échantillon des cantons a été choisi en fonction de leur pertinence pour les questions de recherche: les cantons francophones de Neuchâtel et de Fribourg, les cantons alémaniques de Bâle-Ville et de Lucerne. Cet échantillon nous permet de croiser différentes variables: la structure économique, en particulier la demande sur le marché du travail; les infrastructures éducatives; la religion et son impact sur l'organisation des établissements (FR/LU catholique, BS/NE protestant); l'orientation politique progressiste ou conservatrice; le rythme de réforme des institutions et de la professionnalisation des acteurs-trices du placement.

Pour explorer les conditions différentes de transition vers l'âge adulte entre les adolescent-es placés et les autres, les contributions de ce volume avancent des hypothèses qui se situent à différents niveaux d'agrégation, démontrant l'intérêt de varier les échelles d'observation.

Un premier niveau d'analyse concerne les politiques économiques et les politiques de formation des cantons étudiés. Ces politiques favorisent-elles la création d'emplois qualifiés? Permettent-elles d'élargir les opportunités de formation post-primaire pour tous les adolescent-es, en réduisant les discriminations liées à la classe sociale, au sexe ou au lieu de résidence (urbain ou rural)? Sur la base d'archives cantonales et notamment de statistiques qu'il a fallu retravailler, des chercheuses de notre projet ont produit des données inédites sur la comparaison intercantonale des niveaux de formation des jeunes entre 1950 et 1985.³⁷ Certains chapitres du présent volume utilisent ces résultats.

Un deuxième niveau traite des pratiques envers les jeunes en difficulté, mises en œuvre par les services cantonaux de protection de la jeunesse et les établissements de placement. Sur la base de dossiers individuels d'adolescent-es placés, il a été possible d'analyser l'encadrement dont ils/elles bénéficiaient dans leur transition vers l'âge adulte. L'hypothèse d'une discrimination des jeunes placés dans l'accès au capital humain et social a été confirmée et nuancée.

37 Ces données ont déjà fait l'objet d'une publication par Miriam Baumeister, Valérie Bürgy, Aurore Müller, *Einfluss des ökonomischen und sozialen Wandels auf die Bildungsteilnahme von Jugendlichen in Basel-Stadt, Freiburg, Luzern und Neuenburg 1950–1985*, in: *Swiss Journal of Educational Research* 43/3 (2021), p. 376–389.

Le premier texte ci-après, celui d'Aurore Müller, combine les résultats de ces deux niveaux d'analyse. En confrontant les données statistiques produites sur la formation de l'ensemble des jeunes des cantons de Fribourg et Neuchâtel avec les données extraites d'un corpus de 80 dossiers de jeunes placés, il est possible de comparer les opportunités de formation des deux groupes pour chaque canton. Il ressort de l'analyse que les jeunes placés n'avaient guère l'opportunité d'apprendre un métier conforme à leurs goûts et à leurs aptitudes. Le placement représente une réelle entrave à l'acquisition de capital humain et social, particulièrement à partir de 1965. Cependant, ce décalage se trouve renforcé selon le canton, en particulier pour certaines périodes, ce qui permet d'affiner l'explication. La structure locale du marché du travail, les pratiques de placement et les besoins économiques immédiats des familles constituent des pistes expliquant ces écarts.³⁸

Miriam Baumeister analyse ensuite les possibilités de formation des jeunes placés dans les deux demi-cantons de Bâle. Son étude se base sur les dossiers de 104 adolescent-es placés dans un foyer de Bâle-Ville et 41 autres pris en charge par la fondation Birman de Bâle-Campagne. Dans les institutions concernées, une grande importance était accordée à la formation professionnelle artisanale: le foyer de Bâle-Ville offrait un panel réduit d'apprentissages, effectués principalement en interne, alors que l'éventail des formations était plus large pour les jeunes suivis par la fondation Birman, car celle-ci recourait à des lieux de placement plus diversifiés. Dans les deux institutions, aucun des jeunes placés n'a suivi de formation supérieure, bien que celle-ci ait été souvent encouragée, notamment à Bâle-Ville.

Un troisième niveau d'analyse s'intéresse aux trajectoires individuelles. Qu'en est-il de l'impact de ces discriminations sur la suite du parcours de vie? Comment les jeunes concernés ont-ils négocié leur transition vers l'âge adulte malgré des ressources lacunaires? Les archives ne permettent pas d'y répondre, car les dossiers documentent rarement les expériences des jeunes et sont généralement clos à la levée des mesures de placement. C'est pourquoi les deux textes qui suivent adoptent une démarche d'histoire orale,

³⁸ Aurore Müller, *Les oubliés des Trente Glorieuses. Contraintes et opportunités des enfants et adolescents placés dans les cantons de Fribourg et Neuchâtel (1950–1985)*, thèse de doctorat en histoire contemporaine en cours de publication.

qui s'avère pertinente. D'une part, les témoignages d'ex-adolescents placés, recueillis des décennies plus tard, permettent d'appréhender pleinement les effets à long terme du placement. D'autre part, comme les politiques de formation et de placement n'étaient pas homogènes selon les cantons, les chances d'acquérir des ressources dépendaient beaucoup des situations individuelles. Les entretiens permettent ainsi d'appréhender les facteurs micro-sociaux qui ont orienté les parcours de vie, tout en révélant les stratégies des personnes pour acquérir des savoirs et des compétences malgré les discriminations.

Sur la base d'une série d'entretiens biographiques, Markus Furrer et Sabine Jenzer analysent les conditions économiques, institutionnelles et sociales qui ont influencé les parcours de vie des jeunes placés dans le canton de Lucerne. Les espaces d'opportunité de ce groupe, en termes de choix de la formation, de carrière professionnelle, d'intégration sociale et de gestion de la vie quotidienne se sont avérés très limités dans l'ensemble. Grâce au boom économique des Trente Glorieuses, certain-es ont néanmoins réussi à entrer dans la vie active malgré ces déficits. En comparaison avec les jeunes non placés, les limitations du parcours professionnel sont frappantes, et les différences entre hommes et femmes très marquées.

À partir d'une autres série d'entretiens menés dans les cantons de Fribourg et de Neuchâtel, Tristan Coste se focalise sur quelques éléments significatifs de cette transition à l'âge adulte: le premier emploi, l'indépendance économique et la mise en couple. Les personnes qui sortent d'un placement extrafamilial doivent souvent affronter cette période seules et avec une formation limitée. Le contexte socioéconomique, plus favorable à une insertion professionnelle sans diplôme, a joué un rôle positif, particulièrement pour les hommes. Pour ceux-ci, la transition à la vie adulte s'est faite souvent de manière différée, parfois des années après le placement, alors qu'elle a été plus immédiate pour les femmes. Même si pour la plupart la transition a pu se réaliser, l'inégalité, l'arbitraire et la maltraitance demeurent des questions centrales qui continuent de résonner dans les récits des décennies plus tard.

Les trois derniers textes du volume élargissent la focale au-delà de la période étudiée, afin de saisir les ruptures et les continuités dans les défis affrontés par les professionnel·les de la protection de la jeunesse. En analysant les dossiers, nos chercheur-es ont en effet constaté le rôle crucial

des assistant-es sociaux, des éducateur-trices, des directeur-trices d'établissement pour l'accès des jeunes à la formation, pour leurs possibilités (ou restrictions) de contacts sociaux. Or, ces acteurs-trices intermédiaires entre les autorités et les jeunes concernés sont encore très peu étudiés dans l'histoire des placements. Ainsi, la manière dont nos témoins analysent les développements intervenus, les indications qu'ils fournissent à propos des défis actuels ouvrent d'intéressantes perspectives de recherche.

Anne-Françoise Praz et Aurore Müller se sont entretenues avec deux assistants sociaux de l'Office des mineurs de Fribourg, actifs à des périodes différentes entre 1970 et 2010. Le premier témoin, contemporain de l'époque étudiée par le projet, a évoqué les décalages entre sa formation plutôt progressiste et les structures institutionnelles dépassées où il a débuté sa carrière. Le second témoin a évoqué les défis récents, notamment les tensions interculturelles avec les familles issues de l'immigration et le contexte économique moins favorable à l'insertion professionnelle des jeunes. Tous deux ont insisté sur leurs efforts pour placer l'intérêt des enfants au premier plan.

Dans un autre article, Miriam Baumeister et Markus Furrer résument les expériences de trois directeurs de foyers pour jeunes. L'accent est mis sur les changements importants dans la prise en charge des jeunes placés, en particulier pour ce qui concerne la relation avec la famille d'origine et l'accès à la formation. Ces témoignages ouvrent également une interrogation sur les défis actuels du travail avec ces jeunes. L'accent est mis sur l'expérience vécue et les appréciations des personnes interviewées depuis la fin des années 1980 jusqu'à nos jours. Dans sa contribution finale, Miriam Baumeister offre un aperçu de l'évolution des institutions et de la pratique du placement extra-familial en Suisse alémanique depuis 1985. Elle met en lumière les effets de la décentralisation, de la professionnalisation et du recul du nombre de placements.

Au-delà de leur intérêt scientifique, nous souhaitons que les résultats de ces recherches contribuent également au processus de réhabilitation des personnes concernées par les mesures de coercition à des fins d'assistance. D'une part, il s'agit de donner une image plus complexe et nuancée de ces

femmes et de ces hommes, au-delà des étiquettes dépréciatives que leur accolait souvent les autorités et les experts («débile», «inadapté», «caractériel», etc.). Par ailleurs, nous avons également souhaité leur donner une voix et leur permettre de laisser une trace, en déposant les retranscriptions des entretiens aux Archives de l'Etat de Fribourg ainsi qu'aux Archives d'État de Lucerne. Notre recherche entend aussi contribuer à mettre en évidence l'engagement des professionnel·les directement au contact avec ces jeunes, qui travaillaient – et travaillent encore – dans des conditions difficiles, avec des moyens insuffisants, contraints parfois d'assumer de lourdes responsabilités pour pallier aux structures déficientes et aux lacunes des politiques.

Einleitung: Fremdplatzierte Jugendliche und der Übergang zum Erwachsenenalter (1950–1985)

Anne-Françoise Praz

Mit 14 Jahren änderte sich mein Leben insofern völlig, als ich zu diesem Zeitpunkt auf eine Sekundarschule in Freiburg ging. [...] Zum Glück hat mich mein Lehrer sehr unterstützt, damit ich das machen konnte. Weil mein Vater war ... ja, ich war der Älteste, ich fing an, wirklich nützlich zu sein auf dem Hof, er war nicht allzu entschlossen. Ich, seit ich 11, 12 Jahre alt war, wusste ich nicht, was ich im Leben machen wollte, aber ich wusste, was ich nicht machen wollte, weil ich bis dahin die Nase voll [mimt Überdross] hatte vom Bauernhof! [...] Dann habe ich mit sechzehn Jahren die Lehre bei der Schweizerischen Volksbank gemacht, in der Handelsabteilung der Bank [...]. Das waren die grossen Chancen meines Lebens, es war da dieser Lehrer ... ich kann sagen, was den Ausschlag gegeben hat ... und dann der Freund, der seinen Bruder hatte, der Seminarist war [...], der es mir ermöglicht hat, Bücher zu lesen [...], damals gab es Sartre, Camus, die Existentialisten, all das [...] Bücher, die ich sonst nie gelesen hätte.

Albert (fiktiver Vorname), geboren 1947, Praroman/FR¹

Dem vorgezeichneten Schicksal eines Bauernsohns entkommen, einen anderen Beruf erlernen, studieren, Zugang zur Kultur erhalten ... Im Freiburg der 1960er Jahre eröffnet sich für Jugendliche aus der Unterschicht oder vom Land berufliche Perspektiven, die für ihre Eltern noch undenkbar gewesen wären, ausserfamiliäre Unterstützung ermöglichte ihnen den Zugang. Selbst Mädchen können sich nun eine Karriere als Lehrerin oder Sekretärin vorstellen, dank einer Ausbildung, die endlich auch für sie kostenlos ist. Der verlängerte Schulbesuch bietet die Möglichkeit, neue soziale Kontakte zu knüpfen und eine andere Welt zu entdecken: «Was sich [ab 13 Jahren] enorm verändert hat, ist, dass ich zuerst das Internat hatte [...], das mir viel gebracht hat [...] das grosse Ding, Leute aus anderen Regionen zu treffen [...] und dann merkte man, dass die Art und Weise, wie wir lebten, nicht die einzige war». (*Annette, geboren 1946, Lentigny/FR*)²

¹ Alle Zitate sind ins Deutsche übersetzt. Die Originalversion stellt die französische Fassung der Einleitung dar.

² Diese Auszüge sind Teil der Forschungsarbeit «Mémoires d'adolescences», die sich mit den Erlebnissen von Freiburger Jugendlichen in den 1960er Jahren befasst hat. Die

Die Erfahrungen dieser Jugendlichen, die in ihren Familien aufgewachsen sind, stehen in starkem Kontrast zu den Berichten von Jugendlichen, die im gleichen Zeitraum fremdplatziert wurden. Bei der Einschätzung der Auswirkungen dieser Fremdplatzierung auf ihr Leben erwähnen sie sehr häufig das Ausbildungsdefizit, das sie dazu verurteilte, später gering qualifizierte und schlecht bezahlte Arbeit zu verrichten.

Mein Vormund beschloss [...], mich aus der Schule zu nehmen und mich in einer Geflügelzucht arbeiten zu lassen, natürlich ohne Bezahlung. Ich war wirklich schockiert, denn die Schule interessierte mich, ich sah, dass ich etwas lernte, dass ich es schaffte, an den anderen Schülern vorbeizukommen, und für mich war das eine riesige Befriedigung. Ich arbeitete sieben Tage pro Woche, verbrachte meine Tage damit, die Scheisse von den Hühnern wegzukratzen [...]. Mich aus der Schule zu holen, damit ich diese Arbeit machen konnte! Also keine Berufsausbildung, ich hatte keine Chance, eine Lehre oder etwas anderes zu machen.³

Die Erweiterung der Möglichkeiten, die unsere Zeugen Albert und Annette erleben, ist Teil eines historischen Prozesses, der gegen Ende des 19. Jahrhunderts in den westlichen Ländern begann und von Wirtschaftshistorikerinnen und -historikern als «Zweite Industrialisierung» bezeichnet wird.

Da wissenschaftliche Kenntnisse in der Produktion immer wichtiger werden, die Arbeitsteilung zunimmt und die Märkte grösser werden, benötigen die Volkswirtschaften Arbeitskräfte, die über mehr Humankapital (Qualifikationen) und Sozialkapital verfügen: Es geht vor allem darum, reibungslose Produktions- und Handelsprozesse zu gewährleisten und die Kontrollkosten zu senken, indem sichergestellt wird, dass die Menschen eine

Interviews wurden von Studierenden der Universität Freiburg im Rahmen eines Masterseminars (2016) geführt, das von Anne-Françoise Praz, (Historikerin) und Caroline Henchoz gemeinsam geleitet wurde. 51 Interviews mit 22 Frauen und 29 Männern, die zwischen 1945 und 1955 geboren wurden, befassten sich mit der Sozialität von Jugendlichen in den 1960er Jahren in Freiburg.

³ Aussage von Daniel Cevey, ehemaliges Pflegekind und administrativ Versorgter (VD), im Dokumentarfilm «Paroles d'experts. Internements administratifs et chemins vers la réhabilitation», realisiert von der UEK, 2019. <https://www.uek-administrative-verseorgungen.ch/page-daccueil> (07.09.2022).

gewisse Disziplin und gemeinsame Normen verinnerlichen: gute Arbeit, Ehrlichkeit, Pünktlichkeit.⁴

Die Staaten erhöhen die Schulpflicht, um nicht nur Grundkenntnisse zu vermitteln, sondern auch jene Standards einzutrichtern, die ihre Arbeitskräfte produktiver machen, reibungslose Produktionsprozesse garantieren und die Kontrollkosten senken. 1945, nach Jahren der Krise und des Krieges, beschleunigt sich dieser historische Prozess, und der Westen tritt in die Zeit der «Trente Glorieuses»⁵ ein, geprägt durch starkes Wirtschaftswachstum, steigenden Lebensstandard und neue Beschäftigungsmöglichkeiten, sofern man über die erforderlichen Qualifikationen verfügt. Diese Hochkonjunktur erleichtert und fördert Investitionen in die Bildung und führt zu einer allgemeinen Verbreitung des Schulbesuchs nach der Grundschule.

Die verlängerte Ausbildung der 13- bis 18-Jährigen trägt zu einer historischen Veränderung des Übergangs zum Erwachsenenalter bei. Anstatt gleich in den Arbeitsmarkt einzutreten, erleben auch Jugendliche aus der Unterschicht eine Adoleszenz: Sie treffen sich gemeinsam in der Schule, nutzen ihre Freizeit, um Freundschaften und Liebesbeziehungen zu knüpfen und eine gemeinsame Kultur zu teilen. Die meisten Eltern übernehmen die Kosten für die längere finanzielle Abhängigkeit der Jugendlichen, während sie ihnen gleichzeitig mehr Autonomie in Bezug auf Kontakte und Freizeitgestaltung zugestehen müssen. Die «Trente Glorieuses» tragen dazu bei, die Besonderheit der Jugend in unserer Gesellschaft zu prägen: «Die Jugendlichen befinden sich in sozialen und psychologischen Verhältnissen, die ihnen den Zugang zu einer gewissen Autonomie ermöglichen, ohne dass sie jedoch über ausreichende Ressourcen, insbesondere wirtschaftliche, verfügen, um von ihren Eltern unabhängig zu sein».⁶ Diese Diskrepanz zwischen Autonomie und finanzieller Unabhängigkeit bietet ihnen die Möglichkeit, Kompetenzen zu erwerben und effektiver an Entscheidungen über ihr eigenes Leben mitzuwirken.

4 Douglass North, John Joseph Wallis, Barry R. Weingast, *Violence et ordres sociaux*, Paris 2010.

5 Jean Fourastié, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975*, Paris 1979.

6 François de Singly, *Penser autrement la jeunesse*, in: *Lien social et Politiques* 43 (2000), S. 12.

Wie kann man in einer so günstigen Zeit das Schicksal fremdplatzierter Jugendlicher verstehen? Die Empörung, die in ihren Berichten zum Ausdruck kommt, erscheint umso legitimer, als sich die Welt der Möglichkeiten damals für fast alle Jugendlichen erweiterte – nur nicht für sie. Waren diese platzierten Jugendlichen nicht die Vergessenen der «Trente Glorieuses»?

Ein noch wenig behandeltes Thema in der Forschung zu Fremdplatzierungen

Die Geschichte der Fremdplatzierung hat in den späten 1990er Jahren interessante Entwicklungen erfahren und sich stärker auf die Mikrogeschichte der Lebenspraktiken und Erfahrungen der Jugendlichen konzentriert, ausgehend von der *Oral History* und der Analyse von Einzelfallakten. Die meisten Arbeiten beschäftigen sich mit dem Zeitraum von 1850–1940⁷, während die Historikerinnen und Historiker nach 1945 eine zunehmend staatliche Intervention in der Betreuung der Jugendlichen feststellen.⁸ Die schweizerischen Studien betonen die Auswirkungen des neuen Strafgesetzbuches von 1942 (StGB), das die Einweisung von Jugendlichen nicht nur auf Grund von Straftaten, sondern auch zu Beobachtungs- und Präventionszwecken zulässt.⁹ Nur wenige Studien haben die Praktiken in dieser Zeit analysiert, mit Ausnahme eines kürzlich durchgeführten Sinergia-Projekts, das sich jedoch nicht einge-

7 Für eine Zusammenfassung dieser Historiografie in der Schweiz: Joëlle Droux, Anne-Françoise Praz, Placés, déplacés, protégés? L'histoire des placements d'enfants en Suisse, XIX^e–XX^e siècles, Neuchâtel 2021.

8 Michael Kalb, «Youth is a Threat!» Controlling the delinquent boy in post-WWII Munich, in: *Journal of the History of Childhood and Youth* 2 (2013), S. 263–290. Sophie Victorien, Les J3 au sortie de la Seconde Guerre mondiale, in: Jean-Claude Vimont (Hg.), *Jeunes, déviances et identités, XVIII^e–XX^e siècle*, Rouen 2005, S. 113–125.

9 Urs Germann, Bessere Humanität statt strafender Strenge. Organisierte Gemeinnützigkeit und die Entwicklung der Jugendstrafrechtspflege im 19. und frühen 20. Jahrhundert, in: Beatrice Schumacher (Hg.), *Freiwillig verpflichtet. Gemeinnütziges Denken und Handeln in der Schweiz seit 1800*, Zürich 2010, S. 213–244.

hend mit den Ausbildungsmöglichkeiten der eingewiesenen Jugendlichen und den Modalitäten ihres Übergangs ins Erwachsenenalter befasst hat.¹⁰

Die Schwierigkeiten bei der sozialen und beruflichen Eingliederung von Personen, die während ihrer Kindheit platziert wurden, wurden bereits festgestellt.¹¹ Die Beiträge in diesem Buch versuchen nun, die Gründe dafür systematisch und vergleichend zu analysieren. In Arbeiten wurde bereits auf die Bemühungen einiger Einrichtungen im Bereich der Berufsbildung hingewiesen. Eine wichtige Neuerung bestand darin, dass die Bewohnerinnen und Bewohner das Heim tagsüber verlassen konnten, um ausserhalb zu studieren oder als Lehrlinge zu arbeiten, wodurch sie die gleiche Ausbildung wie die anderen Jugendlichen absolvierten und so sozial stärker teilhaben konnten.¹² Auch eine Studie über die Vormundschaftsämter der Städte Zürich und Winterthur zeigt, dass das Ausbildungsangebot ab 1950 im Vergleich zur Vorkriegszeit erweitert wurde. Die Autorinnen stellen jedoch fest, dass die Vorurteile bezüglich der intellektuellen Fähigkeiten fremdplatzierter Jugendlicher und der Möglichkeit ihres sozialen Aufstiegs nach wie vor bestehen. Die Jugendlichen absolvieren eine nicht immer formalisierte Lehre, meist in wenig qualifizierten und schlecht bezahlten Berufen.¹³

In anderen Einrichtungen wurde in den 1960er Jahren die Berufsberatung eingeführt,¹⁴ die jedoch häufig nur Jungen zugänglich war. Einigen neueren Arbeiten zufolge setzt sich die geschlechtsspezifische Behandlung der Platzierungen auch nach 1945 fort, was sich auf die Stärken auswirkt, die den Jugendlichen beim Übergang ins Erwachsenenalter zur Verfügung ste-

10 Gisela Hauss, Thomas Gabriel, Martin Lengwiler (Hg.), *Fremdplatziert. Heimerziehung in der Schweiz, 1940–1990*, Zürich 2018.

11 Hans Tanner, *Effekte des Massnahmenvollzuges bei besonders erziehungsschwierigen Jugendlichen in der Schweiz. Übersicht über Ergebnisse der Längsschnittuntersuchung*, in: *Kriminologisches Bulletin* 18 (1992), S. 53–158.

12 Geneviève Heller, *Ceci n'est pas une prison (Dies ist kein Gefängnis). La maison d'éducation de Vennes. Histoire d'une institution pour garçons délinquants en Suisse romande (1806 – 1846 – 1987)*, Lausanne 2012.

13 Susanne Businger, Nadja Ramsauer, *Genügend goldene Freiheit gehabt. Heimplatzierungen von Kindern und Jugendlichen im Kanton Zürich, 1950–1990*, Zürich 2019.

14 Martina Akermann, Sabine Jenzer, Thomas Meier, Janine Vollenweider, *Kinder im Klosterheim: die Anstalt St. Iddazell Fischingen 1879–1978*, Frauenfeld 2015.)

hen. Die Freiheit der jungen Frauen weckte Besorgnis, ihre Kleidung und ihre Präsenz im öffentlichen Raum werden mit Landstreicherei und sogar mit Prostitution gleichgesetzt.¹⁵ Eine Studie im Berner Gerichtsarchiv enthüllt diese verstärkte Stigmatisierung der weiblichen Sexualität, die mitunter zur Administrativhaft führte, die Zwangsarbeit ohne jegliche Ausbildungsmöglichkeit bedeutete.¹⁶ Bei Jungen waren die Behörden eher besorgt über Gewalt oder kleinere Vergehen, die ihre berufliche oder soziale Eingliederung zu beeinträchtigen drohten.¹⁷ Die Stärke der Geschlechtervorurteile ist bei «moralisch gefährdeten» Jugendlichen besonders ausgeprägt, wie Christel Gumy in Bezug auf die Diskurse und Praktiken der Waadtländer Jugendgerichtsbarkeit in den 1950er Jahren betont: Die Berufsausbildung, die bei der Umerziehung von Jungen sehr positiv beurteilt wird, würde bei Mädchen nur eine untergeordnete Rolle spielen, da ihre Delinquenz eher auf eine tiefe emotionale Störung zurückzuführen sei, die mit dem Risiko einer frühen Sexualität verbunden sei.¹⁸ Die bereits erwähnte Untersuchung von Zürich und Winterthur bestätigt den Einfluss von Geschlechterstereotypen auf die Ausbildung. Bei Mädchen ist die Diskrepanz zwischen den Wünschen der Jugendlichen und den vorgeschriebenen Ausbildungen besonders deutlich: Bewerbungen für eine Lehre als Dekorateurin oder Zahnarzthelferin werden als «übertriebene Träume» bezeichnet. Bis in die 1970er Jahre mussten sich

15 Carol Dyhouse, *Girl Trouble. Panic and Progress in the History of Young Women*, London 2013. Valérie Blanchard, Régis Revenin, *Justice des mineurs, travail social et sexualité juvénile dans le Paris des années 1950: une prise en charge genrée*, in: *Les Cahiers de Fremspa* 7 (2011), S. 1–22.

16 Germann Urs, *Zur Nacherziehung versorgt. Die administrative Versorgung von Jugendlichen im Kanton Bern 1942–1973*, *Berner Zeitschrift für Geschichte* (2018), S. 7–47.

17 Jean-Jacques Yvarel, *De Gavroche aux Blousons noirs. La construction de la délinquance juvénile comme problème public*, in: Laurent Mucchielli (Hg.), *La délinquance juvénile*, Paris 2014, S. 25–44.

18 Christel Gumy, *Interner pour rendre dociles et utiles les jeunes «moralement abandonnés, pervertis ou en danger de l'être»*, in: Christel Gumy u. a. (Hg.), *Des lois d'exception? Legitimation und Delegitimation der administrativen Verwahrung*, Zürich 2019, S. 287–329. Mirjam Janett, *Verwaltete Familien. Vormundschaft und Fremdplatzierung in der Deutschschweiz, 1945–1980*, Zürich 2022, S. 191–193.

Mädchen oft mit einer einfachen Haushaltungsschule begnügen, und die Überzeugung, dass die «Berufung» zur Mutter und Hausfrau Vorrang vor einer möglichen Erwerbsarbeit hat, ist unter Sozialarbeiterinnen und -arbeitern sowie Heimleitenden, die sich auf Fachkongressen äussern, nach wie vor weit verbreitet.¹⁹

Übergang ins Erwachsenenalter und der Erwerb von Human- und Sozialkapital

Die Analyse der Investitionen in das Human- und Sozialkapital von jungen Menschen steht im Mittelpunkt unserer Analyse. Die Ressourcen an Human- und Sozialkapital, die die Jugendlichen mobilisieren können, sind entscheidend, um die verschiedenen Etappen des Übergangs zu bewältigen: Zugang zu einer neuen Wohnung, Eintritt in den Arbeitsmarkt, Aufbau neuer Beziehungen, Eingehen einer Partnerschaft oder sogar Gründung einer Familie.²⁰ Unsere Überlegungen stützen sich auch auf Arbeiten über Lebensläufe, insbesondere über den Übergang zum Erwachsenenalter.

Der Zusammenhang zwischen Bildungsniveau und Arbeitsmarkteinkommen wurde in der Wirtschaftswissenschaft bereits in den 1930er Jahren thematisiert²¹ und Anfang der 1960er Jahre von Theodore Schultz und Gary Becker aufgegriffen. Unter dem Begriff «Humankapital» verstehen sie die Gesamtheit der Kenntnisse und Fertigkeiten von Arbeitnehmenden, die deren Produktivität und damit deren Einkommen erhöhen.²² Die Investitionen in das Humankapital von Teenagern werden grösstenteils von den Familien finanziert. Wenn Eltern die akademische oder berufliche Ausbildung ihrer

19 Ernst Guggisberg, *Pflegekinder. Die Deutschschweizer Armenerziehungsvereine 1848–1965*. Zürich 2016.

20 Samuel Keller, Thomas Gabriel, Clara Bombach, *Narratives on leaving care in Switzerland: Biographies and discourses in the 20th century*, in: *Child & Family Social Work* 26 (2021), S. 248–257, <https://doi.org/10.1111/cfs.12813> (07.09.2022).

21 Donald Eugene Gorseline, *The effects of schooling upon income*, Bloomington Ind. 1932.

22 Gary Becker, *Human capital. A theoretical and empirical analysis with special reference to education*, Chicago and London 1993 (1^e edition 1964).

Teenager verlängern wollen, müssen sie die Kosten dieser Entscheidung tragen, d. h. die direkten Kosten der Ausbildung, aber auch die Opportunitätskosten, d. h. das Gehalt, das der oder die Jugendliche während der Ausbildung nicht verdient und damit die Familie hätte unterstützen können.

Bei dieser Entscheidung spielen verschiedene Faktoren eine Rolle, angefangen bei der Wirtschaftslage. Ein Arbeitsmarkt, der jungen Menschen unqualifizierte Arbeitsplätze mit einer als attraktiv empfundenen Entlohnung bietet, ermutigt einkommensschwache Familien nicht, in Bildung zu investieren. Im Gegensatz dazu: Wenn in der näheren Umgebung qualifizierte, interessantere und besser bezahlte Arbeitsplätze verfügbar sind, haben die Eltern einen grösseren Anreiz, in Bildung zu investieren. Allerdings müssen sie über ausreichende Informationen über diese Möglichkeiten verfügen, und hier können Akteure ausserhalb der Familie eine entscheidende Rolle spielen, wie z. B. Lehrpersonen wie in der eingangs zitierten Aussage. Schliesslich wird die Entscheidung auch dadurch erleichtert, dass die direkten Kosten des Studiums (Schulgeld, Transport usw.) sinken, wozu der Staat mit verschiedenen Anreizen beiträgt (mehr und dezentralisierte Bildungseinrichtungen, kostenloses Studium nach der Grundschule, Stipendien).

Autorinnen und Autoren betonen, dass der Diplomabschluss eine Signalfunktion für Arbeitgebende hat, indem er ihnen Informationen über die Kompetenzen von Personen liefert. Für fremdplatzierte Jugendliche, die nicht über ein Netzwerk verfügen und manchmal allein auf Grund ihres Heimhintergrunds diskriminiert werden, kann diese Signalfunktion eine noch zentralere Rolle spielen.²³ Eine weitere Entwicklung, die von Becker selbst eingeführt wurde, lässt sich auf den Lebensstil der Jugendlichen der «Trente Glorieuses» anwenden: die Unterscheidung zwischen der «produktiven» und der «konsumtiven» Dimension des Humankapitals. Je mehr Wissen und Erfahrung der Einzelne hat, um die erworbenen Güter zu nutzen, desto mehr Wohlstand kann er mit ihnen erzeugen, wobei das konsumtive Kapital sogar ein geringeres Einkommen für den Erwerb von Gütern ausglei-

23 Ressourcen für Wirtschafts- und Sozialwissenschaften: <https://ses.ens-lyon.fr/articles/b-les-prolongements-de-la-theorie-du-capital-humain-68306> (07.09.2022).

chen kann.²⁴ Ab Mitte der 1950er Jahre führte in der Schweiz das reichhaltige und differenzierte Angebot an Konsumgütern, deren Preise dank der Massenproduktion sanken, zu einem Anreiz, konsumtives Humankapital aufzubauen, um sich etwa über die Produkte zu informieren und mit ihnen zu experimentieren. Zwischen 1950 und 1975 verdoppelte sich der Anteil des Schweizer Haushaltsbudgets, der für Bildung und Freizeit aufgewendet wurde.²⁵ Die Existenz einer neuen Klientel im Teenageralter führte zu einer beispiellosen Marktoffensive in den Bereichen Freizeit, Musik und Bekleidung.²⁶ Die zunehmende Bedeutung der Gleichaltrigengruppe in der Gesellschaft der Jugendlichen verstärkt die soziale Funktion des jugendlichen Konsums, der dazu dient, sich mit der Gruppe zu identifizieren und sich von den Erwachsenen abzugrenzen.

Diese Bemerkung führt uns dazu, das Konzept des Sozialkapitals näher zu erläutern. In den 1980er Jahren definierte James Coleman das Sozialkapital durch seine Funktion: Es gewährleistet die Einhaltung von Verpflichtungen und Erwartungen, transportiert Informationen und verringert den Einsatz von Kontrollinstrumenten durch die Existenz effektiver Normen und Sanktionen innerhalb einer Gruppe.²⁷ Andere Arbeiten haben das Konzept verfeinert, wie z. B. Nan Lins Theorie der sozialen Ressourcen: Durch ihre Einbindung in Netzwerke haben Individuen Zugang zu Ressourcen, die es

24 Gary Becker, *Accounting for Tastes*, Harvard 1996. Diese konsumtive Dimension des Humankapitals steht Bourdieus Konzept des kulturellen Kapitals nahe. Pierre Bourdieu, *Les trois états du capital culturel*, in: *Actes de la recherche en sciences sociales* 30 (1979), S. 3–6.

25 Hansjörg Siegenthaler, *Historische Statistik der Schweiz*, Zürich 1996, S. 927, Reihe T3. Die aktualisierten Reihen finden Sie auch unter: <http://www.fsw.uzh.ch/histstat> (07.09.2022).

26 Alain Vergnoux, Jean-Marc Lemonnier, *Les adolescents des années soixante: salut les copains!*, in: *Le Télémaque* 38/2 (2010), S. 87–100.

27 James Coleman, *Norms as social capital*, in: Gerard Radnitzky und Peter Bernholz (Hg.), *Economic Imperialism: The Economic Approach Applied Outside the Fields of Economics*, New York 1987. *Social capital in the creation of human capital*, in: *American Journal of Sociology* 94 (1988), Supplement: *Organizations and Institutions, Sociological and economic approaches to the analysis of social structure*. Maurice Lévesque und Deena White, *Le concept de capital social et ses usages*, in: *Lien social et politiques* 41 (1999), S. 22–33.

ihnen ermöglichen, ihre Ziele zu erreichen oder ihre Errungenschaften zu bewahren.²⁸ Dabei kann es sich um finanzielle Ressourcen oder Informationen handeln, die innerhalb des Netzwerks zirkulieren. Und schliesslich: Je mehr eine Person in ihre Beziehungen, insbesondere in einen engen Kreis, investiert, desto stärker werden die gegenseitigen Verpflichtungen zur Unterstützung und Gegenseitigkeit, was eine Versicherung gegen die Unwägbarkeiten des Lebens darstellt. Diese Konzeptualisierung steht derjenigen von Pierre Bourdieu nahe, der die Fähigkeit der Akteure betont, ihr Netzwerk zu pflegen, um es in nützliche Beziehungen umzuwandeln.²⁹

Da in mehreren Arbeiten die Bedeutung des familiären Netzwerks als Stütze während der Adoleszenz hervorgehoben wird, wirft das Konzept des Sozialkapitals Fragen zur Situation von Jugendlichen auf, die ausserhalb ihrer Familie aufwachsen. Führt die Fremdunterbringung zu einem Mangel an Sozialkapital, insbesondere wenn die Jugendlichen weit weg von zu Hause untergebracht werden oder wenn sie in verschiedene Einrichtungen verlegt und wieder zurückgebracht werden? Inwieweit kompensieren die Fachkräfte der Jugendhilfe, Sozialarbeiterinnen und Erzieher die Defizite oder das Fehlen des familiären Netzwerks? Wann werden die Eltern als Partner in die Erziehungsmassnahmen und das soziale Netz der platzierten Jugendlichen einbezogen? Haben die Jugendlichen die Möglichkeit, sich ein Netzwerk von Gleichaltrigen aufzubauen und so Zugang zu neuen Ressourcen zu erhalten?

Das Konzept der «Stärke der Bindungen» hat ebenfalls unsere Aufmerksamkeit geweckt. Mark Granovetter zufolge sind starke Bindungen charakteristisch für den engsten sozialen Kreis einer Person, während schwache Bindungen Beziehungen bezeichnen, die weniger intensiv und peripherer Natur sind.³⁰ Starke Bindungen sind für die persönliche und emotionale Ent-

28 Nan Lin, *Les ressources sociales: une théorie du capital social*, in: *Revue française de sociologie* 36/4 (1995), S. 685–704.

29 Pierre Bourdieu, *Le capital social*, in: *Actes de la recherche en sciences sociales* 31 (1980), S. 2–3. Der Autor definiert es als «die Gesamtheit der tatsächlichen oder potenziellen Ressourcen, die mit dem Besitz eines dauerhaften Netzes von mehr oder weniger institutionalisierten Beziehungen des gegenseitigen Kennenlernens und Anerkennens verbunden sind».

30 Mark Granovetter, *The strenght of weak ties*, in: *American Journal of Sociology* 78/6 (1973), S. 1360–1380.

faltung unerlässlich: Sie ermöglichen es, sich selbstbewusst auszudrücken, ohne Angst vor Ablehnung oder Herabsetzung haben zu müssen. Schwache Bindungen öffnen den Zugang zu einem grösseren und vielfältigeren Netzwerk, fördern den Austausch von Ideen und Informationen und stärken die Zusammenarbeit. In einer Gesellschaft, die arm an schwachen Bindungen ist, «werden sich neue Ideen nur langsam verbreiten, wissenschaftliche Bestrebungen werden behindert, und Untergruppen, die durch Herkunft, Ethnizität, Geografie oder andere Merkmale getrennt sind, werden Schwierigkeiten haben, einen *Modus Vivendi* zu erreichen».³¹ Je höher die Position in einer sozialen Hierarchie, desto dichter ist das Netz schwacher Bindungen.³² Um jungen Menschen in Pflegefamilien zu ermöglichen, den Zwängen ihres oftmals prekären Herkunftsmilieus zu entkommen, ist es wichtig, ihnen zu helfen, auch ihre schwachen Bindungen zu entwickeln. Ein effektives Sozialkapital muss beide Arten von Bindungen umfassen.

Unsere Analyse des Erwerbs von Human- und Sozialkapital in der Adoleszenz orientiert sich auch an den Überlegungen, die in der Forschung zu Lebensläufen entwickelt wurden, insbesondere im Rahmen des nationalen Forschungsschwerpunkts *Lives* zum Thema Verwundbarkeiten.³³ Der Begriff der Verwundbarkeit wird definiert als «die Übereinstimmung der von einem Individuum in seinem Lebensverlauf angesammelten Ressourcen mit den Belastungen, die durch die Übergänge, die Ereignisse und die historischen Perioden, denen es begegnet oder in die es sich einfügt, erzeugt werden».³⁴ Diese Arbeiten zeigen, wie wichtig es ist, über Human- und Sozialkapital zu verfügen und vor allem die Fähigkeit zu haben, diese Ressourcen zu nutzen, «zunächst um Problemen vorzubeugen, dann, wenn nötig, um sie zu bewältigen,

31 Mark Granovetter, The strength of weak ties. A Network Theory revisited, in: *Sociological Theory* 1 (1983), S. 202. Siehe auch: Andreas Tütic, Harald Wiese, Reconstructing Granovetter's Network Theory, in: *Social Networks* 43 (2015), S. 136–148.

32 François Héran, La sociabilité, une pratique culturelle, in: *Économie et statistiques* 216 (1988), S. 3–22.

33 Siehe die verschiedenen Forschungsprojekte: <https://lives-nccr.ch/en/page/research-projects-2019-2022-n3312> (07.09.2022).

34 Interview mit Eric Widmer, PRN Lives – Sur le fil de nos vies, in: *Campus* 149 (2022), S. 23.

um Schocks abzufangen, um ein Leben wieder aufzubauen».³⁵ Es wird deutlich, wie die Defizite, die die platzierten Jugendlichen beim Zugang zu diesen Kapitalien erleiden, die Bewältigung des durch die Entlassung aus der Platzierung erzeugten Stresses erschweren und anschliessend ihre Fähigkeit verringern, sich wieder aufzurappeln und unerwartete Ereignisse im Erwachsenenleben zu bewältigen. Die Zeit der «Trente Glorieuses», die einen positiven Effekt für den Erwerb von Human- und Sozialkapital darstellen könnte, erfüllt für die von uns untersuchten Jugendlichen ihre Versprechungen nicht.

Im NFP *Lives* wird das Konzept der Transition verwendet, das als «Übergang von einem vorhersehbaren (vertrauten) Kontext zu einem unvorhersehbaren (nicht vertrauten) Kontext» verstanden wird.³⁶ Der Lebenslauf eines Menschen ist in der Regel durch Übergänge zwischen bestimmten wichtigen Phasen gekennzeichnet: der Übergang ins Erwachsenenalter, der uns besonders interessiert, aber auch der Zugang zum ersten Arbeitsplatz, die Elternschaft, der Ruhestand usw. Biografische Pfade können durch individuelle Ereignisse oder Erfahrungen, die als «Wendepunkte» bezeichnet werden, einschneidend verändert werden.³⁷ Ein gutes Beispiel für solche Schlüsselmomente ist die Fremdplatzierung, die eine radikale biografische Veränderung mit sich bringt: Trennung vom Herkunftsmilieu, Trennung von der Familie, Umzug an einen anderen Ort usw. Platzierung und Rückplatzierung erfordern von den Jugendlichen vielfältige Anpassungsleistungen. Schliesslich stellt die Entlassung aus der Fremdunterbringung einen besonders schwierigen Wendepunkt dar und ist ein Moment grosser Verletzlichkeit – wie unsere Analysen bestätigen.

35 Michel Oris u. a. (Hg.). *Transitions dans les parcours de vie et construction des inégalités* (Übergänge im Lebenslauf und die Konstruktion von Ungleichheiten), Lausanne 2009, S. XI.

36 <https://glossary.centre-lives.ch/index.php/Transition-bifurcation> (07.09.2022).

37 Cheryl Teruya, Yih-Ing Hser, Turning points in the life course: current findings and future directions in drug use research, in: *Curr Drug Abuse Review* 3/3 (2010), S. 189–195.

Die Schweiz der «Trente Glorieuses»: Ein Analysefeld von Lebensläufen Jugendlicher

Unser Ziel war es zu analysieren, inwiefern sich die Bedingungen für die platzierten Jugendlichen beim Zugang zu Human- und Sozialkapital von Altersgenossen, die nicht platziert wurden, unterscheiden. Haben Eltern, Vormundschaften und andere Verantwortliche in Institutionen auf ihre unmittelbare wirtschaftliche Funktion verzichtet, um ihnen den Erwerb von Fähigkeiten zu ermöglichen? Haben die Jugendlichen im Alltag eine relative Autonomie erlangt, konnten sie neue soziale Netzwerke aufbauen, um besser darauf vorbereitet zu sein, sich nach dem Ende der Unterstützung selbst zurechtzufinden? Und wenn es weiterhin Unterschiede zwischen platzierten Jugendlichen und nicht platzierten Jugendlichen gab, lassen sich Faktoren identifizieren, die diese Unterschiede begünstigten oder verringerten? Inwiefern profitierten sie von den günstigen Rahmenbedingungen der «Trente Glorieuses» auch beim Zugang zu Bildung, Beschäftigung, Konsum und Geselligkeit im Jugendalter? Die Forschung zur Schweiz in dieser Zeit zeigt, dass die Bildungszugänge für Jugendliche aller sozialen Schichten offener wurden und dass die Mittel- und Unterschichten dank des massiven Zustroms ausländischer Arbeitskräfte, die die unteren Stufen des Arbeitsmarktes besetzten, leichter Zugang zu qualifizierten und lukrativen Arbeitsplätzen erhielten.

Auf Grund der wirtschaftlichen Vielfalt und der föderalen Struktur der Schweiz sind diese Wirkfaktoren für unsere Fragestellung auf kantonaler Ebene zu finden. Somit erschien uns ein interkantonal vergleichendes Forschungsdesign geeignet, vor allem in unserem Untersuchungszeitraum. Während der «Trente Glorieuses» begann sich die kantonale Bildungs- und Platzierungspolitik auf schweizerischer Ebene anzugleichen. Da sich die Veränderungen in den einzelnen Kantonen unterschiedlich schnell vollzogen, lassen sich die Unterschiede in der Beschaffenheit und den Auswirkungen der Politiken, die sich allmählich abschwächen, besser erkennen. Auf diese Weise kann die vergleichende Analyse Hypothesen zu den Ursachen dieser Unterschiede voranbringen.

Die Anfangsphase unserer Untersuchung (1950) fällt mit dem Erlass neuer kantonaler Gesetze (Sekundarschule, Berufsbildung) zusammen, deren Bestimmungen und Anwendungsmodalitäten variieren. Bis Ende der 1970er

Jahre trug eine Politik der interkantonalen Koordination dazu bei, diese Unterschiede beim Zugang zu Bildung zu beseitigen. Mit dem Inkrafttreten des Schweizerischen Strafrechtsgesetzbuches (1942) und der Schaffung der kantonalen Jugendämter wurden auch die Regelungen und Praktiken für die Betreuung von Jugendlichen in Schwierigkeiten vereinheitlicht. Fachkräfte bildeten sich in regionalen Schulen weiter, und ihre Verbände diskutierten neue Ansätze. Um diese jedoch zu verwirklichen, fehlten oft die Mittel und der politische Wille. Erst 1977 setzte eine Bundesverordnung gemeinsame Standards für die Unterbringung von Minderjährigen in der Schweiz durch. Wir haben den Beobachtungszeitraum bis 1985 ausgedehnt, um auch die Auswirkungen dieser Bestimmungen zu beobachten.

Die Auswahl der Kantone erfolgte nach ihrer Relevanz für die Forschungsfragen: die französischsprachigen Kantone Neuenburg und Freiburg, die deutschsprachigen Kantone Basel-Stadt und Luzern. Diese Stichprobe ermöglicht es uns, verschiedene Variablen zu vergleichen: die Wirtschaftsstruktur, insbesondere die Art der Nachfrage auf dem Arbeitsmarkt; die Bildungsinfrastruktur; die Religion und ihre Auswirkungen auf die Organisation der Einrichtungen (FR/LU katholisch, BS/NE protestantisch); die politische Ausrichtung (progressiv oder konservativ); das Tempo der Reform der Institutionen und der Professionalisierung der Akteure im Bereich der Fremdplatzierung.

Um die unterschiedlichen Bedingungen des Übergangs ins Erwachsenenalter zwischen Jugendlichen in Pflegefamilien und anderen zu erklären, stellen die Beiträge in diesem Band Hypothesen auf, die auf verschiedenen Aggregationsebenen angesiedelt sind und die den Nutzen unterschiedlicher Beobachtungsmassstäbe aufzeigen.

Eine erste Analyseebene betrifft die Wirtschafts- und Bildungspolitik der untersuchten Kantone. Fördert diese Politik die Schaffung von qualifizierten Arbeitsplätzen? Ermöglichen diese eine Ausweitung der Bildungsmöglichkeiten nach der Grundschule für alle Jugendlichen, indem sie die Diskriminierung auf Grund der sozialen Schicht, des Geschlechts oder des Wohnorts (städtisch oder ländlich) abbauen? Auf der Grundlage von kantonalen Archiven und insbesondere von Statistiken, die überarbeitet werden mussten, haben die Forscherinnen unseres Projekts neue Daten zum interkantonalen Vergleich des Bildungsniveaus von Jugendlichen zwischen 1950

und 1985 erstellt.³⁸ In einigen Kapiteln des vorliegenden Bandes werden diese Ergebnisse verwendet.

Eine zweite Ebene befasst sich mit den Praktiken, die von den kantonalen Jugendämtern und Pflegeheimen in Bezug auf Jugendliche in Schwierigkeiten angewandt werden. Anhand von persönlichen Dossiers von platzierten Jugendlichen konnte analysiert werden, wie sie beim Übergang ins Erwachsenenalter betreut wurden. Die Hypothese, dass fremdplatzierte Jugendliche beim Zugang zu Human- und Sozialkapital diskriminiert werden, bestätigte sich und liess sich weiter ausdifferenzieren.

Der erste Beitrag stammt von Aurore Müller und kombiniert die Ergebnisse dieser beiden Analyseebenen. Durch die Gegenüberstellung der statistischen Daten zur Ausbildung aller Jugendlichen in den Kantonen Freiburg und Neuenburg mit den Daten, die einem Korpus von 80 Dossiers von platzierten Jugendlichen entnommen wurden, ist es möglich, die Ausbildungschancen der beiden Gruppen für jeden Kanton zu vergleichen. Aus der Analyse geht hervor, dass platzierte Jugendliche kaum die Möglichkeit hatten, einen Beruf zu erlernen, der ihren Neigungen und Fähigkeiten entsprach. Die Platzierung stellt ein echtes Hindernis für den Erwerb von Human- und Sozialkapital dar, insbesondere ab 1965. Diese Entwicklung zeigt sich je nach Kanton und insbesondere in bestimmten Zeiträumen verstärkt und akzentuiert. Die lokale Struktur des Arbeitsmarktes, die Vermittlungspraktiken und die unmittelbaren wirtschaftlichen Bedürfnisse der Familien sind mögliche Erklärungen für diese Unterschiede.³⁹

Miriam Baumeister analysiert anschliessend die Ausbildungsmöglichkeiten von platzierten Jugendlichen in den beiden Basler Halbkantonen unter Berücksichtigung der kantonalen Bildungslandschaft. Ihre Studie basiert auf den Dossiers von 104 Jugendlichen, die in einem Heim in Basel-Stadt platziert waren, und 41 Jugendlichen, die von der Birmann-Stiftung in Basel-

³⁸ Diese Daten wurden bereits veröffentlicht: Miriam Baumeister, Valérie Bürgy, Aurore Müller, Einfluss des ökonomischen und sozialen Wandels auf die Bildungsteilhabe von Jugendlichen in Basel-Stadt, Freiburg, Luzern und Neuenburg 1950–1985, in: *Swiss Journal of Educational Research* 43–3 (2021), S. 376–389.

³⁹ Aurore Müller, *Les oubliés des Trente Glorieuses. Contraintes et opportunités des enfants et adolescents placés dans les cantons de Fribourg et Neuchâtel (1950–1985)*, Doktorarbeit in Zeitgeschichte, Publikation in Vorbereitung.

Landschaft betreut wurden. In beiden Institutionen wurde der handwerklichen Berufsausbildung ein hoher Stellenwert eingeräumt: Das Heim in Basel-Stadt bot eine kleine Auswahl an Lehrberufen an, für die die Ausbildung hauptsächlich intern durchgeführt wurde, während das Ausbildungsspektrum für die Jugendlichen der Birmann-Stiftung breiter war, da diese auf vielfältigere Platzierungsorte zurückgreifen konnte. In beiden Einrichtungen absolvierte keiner der vermittelten Jugendlichen eine höhere Ausbildung, obwohl dies häufig gefördert wurde, insbesondere in Basel-Stadt.

Eine dritte Analyseebene befasst sich mit den individuellen Lebensläufen. Wie wirkt sich die Diskriminierung auf den weiteren Lebensweg aus? Wie haben die betroffenen Jugendlichen ihren Übergang ins Erwachsenenalter trotz mangelnder Ressourcen gemeistert? Die Archive können diese Fragen nicht beantworten, da die Akten selten die Erfahrungen der Jugendlichen dokumentieren und in der Regel nach der Aufhebung der Platzierungsmaßnahmen geschlossen werden. In den folgenden beiden Beiträgen wird daher ein Oral-History-Ansatz verfolgt, der sich als sinnvoll erwiesen hat. Einerseits ermöglichen es die Jahrzehnte später gesammelten Aussagen ehemaliger eingewiesener Jugendlicher, die langfristigen Auswirkungen der Einweisung vollständig zu erfassen. Da die Bildungs- und Platzierungspolitik in den Kantonen nicht einheitlich war, hingen die Chancen, Ressourcen zu erwerben, stark von der individuellen Situation ab. Die Interviews ermöglichen es somit, die mikrosozialen Faktoren zu erfassen, die die Lebensläufe lenkten, und gleichzeitig die Strategien der Personen aufzudecken, sich trotz Diskriminierung Wissen und Kompetenzen anzueignen.

Auf der Grundlage einer Reihe von biografischen Interviews analysieren Sabine Jenzer und Markus Furrer die wirtschaftlichen, institutionellen und sozialen Bedingungen, die den Lebensweg von fremdplatzierten Jugendlichen im Kanton Luzern beeinflusst haben. Die Möglichkeitsräume dieser Gruppe in Bezug auf die Wahl der Ausbildung, die berufliche Laufbahn, die soziale Integration und die Bewältigung des Alltagslebens erwiesen sich insgesamt als sehr begrenzt. Dank des Wirtschaftsbooms der «Trente Glorieuses» gelang es einigen dennoch, trotz dieser Hindernisse ins Berufsleben einzusteigen. Im Vergleich zu nicht platzierten Jugendlichen sind die Einschränkungen in der beruflichen Laufbahn aber auffällig, und die Unterschiede zwischen Männern und Frauen sind sehr ausgeprägt.

Anhand einer weiteren Reihe von Interviews, die in den Kantonen Freiburg und Neuenburg geführt wurden, konzentriert sich Tristan Coste auf einige wichtige Elemente des Übergangs ins Erwachsenenalter: die erste Arbeitsstelle, die wirtschaftliche Unabhängigkeit und das Eingehen einer Partnerschaft. Personen, die aus einer ausserfamiliären Platzierung kommen, müssen diese Zeit oft alleine und mit einer begrenzten Ausbildung bewältigen. Ein sozioökonomischer Kontext, der einen Berufseinstieg ohne Abschluss begünstigte, hat eine positive Rolle gespielt, insbesondere für Männer. Dennoch erfolgte ihr Übergang ins Erwachsenenleben oft verzögert, manchmal erst Jahre nach der Platzierung, während er bei Frauen schneller eintrat. Auch wenn den meisten diese Transition gelang, blieben dennoch Ungleichheit, Willkür und Misshandlung zentrale Themen, die auch Jahrzehnte später in den Erzählungen noch nachhallen.

Die letzten drei Beiträge des Bandes erweitern den Fokus über den Untersuchungszeitraum hinaus, um die Brüche und Kontinuitäten in den Herausforderungen zu erfassen, denen sich die Fachkräfte der Jugendhilfe stellen müssen. Bei der Analyse der Akten haben unsere Forscherinnen und Forscher festgestellt, dass Sozialarbeiterinnen und Sozialarbeiter, Erzieherinnen und Erzieher sowie Heimleiterinnen und Heimleiter eine entscheidende Rolle hinsichtlich des Zugangs der Jugendlichen zu Ausbildung und Möglichkeiten (oder Einschränkungen) von sozialen Kontakten spielen. Diese Akteure, die zwischen den Behörden und den betroffenen Jugendlichen vermitteln, sind in der Geschichte der Fremdplatzierungen noch kaum erforscht. Die Art und Weise, wie unsere Zeitzeugen die Entwicklungen analysieren, und die Hinweise, die sie auf die aktuellen Herausforderungen geben, eröffnen daher interessante Forschungsperspektiven.

Anne-Françoise Praz und Aurore Müller haben sich mit zwei Sozialarbeitern des Jugendamts Freiburg unterhalten, die zu unterschiedlichen Zeiten zwischen 1970 und 2010 tätig waren. Der erste Zeitzeuge sprach über die Diskrepanzen zwischen seiner eher progressiven Ausbildung und den veralteten institutionellen Strukturen, als er seine Karriere begann. Der zweite Zeitzeuge sprach über die Herausforderungen der jüngeren Vergangenheit, insbesondere die interkulturellen Spannungen mit Familien mit Migrationshintergrund und das weniger günstige wirtschaftliche Umfeld für die berufliche Eingliederung junger Menschen. Beide betonten ihre Bemühungen, die Interessen der Kinder in den Vordergrund zu stellen.

In einem weiteren Artikel fassen Miriam Baumeister und Markus Furrer die Erfahrungen von drei Leitungspersonen von Jugendheimen zusammen. Der Schwerpunkt liegt dabei auf den bedeutenden Veränderungen bei der Betreuung platzierter Jugendlicher, insbesondere in Bezug auf die Beziehung zur Herkunftsfamilie und den Zugang zu Bildung. Die Erfahrungsberichte werfen auch ein Licht auf die aktuellen Herausforderungen der Arbeit mit Jugendlichen. Der Schwerpunkt liegt bei den Erfahrungen und Einschätzungen der interviewten Personen ab den späten 1980er Jahren bis heute. In ihrem Schlussbeitrag bietet Miriam Baumeister einen Überblick über die Entwicklung der Institutionen und der Praxis der ausserfamiliären Platzierung in der Deutschschweiz seit 1985. Sie beleuchtet die Auswirkungen der Dezentralisierung, der Professionalisierung und des Rückgangs der Platzierungszahlen.

Über ein wissenschaftliches Interesse hinaus möchten wir, dass die Ergebnisse dieser Forschungsarbeiten zum Rehabilitationsprozess von Personen beitragen, die von fürsorglichen Zwangsmassnahmen betroffen sind. Einerseits soll ein komplexeres und differenzierteres Bild dieser Frauen und Männer vermittelt werden, das über die abwertenden Etiketten («schwachsinnig», «unangepasst», «charakterlos» usw.) hinausgeht, die ihnen von Behörden und Experten häufig verpassten wurden. Darüber hinaus wollen wir ihnen auch eine Stimme verleihen und ihnen ermöglichen, eine Spur zu hinterlassen, indem die Transkripte der Interviews im Staatsarchiv Freiburg sowie im Staatsarchiv Luzern hinterlegt werden. Zudem haben wir versucht, das Engagement vieler involvierter Betreuerinnen und Betreuer sichtbar zu machen, die häufig unter schwierigen Bedingungen mit unzureichenden Mitteln arbeiteten – und dies heute noch vielfach tun müssen. Sie übernahmen deshalb eine grosse Verantwortung, um die mangelhaften Strukturen und die Lücken der Politik auszugleichen.

«Comment veut-il dans ces conditions entreprendre des études littéraires et musicales?». La formation des jeunes placés à Fribourg et Neuchâtel entre 1950 et 1980

Aurore Müller

Abstract

“How does he want to undertake literary and musical studies under these conditions?” The training of young people in Fribourg and Neuchâtel between 1950 and 1980

The article about the education of young people in care in Fribourg and Neuchâtel between 1950 and 1980 is based on a corpus of 80 individual files from the Offices for Minors and focuses on the discrimination experienced by young people in care with regard to access to human capital. On the basis of historical statistical data, the educational opportunities of young people not in care are compared to those offered to young people in care. The concept of social capital is used to explain certain effects in the creation of human capital by those involved. Our analysis shows that placement is a barrier to the acquisition of human and social capital, particularly from 1965 onwards. The local structure of the labor market, the placement practices of the juvenile offices, and the immediate economic needs of the families are some of the explanations for this situation.

Suite au divorce de ses parents, Ulrich* est placé en famille d'accueil. Après quelques petits délits, il est transféré dans un foyer pour apprentis et surveillé par une assistante sociale de l'Office cantonal des mineurs de Neuchâtel. Voici comment cette dernière résume une conversation avec son pupille en 1968, à propos de son avenir professionnel:

Il ne pense pas continuer à travailler dans sa formation actuelle et se destine à faire des études littéraires et musicales à Genève. Il prévoit d'entreprendre le Conservatoire à mi-temps. Je lui fais part de mon opinion. Il pourrait mettre de l'argent de côté et reprendre ces études dans le futur, s'il le désire encore. Je constate au cours de la conversation qu'il ne lit pas grand-chose et qu'il ne joue d'aucun instrument. Tout au plus, il s'intéresse aux concerts qu'il fréquente assidûment, dit-il. Comment veut-il dans ces conditions entreprendre des études littéraires et musicales? Je lui

pose la question. Il pense qu'il sera assez tôt d'y réfléchir le moment venu. Ulrich* renvoie donc à plus tard l'effort qu'il devrait fournir dès maintenant.¹

Cette citation est évocatrice. Elle illustre le fait que dans la société des années 1950 à 1980, l'accès aux études supérieures pour les mineurs-es placés est impensable. Il y a d'abord l'obstacle socio-culturel: les intérêts littéraires et musicaux d'Ulrich* ne coïncident pas avec l'idée que se fait l'assistante sociale du bagage culturel estimé nécessaire pour lui permettre d'entreprendre des études littéraires et musicales. La difficulté est ensuite financière. Qui payerait pour de telles études, alors que même la grand-mère d'Ulrich* estime «que ce dernier doit gagner sa croûte»²?

La situation d'Ulrich* n'est pas une exception. Certaines études historiques ont en effet démontré que les jeunes placés n'avaient guère l'opportunité d'apprendre un métier «conforme à leur goût et à leurs aptitudes»³, selon les termes de la loi sur l'assistance. L'objectif poursuivi par les autorités consistait davantage à leur procurer un emploi le plus rapidement possible, afin de sortir ces jeunes du système d'assistance.⁴ Les historiens-ennes démontrent qu'également au XX^e siècle, bien que le Code civil de 1912 entérine le principe de la formation professionnelle comme centrale dans l'éducation, les jeunes placés n'avaient aucune chance d'ascension sociale par ce biais. Les autorités souhaitaient qu'ils apprennent un métier, mais seulement celui auquel ils auraient pu accéder s'ils étaient restés dans leurs familles.⁵ Dans la ligne de ces travaux, et grâce au concept de capital humain,

1 Archives de l'État de Neuchâtel (AEN), Fonds de l'Office des mineurs du canton de Neuchâtel, dossier n°8124, 1968.

2 *Idem.*

3 AEN, Recueils officiels des lois, décrets et arrêtés de la République du Canton de Neuchâtel (3^{ème} édition), Loi sur l'assistance publique et sur la protection de l'enfance malheureuse, du 23 mars 1889, Tome XI, p. 605.

4 Clara Bombach, Thomas Gabriel, Samuel Keller, «Die wussten einfach, woher ich komme». Staatliche Eingriffe und ihre Auswirkungen auf das Leben ehemaliger Heimkinder, in: Gisela Hauss, Thomas Gabriel, Martin Lengwiler (éds), *Fremdplatziert. Heimerziehung in der Schweiz, 1940–1990*, Zürich 2018, p. 117–140.

5 Businger, S., Ramsauer, N. (2019). «Genügend goldene Freiheit gehabt». *Heimplatzierungen von Kindern und Jugendlichen im Kanton Zürich, 1950–1990*. Zürich: Chronos Verlag, p. 171.

notre recherche s'intéresse aux discriminations vécues par les jeunes placés en matière d'accès à la formation dans les cantons de Fribourg et de Neuchâtel entre 1950 et 1980. Cette période d'analyse correspond à des réformes de l'enseignement visant à améliorer les qualifications des jeunes pour leur permettre une meilleure insertion sur le marché du travail.⁶ Celles et ceux qui n'accèdent pas à la formation post-primaire restent donc privés d'un atout important pour leur entrée dans la vie adulte.

Pour mettre en évidence les discriminations dans l'accès à la formation, nous nous appuyons sur des données statistiques historiques pour comparer les opportunités de formation des jeunes fribourgeois-es et neuchâtelois-es non placés aux possibilités offertes aux jeunes placés dans les mêmes cantons. Cette comparaison est conduite selon différents moments au cours de la période étudiée. Nous souhaitons examiner dans quelle mesure et par quels mécanismes le placement constitue une entrave dans l'acquisition d'une formation post-obligatoire. Nous faisons l'hypothèse que les jeunes placés restent en marge de la démocratisation des études qui a lieu entre 1950 et 1980. Nous pensons également que les filles placées constituent une catégorie particulièrement discriminée à cet égard, et que des différences non négligeables en matière d'accès à la formation des jeunes placés existent entre les cantons de Fribourg et de Neuchâtel.⁷

Le concept de capital social est quant à lui mobilisé pour expliquer certains effets dans la création de capital humain par les jeunes placés. Selon James Coleman, les relations sociales qu'entretient l'enfant avec ses parents, mais également avec le reste de la communauté, sont décisives dans ses possibilités d'acquérir du capital humain.⁸ Nous supposons donc, à la suite

6 Lucien Criblez, *Bildungsreformen und die Neukonstituierung der Schweizer Bildungsforschung in den 1960er- und 1970er-Jahren* [Elektronische Version], in: *Pedagógia történeti Szemle* 1/4 (2015), p. 23–39, doi <https://doi.org/10.22309/PTSZEMLE.2015.4.2>.

7 Suzanne Businger, Nadia Ramsauer, «Genügend goldene Freiheit gehabt». *Heimplatzierungen von Kindern und Jugendlichen im Kanton Zürich, 1950–1990*. Zürich 2009, p. 171.

8 James Coleman, *Social capital in the creation of human capital*, in: *American Journal of Sociology* 94 (1988), Supplement: Organizations and Institutions, Sociological and economic approaches to the analysis of social structure, p. 95–120.

des résultats de Coleman, que les enfants placés en dehors de leur famille risquent une carence en capital social, et par extension également en capital humain. L'accès au capital social serait limité par le placement, le système ne permettant pas de compenser cette perte initiale due à la séparation d'avec le milieu d'origine. Quelques études historiques abondent déjà dans ce sens. Elles montrent que si les enfants placés expérimentent un large éventail de relations avec les personnes qui s'occupent d'eux durant leur placement, les sentiments de solitude et d'isolement prédominent.⁹ Les adultes de référence («*significant others*») auxquels ils peuvent se fier sont rares; les marques d'affection et de renforcement positif sont absentes de la mémoire des personnes concernées.¹⁰

Pour vérifier ces différentes hypothèses sur l'acquisition de ressources pour l'entrée dans la vie adulte, cette contribution s'appuie sur l'analyse d'un corpus de 80 dossiers individuels issus des Offices cantonaux des mineurs (OCM). Mis en place respectivement en 1945 à Neuchâtel et en 1951 à Fribourg sous l'impulsion du nouveau Code pénal, les OCM sont institués dans le but de fournir une meilleure protection aux mineurs-es «malheureux ou abandonnés»¹¹. Concrètement, les assistants-es sociaux employés dans ce cadre dépistent tout d'abord les cas où les parents ne remplissent pas leurs devoirs. Ils reçoivent ensuite un mandat civil ou pénal – en fonction de la provenance du signalement – leur permettant d'effectuer un suivi de la famille et d'organiser la mise en œuvre des mesures éducatives prises à l'encontre des mineurs-es concernés.

Les dossiers individuels ont été dépouillés systématiquement à l'aide de grilles d'analyse, dans l'optique de déceler les informations concernant la formation des jeunes placés et leurs interactions avec différentes figures importantes de leur entourage (assistants-es sociaux, parents, pairs, familles

9 Samuel Keller, Thomas Gabriel, Clara Bombach, Narratives on leaving care in Switzerland: Biographies and discourses in the 20th century, in: *Child & Family Social Work* 26 (2021), p. 248–257, doi <https://doi.org/10.1111/cfs.12813>.

10 Thomas Gabriel, Samuel Keller, Clara Bombach, Vulnerability and well-being decades after leaving care, in: *Frontiers in Psychology* 12:577450 (2021), doi <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2021.577450>.

11 AEN, Recueils officiels des lois, Loi concernant l'institution d'un office cantonal des mineurs, du 8 octobre 1945, Tome VII, p. 488.

d'accueil et institutions). Grâce à des éléments statistiques relevés dans des sources officielles publiées par les cantons (annuaires statistiques et rapports annuels des administrations cantonales), les données relevées dans les dossiers sont comparées aux opportunités de formation des jeunes qui n'ont pas vécu de placement. La comparaison intercantonale, mais également la comparaison entre les populations de jeunes placés et non placés permettra de repérer les facteurs qui entravent ou favorisent l'acquisition de capital humain et capital social par les jeunes placés.

Un constat chiffré des discriminations

Les discriminations vécues par les jeunes placés en matière d'accès à la formation post-primaire est particulièrement visible à travers les chiffres. Elles sont tout d'abord constatées lorsque l'on observe la proportion de jeunes placés qui entreprennent une formation par rapport à ceux qui n'en font pas (Tableau 1). Ce premier tableau est élaboré à partir des données recueillies dans les 80 dossiers des OCM dépouillés pour cette étude. La catégorie «en formation» concerne les jeunes placés qui suivent une formation à l'issue de l'école obligatoire – en réalisant un apprentissage ou des études supérieures –, tandis que la catégorie «aucune formation» regroupe les jeunes pour lesquels il est attesté dans les dossiers qu'ils sont entrés sur le marché du travail directement après l'école obligatoire pour occuper des emplois de manœuvre, ouvrier-ère de fabrique ou domestique agricole. La catégorie «inconnu» concerne les dossiers pour lesquels aucune information sur la formation post-obligatoire n'a pu être trouvée. Étant donné que les assistants-es sociaux consignent régulièrement et méticuleusement les informations dans les dossiers, nous présumons donc que les jeunes de la catégorie «inconnu» ne réalisent pas de formation.

Dans notre échantillon, nous constatons donc que 42% des jeunes fribourgeois-es placés et 40% des jeunes neuchâtelois-es placés par les OCM ont eu la possibilité de réaliser une formation post-obligatoire entre 1950 et 1985. Ces chiffres peuvent de prime abord sembler élevés, au regard des nombreux témoignages d'anciens enfants placés qui n'ont pas eu cette

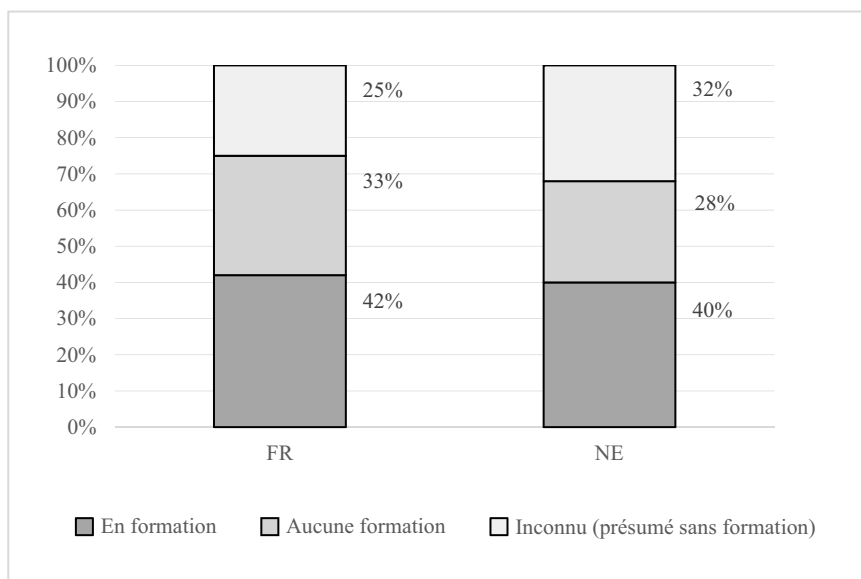


Tableau 1: Proportion de jeunes placés qui entreprennent ou non une formation post-obligatoire entre 1950 et 1985

opportunité.¹² Il faut en effet remarquer que notre échantillon n'est pas représentatif de l'ensemble des mineurs-es placés, étant donné que nombre d'entre eux sont encore suivis à cette époque par les communes ou des associations privées, et qu'ils échappent donc à notre analyse. De plus, le Tableau 1 montre les formations entreprises, et non pas les formations effectivement terminées et réussies. Ces chiffres doivent donc être relativisés, et il semble raisonnable de penser que bien moins de 40 % de l'ensemble des jeunes placés dans ces cantons ont eu la possibilité de compléter un cursus post-obligatoire complet.

Ensuite, les discriminations en matière d'accès à la formation peuvent être observées lorsque l'on compare la répartition de la population globale des jeunes de 15 à 19 ans dans les différentes filières de formation post-obligatoires (Tableau 2) à la répartition des jeunes placés dans ces mêmes

¹² Notamment Marco Leuenberger, Loretta Seglias, *Enfants placés, enfances perdues*. Zürich 2008.

filères (Tableau 3) entre 1950 et 1985. Le tableau 2, réalisé à partir des rapports annuels des administrations cantonales, montre l'évolution au cours du temps du pourcentage de jeunes fribourgeois-es et neuchâtelois-es qui suivent un cursus dans les écoles du secondaire II ou font un apprentissage, par rapport à la population totale des jeunes de 15 à 19 ans. La catégorie «secondaire II» regroupe les gymnases, écoles normales et écoles de commerce, tandis que les apprentissages en entreprise, au Technicum ou les formations agricoles se retrouvent dans la catégorie «apprentissage». La catégorie «autre» comprend les jeunes qui sont encore à l'école obligatoire, qui réalisent une année intermédiaire, qui exercent un travail non-qualifié ou qui ont déjà terminé leur formation.¹³ Notre attention s'est portée sur la tranche d'âge des 15–19 ans, car c'est dans celle-ci que la majorité des cursus de formation sont suivis.

Le tableau 3 distribue quant à lui l'échantillon de 80 jeunes placés fribourgeois-es et neuchâtelois-es dans les filières secondaire II et apprentissage. La catégorie «aucune formation ou inconnu» regroupe les catégories du même nom utilisées pour le Tableau 1. En raison des effectifs très différents des deux populations prises en considération, la comparaison de ces deux tableaux doit être effectuée avec vigilance. Les pourcentages présentés dans le Tableau 2 concernent en réalité un nombre beaucoup plus conséquent de jeunes que ceux présentés dans le Tableau 3 (par exemple, 38 % des jeunes neuchâtelois qui réalisent un apprentissage en 1985 représente un effectif de 4359 jeunes, tandis que les 50 % de jeunes placés neuchâtelois à la même date qui font un apprentissage représente seulement 4 personnes). Le faible effectif de la population des jeunes placés explique également que la répartition soit effectuée par période de dix ans et non par période de cinq ans comme pour la population des jeunes non placés. Notre analyse ne se base donc pas sur des données statistiquement représentatives, mais cherche à montrer une tendance générale de l'évolution de l'enseignement post-

13 Pour de plus amples informations concernant l'élaboration de ce tableau, se référer à: Miriam Baumeister, Valérie Bürgy, Aurore Müller, Einfluss des ökonomischen und sozialen Wandels auf die Bildungsteilhabe von Jugendlichen in Basel-Stadt, Freiburg, Luzern und Neuenburg 1950–1985, in: Swiss Journal of Educational Research 43/3 (2021), p. 376–389, doi <https://doi.org/10.24452/sjer.43.3.3>

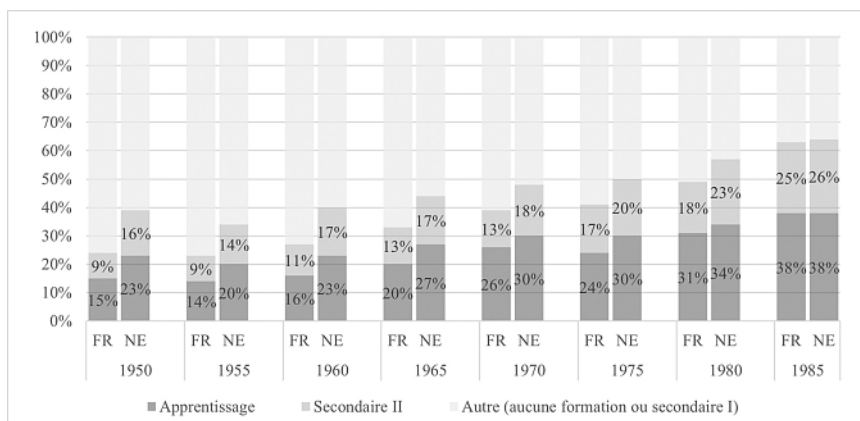


Tableau 2: Répartition de l'ensemble de la population des jeunes fribourgeois-es et neuchâtelois-es de 15–19 ans dans les filières de formation post-obligatoires, 1950–1985

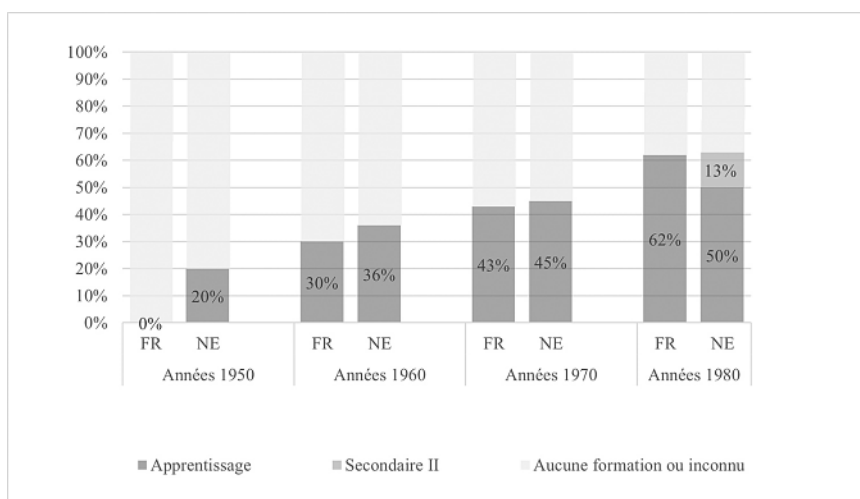


Tableau 3: Répartition des jeunes neuchâtelois-es et fribourgeois-es placés dans les filières de formation post-obligatoires, 1950–1985.

obligatoire dans les cantons de Fribourg et de Neuchâtel, qui soit comparable à une tendance de l'évolution des opportunités de formation proposées aux jeunes placés.

La comparaison de ces deux tableaux permet de faire les constatations suivantes. Les opportunités de formation des jeunes non placés comme celles des jeunes placés tendent tout d'abord à s'accroître au cours de la période considérée. Entre 1950 et 1970, les opportunités de formation sont relativement faibles, et ce pour l'ensemble des jeunes, placés ou non. Moins de la moitié de chacune des deux populations considérées a la possibilité de poursuivre des études ou un apprentissage après l'école obligatoire. Les neuchâtelois-es semblent tout de même mieux lotis à cet égard: placés ou non, ils sont plus nombreux que les fribourgeois-es à accéder aux formations post-obligatoires. Ainsi dans les années 1960, environ un tiers des jeunes fribourgeois-es placés par l'OCM bénéficie d'une formation, ce qui est équivalent à leurs homologues non placés. À la même date, les pourcentages entre jeunes neuchâtelois-es placés et non placés, sont également similaires. Il semblerait donc qu'il y ait assez peu de discriminations entre jeunes placés ou non placés au sein d'un même canton à cette époque. La différence inter-cantonale est en effet plus importante que l'écart entre les deux populations considérées. De plus entre 1950 et 1970, les inégalités sont le fait d'un écart de classe sociale encore important. En effet, l'accès au secondaire II est réservé à une élite financière car l'accès au gymnase est payant:¹⁴ les jeunes placés ont donc des opportunités de formation similaires aux jeunes non placés des classes populaires, lesquels ne peuvent accéder aux études que difficilement et avec le concours d'importants sacrifices de la part des parents. Durant cette période, les filles constituent une catégorie particulièrement discriminée. Rares sont celles qui suivent un enseignement supérieur ou réalisent un apprentissage.¹⁵ Les filles placées constituent quant à elles une

14 Dans le canton de Neuchâtel, c'est le cas jusqu'à la réforme de 1975. Voir AEN, Recueils officiels des lois, Règlement du Gymnase cantonal, du 26 avril 1949, Tome VIII, p. 302. À Fribourg, l'accès aux collèges est encore payant en 1978. Voir Archives de l'État de Fribourg (AEF), Bulletins officiels des lois, Décrets, Arrêtés et autres actes publics du Grand Conseil et du Conseil d'État du canton de Fribourg, Arrêté du 11 avril 1978 fixant les écolages versés par les élèves des écoles secondaires du degré supérieur, Tome 1978, p. 53.

15 Anne-Lise Head-König, Liliane Mottu-Weber, Femmes et discriminations en Suisse: Le poids de l'histoire. XVI^e-Début XX^e siècle. Droit, éducation, économie, justice, Genève 1999, p. 74.

population encore plus prétéritée: dans notre échantillon, seulement une seule fille placée dans le canton de Neuchâtel termine une formation entre 1950 et 1970.

À partir de 1965, on constate que le pourcentage de jeunes (placés ou non) qui suivent une formation post-obligatoire s'accroît régulièrement. Ce phénomène de *démocratisation des études* a été largement décrit dans la littérature historique: pour rester économiquement compétitive, la Confédération a investi dans les systèmes éducatifs et principalement dans l'enseignement secondaire, permettant aux jeunes des classes populaires un meilleur accès aux apprentissages et aux formations supérieures.¹⁶ Grâce à cette politique, les inégalités d'accès à la formation entre Fribourg et Neuchâtel diminuent en ce qui concerne la population des jeunes non placés. Les pourcentages de jeunes en formation s'équilibrent ainsi progressivement entre les deux cantons pour arriver à un niveau similaire en 1985. Les jeunes placés semblent à première vue également bénéficier de la démocratisation des études, le pourcentage d'entre eux qui bénéficient d'une formation passant d'environ 20 % dans les années 1950 à plus de 60 % dans les années 1980. Cependant, cette augmentation doit être relativisée. En effet, alors que le nombre de jeunes non placés qui accèdent au secondaire II s'accroît, ce n'est absolument pas le cas pour les jeunes placés. Le chiffre de 13 % de jeunes neuchâtelois-es placés qui se retrouvent dans la catégorie « secondaire II » en 1985, ne représente en réalité qu'une seule personne. Si les jeunes placés sont plus nombreux à réaliser une formation dans la période 1970–1985 que dans la période précédente, leurs possibilités restent limitées au domaine de l'apprentissage, tandis qu'au même moment l'accès aux études supérieures se démocratise pour les jeunes non placés. La période de 1965 à 1980 est donc marquée par un renforcement des inégalités entre jeunes placés et non placés quant à l'accès à la formation, et ce dans les cantons de Fribourg comme de Neuchâtel.

Les inégalités se creusent également au niveau du choix des métiers dans le domaine de l'apprentissage. En effet, si les jeunes placés peuvent plus

16 Marc Herren, Die nationale Hochschul- und Forschungspolitik in den 1960er- und 1970er Jahren, in: Lucien Criblez (éds), Bildungsraum Schweiz. Historische Entwicklung und aktuelle Herausforderungen, Bern 2008, p. 219–250.

facilement réaliser un apprentissage dès les années 1970, ils n'ont pas accès à l'ensemble du spectre des métiers disponibles pour les autres jeunes. Parmi les garçons suivis par les OCM, seuls les domaines de la menuiserie, de la mécanique, de l'horlogerie et des métiers du bâtiment sont représentés dans les dossiers. Ces possibilités sont faibles, comparées à l'ensemble des métiers proposés entre 1950 et 1980 dans les deux cantons.¹⁷ Les filles placées de notre échantillon sont une fois encore les plus discriminées dans le choix de leur métier: seuls les professions de sommelière, vendeuse et coiffeuse leurs sont proposés. Les garçons placés ont ainsi des possibilités limitées, qui permettent toutefois d'obtenir un CFC après 4 ans de formation, alors que les filles restent cantonnées dans des métiers précaires ne nécessitant qu'une formation courte de 2 ans. Ainsi, si les années 1965 à 1980 sont celles de la démocratisation des études, les jeunes placés, et particulièrement les filles, restent en marge de cette évolution.

Ces discriminations constatées à travers les chiffres peuvent être expliquées par plusieurs hypothèses. Tout d'abord, l'évolution de la structure locale du marché du travail vers une demande plus importante en capital humain pousse les cantons à investir dans la formation des jeunes, tout en délaissant les jeunes placés. Ensuite, la surcharge de travail au sein des OCM et les considérations financières liées aux modalités pratiques du placement déterminent les opportunités des jeunes concernés. Finalement, les besoins économiques immédiats des familles contribuent à expliquer le manque d'investissement dans la formation des jeunes placés.

Une demande croissante en capital humain qui ne profite guère aux jeunes placés

Les années 1950 à 1980 sont caractérisées par un essor économique et social conséquent. Les secteurs secondaires et tertiaires prennent de l'importance dans l'économie d'après-guerre, nécessitant de plus en plus de main-d'œuvre qualifiée. C'est pourquoi la Suisse a investi davantage dans la formation des

17 AEN, Rapports du Conseil d'État au Grand Conseil sur sa gestion et l'exécution des lois, Statistique du recrutement des apprentis, 1967.

jeunes à partir des années 1950.¹⁸ Cependant, l'essor économique et le développement des politiques de formation ne s'est pas déroulé au même rythme à Fribourg et à Neuchâtel. En effet en vertu du fédéralisme, les gouvernements cantonaux disposent d'une grande autonomie en ce qui concerne la conception, le financement et la réalisation des politiques en matière d'éducation.

Jusqu'au milieu des années 1960, le canton de Fribourg est encore largement agricole et conservateur, le secteur primaire occupant 46.3 % des emplois en 1955.¹⁹ Dans ce contexte, la majorité des jeunes fribourgeois-es entre directement dans la vie active à la sortie de l'école obligatoire.²⁰ La réorganisation économique après la Seconde guerre mondiale pousse les jeunes du canton à s'orienter vers des travaux qui ne nécessitent pas d'apprentissage préalable; l'agriculture ou l'industrie, mais également les chantiers de défrichements et les tourbières offrent des salaires intéressants aux jeunes manœuvres.²¹ Ainsi, seulement une très faible minorité de jeunes fribourgeois-es (moins de 20 %, cf. Tableau 2) poursuit des études au-delà de l'école primaire. Si la loi sur l'enseignement secondaire de 1951 vise à mieux préparer les jeunes à entrer en apprentissage, l'accès à l'école secondaire et donc plus tard aux apprentissages ou aux études reste conditionné par le paiement d'écolages élevés.²² Les capacités financières des parents sont donc déterminantes dans l'accès à la formation, et ceci était particulièrement vrai pour les filles. Mise à part la création d'une école publique pour jeunes filles

18 David Gugerli, Jakob Tanner, Wissen und Technologie, in: Patrick Halbeisen, Margrit Müller und Béatrice Veyrassat (éds), *Wirtschaftsgeschichte der Schweiz im 20. Jahrhundert*, Basel 2012, p. 265–318.

19 AEF, Bulletin officiel des séances du Grand Conseil du canton de Fribourg, Situation et perspective de l'économie fribourgeoise. Rapport établi à la demande du Conseil d'État du canton de Fribourg, en liaison avec le plan financier 1972–1976, novembre 1972, p. 1532.

20 Anne Piérart, *De la tradition agricole à la stratégie industrielle. La politique de développement économique du canton de Fribourg durant les Trente Glorieuses (1945–1971)*. Mémoire de licence non publié, Fribourg 2005.

21 *Idem*.

22 AEF, Bulletins officiels des lois, Loi du 14 février 1951 sur l'enseignement secondaire, Tome 1951, p. 17.

dans le district du Lac en 1876, les écoles de filles étaient privées et payantes et tenues par des religieuses, afin de réduire le coût du traitement des enseignantes pour les communes, tout en garantissant la moralisation chrétienne de la jeune fille.²³ Il n'est dès lors pas étonnant de constater que les jeunes placés, dont les frais de pension sont majoritairement pris en charge par les services d'assistance publique, ne se voient pas accorder l'opportunité de réaliser une formation à cette époque à Fribourg, alors que les jeunes des classes populaires n'ont pas davantage cette opportunité.

Par ailleurs, des préjugés persistent quant aux capacités des jeunes placés en termes de formation: «les exigences actuelles de l'apprentissage ne sont pas à la portée des adolescents instables, débiles, ou chez qui on relève des traits psychopathiques et qui forment la majorité des pensionnaires des *homes* de rééducation».²⁴

Les années 1965 à 1985 sont marquées dans le canton de Fribourg par une expansion progressive des secteurs secondaire et tertiaire, les mutations «faisant passer le canton très rapidement d'un État en industrialisation à celui d'une société de services».²⁵ » Ces transformations économiques s'accompagnent d'une évolution politique au profit des socialistes et des radicaux, plus ouverts que les conservateurs à l'éducation des classes moyennes et populaires.²⁶ Ces développements contribuent à augmenter le besoin en capital humain du canton de Fribourg, si bien que se développe une réelle volonté en faveur de l'augmentation des possibilités de formation pour les jeunes: «une large information a été entreprise en vue d'intéresser notre jeunesse aux métiers d'avenir et de tenter par ce moyen de la retenir et de la fixer dans le canton».²⁷ Les offres de formation au niveau de l'apprentissage

23 Francis Python, Histoire de Fribourg. Ancrages traditionnels et nouveaux (XIX^e – XX^e siècle). Tome 3, Neuchâtel 2002, p. 70.

24 AEF, Comptes-rendus de l'administration du Conseil d'État du canton de Fribourg, Office cantonal des mineurs, 1953, p. 11.

25 Jean-Pierre Dorand, La politique fribourgeoise au 20^{ème} siècle. Lausanne 2017, p. 108.

26 *Ibid.*, p. 71.

27 AEF, Comptes-rendus de l'administration du Conseil d'État du canton de Fribourg, Compte-rendu de la Direction de l'intérieur, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce du canton de Fribourg, 1962, p. 19.

se développent sous l'impulsion de la nouvelle loi fédérale sur la formation professionnelle de 1963, tandis que l'accès aux études secondaires et supérieures tarde à se démocratiser. Les écolages pour entrer dans les gymnases, écoles normales et écoles de commerce restent élevés et les bourses d'étude peu développées. Il faut attendre 1986 pour que soit définitivement mis en place un système scolaire obligatoire complet et moderne.²⁸

Dans ce contexte, les jeunes placés constituent une catégorie particulièrement précaire. En effet à partir de 1965, garçons et filles non placés des classes populaires accèdent progressivement à la démocratisation des études, tandis que les possibilités des jeunes placés stagnent. Si ces derniers sont de plus en plus nombreux à réaliser une formation, les chiffres restent faibles: en 1966, seulement 102 jeunes sur 614 suivis par l'OCM de Fribourg réalisent un apprentissage avec contrat, tandis que 245 travaillent comme manœuvres ou ouvriers d'usine.²⁹ Aucun jeune placé fribourgeois de notre échantillon n'a la possibilité de poursuivre des études supérieures.

Le paysage économique et les politiques scolaires du canton de Neuchâtel contrastent fortement avec Fribourg. L'économie neuchâteloise est caractérisée par l'écrasante domination du secteur secondaire. Ce dernier occupe en effet entre 50 % et 60 % des personnes actives entre 1950 et 1980. L'horlogerie est particulièrement importante: elle concerne 44.6 % de l'emploi industriel en 1975.³⁰ De la sorte, l'économie cantonale repose sur une industrie de pointe réclamant énormément de main-d'œuvre, qualifiée ou non. L'historien Francesco Garufo constate que les emplois horlogers non-qualifiés sont occupés en majorité par des étrangers-ères, tandis que les postes d'ingénieurs et de techniciens le sont par des personnes préalablement

28 Delphine Gachet, La démocratisation de l'enseignement secondaire du degré inférieur à Fribourg. Analyse des débats politiques autour de la naissance du Cycle d'Orientation, 1950–1986, Mémoire de master non publié, Fribourg 2016.

29 AEF, Rapport annuel de l'Office cantonal des mineurs, 1966.

30 André Schoepfer, L'économie du canton de Neuchâtel entre 1970 et 1980. Éléments de l'évolution et de la répartition de la structure industrielle démontrés sur la base des études déjà publiées et illustrées à l'exemple des industries de la métallurgie et des machines/appareils, Mémoire de licence non publié, Neuchâtel 1982.

formées dans le canton.³¹ Sous l'impulsion d'associations patronales et des municipalités, le canton développe de nombreuses écoles des métiers au cours du 20^{ème} siècle (en 1935, on en dénombre 40 dans l'ensemble de la Suisse, dont sept dans le canton de Neuchâtel).³² Cette stratégie, accompagnée d'un système de bourses d'études financées à la fois par le canton et par les entreprises locales, a eu pour conséquence l'augmentation du nombre de jeunes en formation post-obligatoire. Certains jeunes placés bénéficient également de ces opportunités, à l'image de Laurent*, qui reçoit en 1956 une bourse de la Fondation des Groupements de fabricants de boîtes métal et acier, plaqué or laminé et argent, afin de contribuer au financement de son apprentissage:

Nous avons le plaisir de vous informer qu'à la suite des renseignements que nous a fournis la maison Humbert & Cie SA, Fabrique de boîtes de montres, [lieu], chez laquelle Laurent Livio* accomplit un apprentissage de tourneur, notre Fondation a décidé de lui octroyer une bourse d'apprentissage d'une valeur de Fr. 1'800.-. Nous espérons que cette bourse encouragera votre protégé à acquérir une bonne formation professionnelle.³³

L'histoire neuchâteloise est par ailleurs profondément marquée par l'ancrage des idéaux politiques radicaux en matière d'éducation des classes moyennes et populaires, ce qui profite également aux enfants placés.³⁴ L'Asile des Billodes, ouvert en 1815 par Marie-Anne Calame et toujours actif actuellement, est emblématique à cet égard. Financé en partie par l'industrie horlogère, et recueillant 320 pensionnaires (filles et garçons) en 1834, l'asile est un centre novateur qui dispense des cours d'écriture, de lecture et de calcul aux jeunes «deshérités», dans le but de leur apprendre ensuite un métier.³⁵ La politique radicale et l'économie de pointe tournée vers l'horloge-

31 Francisco Garufo, *L'emploi du temps. L'industrie horlogère suisse et l'immigration (1930–1980)*, Lausanne 2015, p. 141.

32 Jean-Pierre Tabin, *Formation professionnelle en Suisse. Histoire et actualité*. Lausanne 1989.

33 AEN, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°3247, 1956.

34 Jean-Marc Barrelet, *La création d'une République. De la révolution de 1848 à nos jours (Histoire du canton de Neuchâtel, Tome 3)*. Neuchâtel 2002, p.103.

35 Simone Forster, *L'école et ses réformes*, Lausanne 2008, p. 74.

rie ont pour conséquence la mise en place rapide d'un système d'enseignement secondaire laïc, gratuit et obligatoire pour tous, permettant aux entreprises de trouver sur place la main-d'œuvre qualifiée nécessaire.³⁶

Cependant, malgré cet apparent progressisme, de larges inégalités persistent à Neuchâtel. Tout d'abord, bien que les filles aient accès à l'école secondaire de manière équivalente aux garçons, de grandes disparités existent dans le domaine de la formation post-obligatoire qui profite encore essentiellement à la gente masculine, même dans les années 1980.³⁷ En effet, les filles sont davantage sujettes à entrer directement dans la vie professionnelle après l'école obligatoire, et elles se répartissent dans une gamme de métiers beaucoup plus restreinte que les garçons.³⁸ Pour ainsi dire, Neuchâtel a mis en place un système de formation axé sur les métiers de la technique et de la mécanique, très profitable aux jeunes hommes et moins aux jeunes filles. Ensuite, comme le montre le Tableau 2 ci-dessus, même si les jeunes placés neuchâtelois ont de meilleures opportunités qu'à Fribourg, ils restent peu nombreux à profiter des possibilités offertes par le canton, en comparaison avec la population non-placée. Lorsqu'ils ont des opportunités, celles-ci restent en effet limitées: si Laurent* reçoit une bourse et peut réaliser un apprentissage, il s'agit cependant d'une formation courte sur 2 ans.

En raison de sa structure économique, le canton de Neuchâtel est gravement impacté par la crise pétrolière de 1973. L'emploi horloger s'effondre, et le taux de chômage augmente massivement. Le nombre de personnes occupées dans l'horlogerie dans l'Arc jurassien diminue de 46.4%, un tiers des emplois industriels est perdu et le personnel horloger subit une diminution de 66.7%.³⁹ Les personnes sans qualification et les étrangers-ères sont les premiers à voir leur emploi supprimé. Selon une assistante sociale de l'OCM, «la police des étrangers ne délivre plus de nouvelles autorisations de séjour, car il y a des mesures restrictives actuellement qui ont été prises dans

³⁶ AEN, Recueils officiels des lois, Loi sur l'enseignement secondaire, du 22 avril 1919, Tome III, p. 389.

³⁷ AEN, Recueils officiels des lois, Loi sur l'enseignement secondaire, du 22 avril 1919, Tome III, p. 389.

³⁸ Marianne Ebel, Femmes et formation professionnelle. Quelle réalité? Quel avenir?, Neuchâtel 1981, p. 12.

³⁹ Fransisco Garufo, L'emploi du temps, p. 38.

le canton de Neuchâtel». ⁴⁰ Il devient difficile pour les jeunes placés de trouver des emplois non-qualifiés ou des formations courtes dans les secteurs industriel et horloger. ⁴¹ Les assistants-es sociaux neuchâtelois orientent alors leurs protégés vers d'autres formations, par exemple les métiers du bâtiment pour les garçons ou la vente pour les filles. ⁴² On ne constate donc pas de réelle amélioration dans les possibilités des jeunes placés neuchâtelois à partir des années 1970. Il y a plutôt un déplacement de leurs opportunités dans d'autres secteurs, mais toujours dans des formations courtes qui amènent à des métiers précaires et peu rémunérés.

Des moyens insuffisants : entre surcharge de travail et considérations financières

La structure du marché du travail local et l'investissement consenti par les cantons dans les systèmes d'éducation ne sont pas les seuls facteurs qui modulent les possibilités de formation des jeunes placés. Pour comprendre les discriminations qui les frappent, il est nécessaire d'observer les interactions entre différents acteurs-trices du placement. L'acquisition de capital humain dépend aussi des contacts et des relations entretenues par l'individu dont la qualité est déterminante pour favoriser l'acquisition de ressources utiles, notamment des conseils en matière de formation ou un soutien scolaire, professionnel et émotionnel pendant la durée de leur formation. ⁴³ Ainsi, les jeunes placés, coupés entièrement ou partiellement du soutien de leurs familles, doivent s'en remettre au système de placement pour acquérir des ressources. L'assistant-e social, mandaté en tant que surveillant, gardien ou tuteur, occupe un rôle central dans les questions relatives au parcours scolaire et professionnel du mineur-e concerné : «l'assistant doit, en collaboration avec d'autres spécialistes, assurer la réinsertion des jeunes dans le

⁴⁰ AEN, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°7285, 1975.

⁴¹ Suzanne Businger, Nadia Ramsauer, «Genügend goldene Freiheit gehabt», p. 171.

⁴² AEN, Fonds de l'Office des mineurs, dossiers n°12557, 81054, 12557 et 9987, 1976.

⁴³ Maurice Lévesque, Deena White, Le concept de capital social et ses usages, in: Lien social et politique 41 (1999), p. 22–33.

monde des adultes dont ils sont souvent coupés».44 Nous pouvons supposer que plus l'assistant-e social a de temps et de ressources à disposition pour chacun des jeunes placés dont il a la charge, et meilleures seront les chances pour ces derniers d'acquérir du capital humain. Il est cependant impossible de mesurer le temps que passe l'assistant-e social avec chacun de ses protégés. Dans certains cas, le suivi est très régulier alors qu'il est lacunaire dans d'autres dossiers. De manière générale, les assistants-es sociaux téléphonent aux familles ou les rencontrent plus souvent en amont du placement, lorsqu'une enquête est en cours. Une fois les jeunes placés, les contacts deviennent moins fréquents, sauf lorsque des difficultés particulières nécessitent un changement d'établissement ou de famille d'accueil. De plus, les rencontres se déroulent souvent en dehors des murs des OCM, parfois de manière informelle, et ne sont pas toujours répertoriées précisément dans les dossiers:

À plusieurs reprises durant cet été, j'ai rencontré M. Ulmann* sur le quai de la gare ou en ville. J'ai eu également plusieurs entretiens avec Christian* qui, chaque fois, a traversé la rue pour me saluer.⁴⁵

Les assistants-es sociaux sont conscients de l'importance de créer une relation de confiance avec les jeunes placés par le biais de contacts réguliers. Parfois, cette relation se construit effectivement, comme dans le cas de Marie*, qui écrit à sa tutrice en l'appelant «Maman Trudeau*».46 Mais dans la plupart des dossiers, les contacts entre assistants-es sociaux et jeunes placés se limitent à des cartes de vœux et de remerciements, et les rencontres sont rares. L'assistante sociale qui suit Denis remarque cette lacune en 1971: «Absicht: Häufigere Kontakte – nächster im März».47 Cependant, par manque de temps certainement, aucune rencontre entre Denis* et sa surveillante n'est répertoriée pendant plusieurs années. En 1976, l'assistante sociale souligne d'ailleurs encore une fois la nécessité d'augmenter les contacts, sans pour autant le faire réellement par la suite: «Vorzusehen:

44 AEF, Rapport annuel de l'Office cantonal des mineurs, 1964, p. 77.

45 AEN, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°8028, 1967.

46 *Ibid.*, dossier n°3909, 1955.

47 AEF, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°A/83/122, 1971.

Häufiger Kontakt mit Denis*, um eine bessere Beziehung zu bauen».⁴⁸ Dans la plupart des dossiers individuels des OCM de Fribourg et de Neuchâtel, il apparaît donc que les assistants-es sociaux ne peuvent guère être considérés comme des *significant others* pour les jeunes placés. Cette insuffisance du suivi des personnes concernées peut être attribuée à une surcharge de travail au sein des OCM. Cette question est un sujet souvent et largement débattu dès les années 1950, étant donné qu'une charge de travail trop importante engendre des difficultés non seulement pour le professionnel, mais également pour la qualité du suivi du bénéficiaire et son intégration sociale.⁴⁹ En 1957, l'Office du Tuteur général de Genève réalise une expertise dans le cadre du programme européen de service social des Nations Unies et tire des conclusions quant à la charge de travail raisonnable pour les assistants-es sociaux:

Une moyenne de 130 cas apparaît comme tout à fait excessive et incompatible avec une différenciation des cas, aux fins d'approfondissement de certains problèmes particulièrement délicats. Bien qu'il semble difficile de fixer un chiffre moyen, nous sommes portés à croire que la norme pourrait s'établir autour de 80 mandats par travailleur social, compte tenu du fait que certains d'entre eux sont infiniment moins lourds que d'autres et connaissent des périodes de sommeil.⁵⁰

Les OCM de Fribourg et de Neuchâtel sont loin de remplir ces conditions de travail idéales préconisées par l'expertise genevoise. Lors de son ouverture en 1951, l'OCM fribourgeois n'emploie qu'un chef et une assistante sociale. Cette situation perdure durant l'ensemble de la décennie, malgré l'augmentation régulière des cas dont s'occupe le service: en 1960, l'unique assistante sociale doit gérer le suivi de 272 cas.⁵¹ À Neuchâtel également, les années 1950 sont marquées par une augmentation significative de la charge de travail de l'OCM, laquelle culmine en 1958 à 254 cas pour chacun des sept assistants-es sociaux alors employés.⁵² Cette situation s'améliore à partir du

⁴⁸ *Idem.*

⁴⁹ Verena Keller, Jean-Pierre Tabin, La charge héroïque. Missions, organisations et modes d'évaluation de la charge de travail dans l'aide sociale en Suisse romande, Lausanne 2002, p. 44.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 47.

⁵¹ AEF, Rapport annuel de l'Office cantonal des mineurs, 1960, p. 27.

⁵² AEN, Rapport annuel de l'Office cantonal des mineurs, 1958, p. 97.

milieu des années 1960. L'effectif du personnel neuchâtelois s'élève à 23 personnes en 1968, faisant descendre la charge de travail à 154 mandats par assistant-e social, chiffre qui chute à 90 suivis par personne en 1971. Lorsque l'OCM neuchâtelois est désigné «Office des mineurs et des tutelles» en 1971, cette nouvelle fonction s'accompagne d'un renforcement du personnel. Trente collaborateurs-trices réguliers sont alors employés, et de jeunes sociologues qui sortent de l'Université sont engagés comme stagiaires.⁵³ À Fribourg également, l'OCM renforce progressivement son personnel, pour arriver à 16 employés en 1973 et 20 en 1976.⁵⁴ Si le nombre d'assistants-es sociaux fribourgeois augmente, les tâches qui lui sont confiées s'accroissent elles aussi. En 1969, l'OCM est désigné par le Conseil d'État comme office de surveillance concernant les subventions fédérales octroyées aux établissements pour enfants et adolescents, et il sert également de secrétariat à l'Association fribourgeoise pour la sauvegarde de la jeunesse (l'Eau-vive). En vertu des dispositions contenues dans le nouveau droit de la filiation qui entre en vigueur le 1^{er} janvier 1978, l'OCM de Fribourg a également été chargé, par décision du Grand Conseil, de s'occuper des avances pour l'entretien des enfants et du recouvrement des créances d'entretien. Il a également été demandé à l'OCM de jouer un rôle plus actif dans la lutte contre les toxicomanies; tâche refusée par son directeur en raison du manque de personnel.⁵⁵ Le manque de moyens octroyés à l'Office des mineurs devient si criant que le 11 juin 1981, paraît dans *La Liberté* un article intitulé «Des moyens pour agir, s.v.p.».⁵⁶ Le quotidien fait alors connaître au public le besoin urgent d'une augmentation non seulement des moyens financiers mais aussi du personnel qualifié. En effet, «des 25 collaborateurs de l'OCM, 13 seulement sont des assistants sociaux. Ils traitent plus de mille affaires par an, soit près d'une centaine par personne».⁵⁷ Selon M. de Roten, directeur de l'OCM à ce moment, un renforcement du personnel est nécessaire: «il en va

53 *Ibid.*, 1968, p. 69 et 1971, p. 66.

54 AEF, Rapport annuel de l'Office cantonal des mineurs, 1973, p. 33 et 1976, p. 37.

55 *Ibid.*, 1978, p. 32.

56 «Office cantonal des mineurs. Des moyens pour agir, s.v.p.», in: *La Liberté*, jeudi 11 juin 1981, p. 13.

57 *Idem.*

de la qualité du travail et de la crédibilité du service». ⁵⁸ L'article revient également sur la nécessité d'une meilleure implantation locale de l'Office des mineurs, pour qu'il puisse mener à bien sa tâche également dans les campagnes. Cette thématique, déjà soulevée à la fin des années 1960 lorsque Joseph Wandeler propose d'instituer un organisme spécialisé dans chaque district pour mieux superviser les placements au niveau local, paraissait cependant trop onéreuse pour le Département de Justice qui décidait alors de déléguer cette tâche au secteur privé. ⁵⁹

Entre aspirations déçues et décisions pragmatiques

Dans la plupart des dossiers, le suivi d'une formation est attesté par quelques documents administratifs (contrat d'apprentissage, carnet de notes, certificat obtenu) et la correspondance menée par l'assistant-e social pour trouver une place d'apprentissage à son protégé. Les discussions entre assistants-es sociaux et jeunes placés à propos de la formation professionnelle semblent rares. Elles ne sont en tout cas que peu mentionnées dans le journal contenu dans le dossier, et ne font pas souvent l'objet de correspondances. Il semble donc que le choix du métier ne soit jamais «négocié», mais plutôt imposé, comme ce sera le cas pour Elliott*: «Nous lui proposons un apprentissage de mécanicien dès Pâques. Elliot* ne dit pas oui, mais nous interprétons cela comme un accord de sa part». ⁶⁰

Lorsque les jeunes expriment un désir de choix professionnel, celui-ci doit être «financièrement réaliste» pour être pris au sérieux par les assistants-es sociaux, c'est-à-dire qu'il doit correspondre à une formation permettant aux jeunes de gagner leur vie avant leur majorité. Lorsque les concernés-es choisissent un métier qui respecte cette injonction, les assistants-es sociaux entreprennent différentes démarches en vue de la formation souhai-

58 *Idem.*

59 Yves Collaud, Joëlle Droux, «Eingriffe in die Erziehung von Kindern und Jugendlichen. Politischer und rechtlicher Kontext in der Westschweiz», in: Hauss, G., *Fremdplatziert. Heimerziehung in der Schweiz, 1940–1990* (pp. 29–52), Zürich 2018, p. 53–76, ici p. 66.

60 AEF, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°A/85/116, 1962.

tée, qu'il s'agisse de trouver une place d'apprentissage ou d'adapter le lieu de placement :

En raison des circonstances familiales, j'ai été désignée en qualité de gardienne de ce garçon qui termine sa scolarité aux Verrières. Si, à la suite de l'examen d'orientation professionnelle qu'il sera appelé à passer, vous l'estimez capable de faire l'apprentissage de mécanicien, je suis prête à voir de quelle manière on pourra l'aider à réaliser son désir, soit en le maintenant à l'Institut Lambelet, soit en le remettant chez son père.⁶¹

Lorsque les jeunes se décident pour une alternative qui ne nécessite pas de formation, ils sont encouragés par les assistants-es sociaux, à l'image de Lydia* qui cesse son apprentissage de vendeuse pour aller travailler en fabrique, «où elle gagne bien sa vie».⁶²

Les aspirations professionnelles qui semblent financièrement irréalistes sont quant à elles généralement balayées. Ceci a déjà été démontré pour le canton de Zürich: les dossiers des autorités tutélaires révèlent que certains métiers sont considérés comme «trop ambitieux» comme celui de fleuriste pour les filles.⁶³ Si Ulrich*, rencontré en introduction, n'a ainsi pas pu continuer des études littéraires et musicales, il n'est pas le seul dans ce cas à Fribourg et Neuchâtel. Lucien*, à qui sa surveillante demande de réfléchir à un métier, lui répond par écrit :

Bien réfléchi toute la soirée à votre proposition. J'ai passé tous les métiers que je connaissais dans la casserole comme on dit. J'ai fait une comparaison entre chacun d'eux et j'ai choisi celui qui me plaisait le mieux. Bien entendu j'ai admis le votre et c'est précisément celui qui est sorti victorieux. Si bizarre que cela puisse vous paraître, j'admire ce que vous faites pour les jeunes et pour moi en particulier. Malgré toutes les colles que je vous ai dites, j'aimerais pouvoir faire ce que vous faites. Il y a déjà longtemps que j'y pensais, mais je n'ai jamais osé vous le dire. Enfin maintenant vous le savez et j'espère que vous me répondrez au plus vite.⁶⁴

61 AEN, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°9868, 1966.

62 *Ibid.*, dossier n°3168, 1964.

63 Suzanne Businger, «Genügend goldene Freiheit gehabt», p. 173.

64 AEN, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°824, 1968.

Le choix de Lucien* paraît certainement déraisonnable, et aucune démarche n'est entreprise pour lui permettre de suivre la voie désirée. Il ne sera même plus fait mention d'une quelconque formation dans son dossier, et le jeune homme ira travailler directement au sortir de l'école obligatoire. L'assistante sociale, qui ne répond pas à la lettre de Lucien*, résume quelques mois plus tard le parcours professionnel chaotique de ce dernier :

Lucien* a travaillé successivement à La Chaux-de-Fonds au printemps comme liftier, au Locle à Chatons S.A., chez Flutiger, mécanicien-dentiste à La Chaux-de-Fonds. Il est actuellement chez Kaufmann, Fers et Métaux. Partout Lucien* s'est signalé par son impertinence, son manque de régularité et d'application au travail. De partout il a été renvoyé pour ces motifs.⁶⁵

Ainsi les aspirations des jeunes placés ne sont guère prises en considération dans le choix d'une formation entre 1950 et 1980, tant à Fribourg qu'à Neuchâtel. Il faut en effet attendre le début des années 1980 pour qu'apparaissent dans les dossiers la question des stages en entreprise, permettant aux jeunes concernés de se faire une idée de la réalité des professions. Pendant la période considérée, ce sont donc d'autres réflexions que les aspirations personnelles qui président aux décisions en matière de formation. Ce choix dépend souvent des contraintes institutionnelles. Dans le cas de Thierry* par exemple, qui n'a «aucun cadre familial que ce soit chez le père ou chez la mère qui ne peut offrir un milieu de référence et de résidence»,⁶⁶ le choix du métier dépendra de l'offre disponible au sein de l'établissement de placement :

Thierry* devra se débrouiller seul dans la vie et il est souhaitable de prévoir un placement où il pourra terminer sa scolarité, effectuer un préapprentissage et apprentissage tout en bénéficiant d'un appui éducatif et d'un encadrement quant à sa formation professionnelle. La solution préconisée est St-Raphaël, Champlan.⁶⁷

Thierry, à l'issue de son préapprentissage, est placé au Foyer des jeunes travailleurs de Sion pour faire un apprentissage de peintre, car les places

65 *Idem.*

66 AEF, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°A/85/72, 1972.

67 *Idem.*

manquent à Fribourg.⁶⁸ Dans le canton de Fribourg en effet, «un foyer de semi-liberté pour adolescents en difficulté fait grandement défaut»⁶⁹ encore en 1972, malgré la fondation du Foyer pour apprentis en 1969.⁷⁰ À Neuchâtel également, le choix du lieu de placement détermine les possibilités de formation. C'est en raison de conflits au sein de sa famille d'accueil que Carole* sera placée en Suisse alémanique, plutôt que de réaliser un apprentissage:

Carole* a exprimé le désir de suivre un apprentissage de vendeuse. Mais a-t-elle déjà la maturité pour l'affronter? On en doute. Aussi a-t-on conclu qu'un séjour d'une année dans une famille en Suisse allemande serait des plus propices. Cette solution est d'autant plus souhaitable qu'un problème de relation entre Carole* et Mme Rebetez* [mère d'accueil] s'est créé. Un changement permettrait à chacune de reconsidérer la situation.⁷¹

La surcharge de travail des assistants-es sociaux, couplée à des considérations d'ordre matérielles pour le choix des placements, constituent des facteurs peu favorables à l'acquisition de capital humain par les jeunes placés. L'assistant-e social, censé être un soutien, n'a ainsi pas les moyens de construire une relation de confiance avec les jeunes placés, et de mettre en œuvre correctement le droit à l'éducation.

Une influence non négligeable des parents

Les parents jouent également un rôle déterminant dans l'accès au capital humain des jeunes placés. Dans les années 1950, le placement avait pour objectif premier d'écarter les mineurs-es concernés de leurs familles, jugées incapables de les éduquer convenablement. Il se concrétisait alors par une rupture avec les liens familiaux. La protection de l'enfance se concevait verticalement, et les familles n'avaient pas d'autre choix que de se conformer aux décisions prises. Les autorités considéraient en effet qu'il existait «des

68 *Idem.*

69 AEF, Rapport annuel de l'Office cantonal des mineurs, 1973, p. 29.

70 <https://www.foyerdesapprentis.ch/presentation/historique/> (12.04.2022).

71 AEN, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°12557, 1969.

parents vraiment indignes, dont l'influence est activement mauvaise et compromet gravement le développement de l'enfant».72 Il en allait de même pour la scolarité puis ensuite l'éventuelle formation professionnelle: dans les dossiers des OCM des années 1950, les parents ne sont jamais consultés à ce propos, même s'ils conservent tous leurs droits parentaux. Ils sont tout au plus informés de la situation de leurs enfants. Ainsi le père de Laurent*, détenteur de la puissance paternelle sur son fils, s'engage en 1955 à «me conformer aux conseils et indications que me donnera l'Office cantonal des mineurs car je reconnais que, étant donné ma situation familiale instable, je n'ai pas pu leur offrir des conditions de vie acceptables et satisfaisantes».73 Suite à cette déclaration, l'OCM neuchâtelois informe le père de la décision prise unilatéralement de placer Laurent* en apprentissage dans une fabrique:

Nous avons le plaisir de vous informer que, concernant Laurent*, son apprentissage est maintenant établi dans le cadre de la fabrique Humbert & Co SA. [...]. Monsieur Humbert espère beaucoup que Laurent* se donnera toute la peine nécessaire dans son métier et nous comptons sur les parents du garçon pour l'encourager dans ce sens. Vous savez le résultat de nos démarches auprès de l'Office des apprentissages et de la FOMH et vous pouvez donc avoir toute garantie quant à l'avenir d'un tourneur sur boîtes acier si le garçon peut justifier des capacités professionnelles suffisantes.74

Dans les années 1950, les parents sont donc totalement écartés des décisions liées à l'avenir professionnel de leurs enfants: les difficultés familiales qui ont conduit au placement servent à justifier des décisions prises sans le consentement de l'ensemble des concernés-es.

À partir du milieu des années 1960, l'idée de reconnaître les parents comme des partenaires de l'action éducative émerge. Sous l'impulsion de nouvelles méthodes de travail social, telles que la théorie des systèmes familiaux et les théories de la communication, une meilleure collaboration

72 Maurice Veillard, *Les relations de l'enfant placé dans une famille avec ses parents et les relations des offices de placement avec les parents d'enfants placés ou laissés dans leurs familles en liberté surveillée*, in: *L'Information au service du travail social*, 1953.

73 AEN, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°3247, 1955.

74 *Idem.*

avec les familles se met progressivement en place.⁷⁵ En guise de préparation aux Journées d'études romandes de l'AREJI (Association romande des éducateurs de jeunes inadaptés) qui se déroulent les 10 et 11 mai 1971 à Neuchâtel, la revue *L'Information au service du travail social* propose quelques réflexions sur «les relations avec les parents de l'enfant placé».⁷⁶ L'assistant social Jean Traber insiste: un placement ne peut réussir que lorsqu'un dialogue est établi avec les parents et que ces derniers consentent aux mesures éducatives. Cette reconnaissance du rôle de parents est d'ailleurs revendiquée par les familles; elles estiment «le dialogue souhaité et nécessaire»⁷⁷ dans toute démarche éducative. Quelques indicateurs repérés dans les dossiers révèlent également cette meilleure collaboration avec les parents. Ceux-ci sont par exemple invités lors des «colloques de synthèse»⁷⁸ qui se tiennent dans les établissements de placement et qui regroupent l'ensemble des intervenants-es sociaux chargés du suivi des mesures. Les parents sont également de plus en plus consultés pour les choix de formation concernant leurs enfants.

Cependant, parents et assistants-es sociaux ont rarement les mêmes objectifs quant à l'avenir professionnel des jeunes placés. Dans les années 1970 et suite à la crise pétrolière, ces derniers prennent mieux conscience de la nécessité de bien former leurs protégés, étant donné qu'il devient difficile – on l'a vu – de trouver des emplois non qualifiés. Cette correspondance adressée par une assistante sociale à la mère de Rose* en 1975 suite à une discussion relative à un apprentissage pour la jeune fille en est un bon exemple:

Nous vous demandons donc, par la présente, de reconsidérer votre point de vue, particulièrement dans la situation économique actuelle, [où il est nécessaire] de

75 Didier Cattin, *Une école de son temps. Un siècle de formation sociale à Genève (1918–2018)*, Genève 2019, p. 154.

76 Y. Salagnac, *Réflexions sur les relations avec les parents de l'enfant placé*, in: *L'Information au service du travail social*, mars-avril 1971.

77 *Idem.*

78 AEN, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°7305, 1981.

doter les jeunes d'un maximum de bagage leur permettant d'affronter par la suite la vie professionnelle.⁷⁹

Il semble cependant que la mère de Rose* refuse la proposition de formation professionnelle ainsi évoquée:

En conclusion, au vu des possibilités de Rose*, nous avons souhaité vivement pour elle qu'un apprentissage soit tenté et nous l'avons clairement exprimé. Cependant, la jeune fille semble désireuse de retourner à Fleurier auprès de sa mère qui voit pour elle une formation d'ouvrière en horlogerie. Malgré notre réticence, nous prenons acte de ce choix et souhaitons, tout en restant très sceptiques, qu'il puisse répondre longtemps aux aspirations de Rose*.⁸⁰

Les conflits entre assistants-es sociaux et parents relatifs à la formation deviennent fréquents dans les années 1970, souvent au détriment des jeunes placés. La question du financement des formations post-obligatoires reste prégnante pour de nombreuses familles, et leurs besoins économiques entrent en contradiction avec les injonctions à la formation désormais relayées par les assistants-es sociaux. En effet, même lorsque les apprentissages pourraient être financés par des subventions, certains parents préfèrent satisfaire les nécessités économiques immédiates en favorisant le travail des adolescents-es au détriment de leur formation, comme le montre l'histoire de Thomas*:

Immédiatement après que Thomas* ait terminé sa scolarité obligatoire j'ai insisté auprès de ses parents pour qu'il acquière une formation professionnelle qui lui aurait été accordée par l'Assurance-invalidité fédérale puisque nous avons bénéficié des prestations de cette assurance pendant toute la durée du placement du garçon à Lavigny. Malheureusement, les parents qui ont une entreprise de nettoyage, ont estimé que ce qui convenait le mieux au garçon était de travailler avec eux.⁸¹

Ainsi, si les opportunités proposées par les cantons en matière de formation s'améliorent à partir des années 1970, toute la population n'en conçoit pas encore l'importance. Les parents de jeunes non placés comprennent de plus en plus la formation comme un «bagage essentiel» et «prennent conscience

79 *Idem.*

80 *Idem.*

81 AEN, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°7758, 1972.

qu'elle n'est plus seulement un sacrifice économique, mais un investissement à long terme». ⁸²

Les parents d'enfants placés semblent quant à eux encore focalisés sur l'aspect financier à court terme, les coûts d'opportunité de la formation de leurs enfants étant encore trop élevés par rapport au rendement immédiat d'un travail non-qualifié. En fait, les parents d'enfants placés occupent en grande majorité des emplois mal rémunérés et instables, et vivent dans des conditions matérielles précaires. Dans le canton de Fribourg, lorsque les données sont disponibles dans les dossiers, nous avons repéré que sept pères sont sans travail au moment du placement de leurs enfants, quatre sont domestiques de campagne, quatre autres sont manœuvres et cinq d'entre eux occupent un emploi stable dans un métier précaire (sommelier par exemple). Dans le canton de Neuchâtel, les chiffres sont similaires: six pères sont sans emploi, cinq travaillent comme manœuvre, trois dans la construction et trois autres occupent un emploi stable mais peu rémunéré (laitier ou sommelier). Les mères fribourgeoises et neuchâteloises quant à elles sont pour la plupart sans emploi (ménagère), font quelques heures de ménage ou occupent des emplois temporaires de sommelières. Dans ces familles précarisées, la rémunération du travail d'un enfant contribue alors largement au budget du ménage. Seule une contribution financière versée directement aux parents permet d'améliorer les possibilités des jeunes concernés, comme le souligne l'assistante sociale chargée de trouver une solution pour financer l'apprentissage d'Odile* en 1980: «il est indispensable d'offrir un appui financier au père». ⁸³

⁸² Caroline Henchoz, Anne-Françoise Praz, Caroline Rusterholz, Saisir l'adolescence à travers la micro-économie familiale (1925-1970), in: *Traverse – Revue d'histoire/Zeitschrift für Geschichte* 2 (2017), p. 53-71.

⁸³ Bien que ce type de mesure soit envisagé pour soulager la famille, nous ne retrouvons pas de trace d'une réelle aide apportée au père pour que sa fille réalise une formation. Voir AEF, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°A/85/120, 1980.

Conclusion

À la lumière des éléments présentés, force est de constater que les possibilités d'acquisition de capital humain des jeunes placés à Fribourg et Neuchâtel contrastent fortement avec celles de la population globale des 15–19 ans. Ainsi, le placement représente une entrave dans l'acquisition d'une formation, particulièrement à partir des années 1965. Entre 1950 et 1965, les offres de formation sont relativement faibles pour l'ensemble de la population jeune. Les différences entre cantons sont cependant très marquées durant cette période, les jeunes neuchâtelois-es, placés ou non, étant mieux lotis que leurs homologues fribourgeois-es. Dans le canton de Fribourg, qui tarde à mettre en place un système scolaire basé sur l'égalité des chances, les jeunes des classes populaires, tout comme les jeunes placés, sont confrontés à des écologies élevés au niveau du secondaire II. Le canton ne met pas en place de bourses d'études pour compenser ce phénomène. À Neuchâtel également, bien que plus progressiste, les jeunes placés sont peu nombreux à pouvoir profiter des facilités offertes par le canton.

À partir de 1965, alors que la démocratisation des études permet une harmonisation des offres de formation dans les deux cantons, touchant progressivement l'ensemble des classes populaires et des filles, les jeunes placés restent quant à eux en marge de ce mouvement et ne voient guère leurs opportunités s'améliorer. Les filles placées sont particulièrement fragiles, leur formation étant négligée jusqu'au milieu des années 1970 et encore très sommaire à partir de cette date. En outre les désirs professionnels des concernés-es ne sont que peu valorisés, et le choix du métier dépend fortement du paysage des établissements de placement du canton. Les foyers de semi-liberté qui proposent la possibilité de faire des formations en dehors de leurs murs, tels que la maison d'éducation de Vennes dans le canton de Vaud, sont encore rares et ne disposent pas de suffisamment de places d'accueil.⁸⁴ En dernier lieu, l'importance à long terme de l'acquisition de capital humain n'est pas encore perçue par tous, et les besoins économiques

⁸⁴ Geneviève Heller, Ceci n'est pas une prison. La maison d'éducation de Vennes. Histoire d'une institution pour garçons délinquants en Suisse romande (1805–1846–1987), Aoste 2012, p. 110.

immédiats des familles de jeunes placés représentent un facteur freinant leurs possibilités de formation. Le placement limite également l'accès des personnes concernées au capital social. Les OCM, mis en place suite à l'introduction du Code pénal de 1942, ne permettent pas de compenser la perte de capital social liée à la rupture d'avec le milieu familial. Les OCM, censés assurer l'éducation des enfants et adolescents-es placés, sont dans l'incapacité de réaliser un suivi efficace tant ils manquent de moyens financiers et de personnel qualifié. Les assistants-es sociaux, surchargés de travail, ne peuvent pas construire de relation stable et durable avec leurs protégés-es, engendrant ainsi un déficit de capital social pour ces derniers.

Ainsi, Ulrich*, mentionné en introduction et dont l'exemple reflète bien la situation des jeunes placés par les OCM de Fribourg et de Neuchâtel, n'est soutenu ni par son assistante sociale ni par sa famille d'origine. Il voit ses aspirations professionnelles déçues et son entrée sur le marché du travail compromise.

Ausbildungsmöglichkeiten von platzierten Jugendlichen in der Region Basel 1950–1985

Miriam Baumeister

Abstract

Educational opportunities for placed young people in the Basel region 1950–1985

The contribution to the Basel project asks how the training opportunities for placed young people in the Basel region developed during the period under study and how they are to be evaluated in the context of the educational landscape. To this end, the training situation in the two cantons is described first. The focus is on 104 adolescents who were placed in the Youth Home in the canton of Basel-Stadt, as well as 41 adolescents who were cared for by the Birman Foundation in the canton of Basel-Landschaft. Based on detailed files held by the two organizations, the educational situation of the youths is reconstructed. These results are then critically classified in the context of general educational opportunities. It can be shown that in the organizations studied, a great deal of emphasis was placed on vocational training in the trades. In the inpatient context of the Basel Youth Home, vocational apprenticeships were mainly conducted internally, while the field of possible occupations was broader for the young people at the Birman Foundation. What all the placed youths had in common was that they did not complete higher education courses, although these were promoted at the university location in Basel.

Einleitung

Die Jugend als Lebensphase war und ist geprägt von einer Vielzahl gewichtiger Zäsuren.¹ Mit der Bildungsexpansion und der damit einhergehenden Verlängerung der Ausbildungszeiten ab den 1950er Jahren entwickelten sich diejenigen Zäsuren zu den wichtigsten, die Schule und Ausbildung betreffen. Heute wird die Bewältigung dieser Veränderungen im Leben der Jugendli-

1 Lucien Criblez, Jugend, in: Historisches Lexikon der Schweiz (HLS), Version vom 17. 10. 2013. Online: <https://hls-dhs-dss.ch/de/articles/007613/2013-10-17/> (15. 09. 2022).

chen im Rahmen der Übergangsforschung untersucht.² Ein besonderer Fokus liegt dabei auf der Bewältigung von besonderen Risiken und dem Bedarf von Unterstützungsleistungen.³ Diese werden für Jugendliche innerhalb von Jugendhilfemassnahmen besonders evident.⁴

Doch wie gestalteten sich die Bildungsübergänge fremdplatzierter Jugendlicher in der ersten Phase der beschriebenen Entwicklung, also in der Zeit von 1950 bis 1985? Welche Ausbildungsmöglichkeiten boten sich ihnen im Vergleich zur Allgemeinheit? Und welche Unterstützung und Förderung erfuhren sie bei der Auswahl von Schul- und Ausbildungsformen? Dieser Beitrag stützt sich auf die Erkenntnisse des Basler Teilprojekts der Studie «Adolescent in Care». Zu Grunde liegt die detaillierte Auswertung von 104 personenbezogenen Akten des Basler Jugendheims aus der Zeit zwischen 1950 und 1980⁵ sowie 41 solcher Akten der basellandschaftlichen Birmann-Stiftung⁶ aus den 1960er und 1970er Jahren. Das Basler Jugendheim, welches am Nonnenweg zentral in der Stadt Basel situiert war, wurde von 1923 bis 1978 – die endgültige Schliessung erfolgte 1980 – vom Verein für Jugendfürsorge geführt. Die Birmann-Stiftung mit Sitz in Liestal wird bis heute vom Basellandschaftlichen Armenerziehungsverein getragen. Beide Einrichtungen sind folglich private Institutionen des Dritten Sektors. Während es sich beim Basler Jugendheim um einen eigentlichen Platzierungsort handelt, ist die Birmann-Stiftung eine intermediäre Organisation, die unter anderem Platzierungen vornimmt. Während diese oftmals in Familien erfolgten⁷, beschränkt sich die vorliegende Analyse auf Fälle von Jugendlichen, die in Heimen untergebracht wurden.

2 Barbara Stauber, Andreas Walther, Übergänge im Lebenslauf und Übergangsforschung, in: Hans-Uwe Otto u. a. (Hg.), Handbuch Soziale Arbeit, München 2018 (6. überarb. Aufl.), S. 1790.

3 Ebd.

4 Dorothee Schaffner, Erziehung zur Anpassung und Unterordnung. Berufsintegration im Sonderschulheim, in: Ute Karl (Hg.), Rationalitäten des Übergangs in Erwerbsarbeit, Weinheim und Basel 2014, S. 44–60.

5 Staatsarchiv Basel-Stadt (StABS) PA 999a.

6 Archiv der Birmann-Stiftung, Liestal (BIR) 2'0.

7 Vgl. Ernst Guggisberg, Pflegekinder. Die Deutschschweizer Armenerziehungsvereine 1848–1965, Baden 2016.

Die Basler Teilstudie bezieht also die Kantone Basel-Stadt und Basel-Landschaft gleichermaßen in die Untersuchung ein. Wenn dabei auch einige interessante Vergleiche gezogen werden können, geht es final nicht um den Vergleich, sondern um die ergänzende Betrachtung der beiden Halbkantone. Dem liegt ein Verständnis einer gesellschaftlich, wirtschaftlich und punktuell auch politisch eng verflochtenen Region Basel zu Grunde. Die Verflechtung ist besonders mit der Industrialisierung verbunden. Mit dem Fortschreiten der Industrialisierung verlagerte sich die industrielle Produktion zunehmend in Fabriken in und um die Stadt. So stieg die Bedeutung der basellandschaftlichen Vorortgemeinden und ihrer Kontakte zur Stadt.⁸ Die Agglomeration gewann in der Folge an Einwohnerinnen und Einwohnern und war in ihrer wirtschaftlichen Bedeutung dem weiter entfernten und der traditionellen Wirtschaft verpflichteten Oberbaselbiet überlegen.⁹ Nach dem Zweiten Weltkrieg erfolgte ein starker wirtschaftlicher Aufschwung. Tobias Senn stellt fest, dass die Ausschöpfung der kantonalen Arbeitskraftreserven in der in den 1950er Jahren anziehenden Hochkonjunktur auch in der schnell wachsenden regionalen Wirtschaft begründet war.¹⁰ Gemäss Ruedi Epple gehörten die beiden Basel in der Folge «zur Spitzengruppe der industrialisierten Kantone der Schweiz und vollzogen den wirtschaftlichen Wachstumsprozess der Nachkriegszeit in besonders ausgeprägter Form».¹¹ Diese Sättigung des regionalen Arbeitsmarktes in der Hochkonjunktur, begleitet von der «Unterschichtung»¹² durch ausländische Arbeitskräfte, eröffnete für inländische

8 Bernhard Degen, Basel (Kanton), in: Historisches Lexikon der Schweiz (HLS), Version vom 13.01.2016. Online: <https://hls-dhs-dss.ch/de/articles/007387/2016-01-13/> (15.09.2022).

9 Ruedi Epple, Konjunktoren, Krisen, Konflikte, in: Ruedi Epple u. a., Wohlstand und Krisen. 19. und 20. Jahrhundert, Liestal 2001 (Nah dran, weit weg. Geschichte des Kantons Basel-Landschaft, Bd. 6), S. 10.

10 Tobias Senn, Hochkonjunktur, «Überfremdung» und Föderalismus. Kantonalisierte Schweizer Arbeitsmigrationspolitik am Beispiel Basel-Landschaft 1945–1975, Zürich 2017, S. 303.

11 Epple, Konjunktoren, S. 12.

12 Jakob Tanner, Nationalmythos und «Überfremdungsgänge». Wie und warum die Immigration zum Problem wird, dargestellt am Beispiel der Schweizer Geschichte des 19.

Jugendliche aussichtsreiche Perspektiven hinsichtlich der Qualität ihrer Ausbildung und Beschäftigungschancen.

Ausbildungssituation in der Region Basel 1950–1985

Diese wirtschaftlich sehr günstige Lage schlug sich in der Ausprägung der Bildungsexpansion, das heisst in der Art und Anzahl der zur Verfügung stehenden schulischen und tertiären Ausbildungsmöglichkeiten nieder. In Basel-Stadt erhöhte sich die Zahl der bestehenden Lehrverträge von 4166 im Jahr 1950 auf 6406 im Jahr 1985.¹³ Bemerkenswerterweise hat sich dabei die Zahl der jungen Frauen mit einem Lehrvertrag mehr als verdoppelt.¹⁴ Die Gesamtzahl der Jugendlichen im Kanton stieg in derselben Zeit nur unwesentlich an, was auf eine höhere Ausbildungsbeteiligung sowie eine höhere Anzahl an Auszubildenden aus den umliegenden Kantonen gleichermaßen hindeutet.¹⁵ Gleichzeitig stieg die Zahl der Lernenden in Basel-Landschaft noch deutlicher an. Sie erhöhte sich eklatant von 1613 bestehenden Lehrverträgen 1950 auf 4537 im Jahr 1985.¹⁶ Die Geschlechterverteilung belegt, dass sich die Zahl der Lehrtöchter im Landkanton sogar mehr als vervierfachte.¹⁷ Das bereits erwähnte Bevölkerungswachstum schlug sich bei den Jugendlichen besonders stark nieder, so dass 1985 rund zweieinhalbmal mehr 15- bis 19-Jährige in Basel-Landschaft lebten als 35 Jahre zuvor.¹⁸ In beiden Basler Halbkantonen nahm die Zahl der Lernenden also stark zu. Dies lässt die Interpretation zu, dass auch für Jugendliche, die in einer schlechteren konjunk-

und 20. Jahrhunderts, in: Udo Rauchfleisch (Hg.), *Fremd im Paradies. Migration und Rassismus*, Basel 1994, S. 19.

¹³ Statistisches Amt Basel-Stadt (Hg.), *Statistisches Jahrbuch des Kantons Basel-Stadt*, (Ausgaben 1949–1986).

¹⁴ Ebd.

¹⁵ *Historische Statistik der Schweiz HSSO*, 2012. Tab. B.7. hso.ch/2012/b/7 (HSSO: B.7. Wohnbevölkerung der Kantone nach Fünfjahresaltersklassen (annähernde Altersjahre) 1860–1990).

¹⁶ *Statistische Jahrbücher Basel-Land 1963–1991*.

¹⁷ Ebd.

¹⁸ HSSO, Tab. B.7

turellen Situation auf dem Arbeitsmarkt benachteiligt gewesen wären – etwa auf Grund des Grades ihrer schulischen Kenntnisse oder weil sie fremdplatziert waren –, gute Chancen auf einen Ausbildungsplatz bestanden.

Neben der Zahl der Jugendlichen in Berufsausbildung nahm ausserdem die Zahl der jungen Leute in nachobligatorischen Schulen zu. Von Mitte der 1950er bis Mitte der 1970er Jahre wuchs in Basel-Stadt «die Zahl der Gymnasiasten um 50 Prozent und die Zahl der Studierenden an der Universität um 100 Prozent.»¹⁹ Eigene Erhebungen im Rahmen der Teilstudie ergaben, dass der Anteil der 15- bis 19-Jährigen an höheren Schulen (Gymnasien, Handelsschulen) von 15,9 % 1950 auf 56,3 % 1980 anstieg.²⁰ Zudem wurde Ende der 1950er Jahre auf Primarschulebene und in den 1960er Jahren an den Gymnasien die Koedukation eingeführt. 1967 etablierte Basel-Stadt, dem eidgenössischen Trend entsprechend, ein Stipendienwesen.²¹ So nahmen ab den 1970er Jahren allmählich die geschlechts- oder schichtspezifischen Unterschiede beim Bildungsniveau ab.

Auch im Kanton Basel-Landschaft wurden Hürden auf dem Weg zu einer höheren Schulbildung sukzessive abgebaut. 1959 wurden an den Baselbieter Realschulen Progymnasien eingerichtet.²² Die Grundlage dafür war das Schulabkommen von 1958 zwischen Basel-Stadt und Basel-Landschaft, das den Landkanton dazu verpflichtete, die unteren Stufen des Gymnasiums

19 Charles Stirnimann, Die Öffnung des Bildungssystems. Vom Schulgesetz von 1880 zur Bildungsexpansion der 1960er-Jahre, in: Georg Kreis, Beat von Wartburg (Hg.), Basel – Geschichte einer städtischen Gesellschaft, Basel 2000, S. 384–394.

20 Statistische Jahrbücher Basel-Stadt. Vgl. Miriam Baumeister, Valérie Bürgy, Aurore Müller, Einfluss des ökonomischen und sozialen Wandels auf die Bildungsteilhabe von Jugendlichen in Basel-Stadt, Freiburg, Luzern und Neuenburg 1950–1985, in: Schweizerische Zeitschrift für Bildungswissenschaften 43/3 (2021), S. 376–389. <https://doi.org/10.25656/01:23769> (15.09.2022).

21 Stirnimann, Öffnung, S. 391–392.

22 Martin Leuenberger, Der dritte Rat am Wagen. Der Erziehungsrat des Kantons Basel-Landschaft und seine Geschichte, Liestal 2010 (Quellen und Forschungen zur Geschichte und Landeskunde des Kantons Basel-Landschaft, Bd. 90), S. 72.

selbst anzubieten.²³ Ausserdem wurden 1963 in Liestal und 1964 in Münchenstein die ersten vollständigen Gymnasien in Baselland eröffnet. Auf Grund des starken Bevölkerungswachstums im stadtnahen Bereich ergänzten ab 1972 die Standorte Muttenz und Oberwil das gymnasiale Angebot. 1972 wurde zudem die dreieinhalbjährige Diplommittelschule eingerichtet.²⁴ Zwischen 1970 und 1980 verdreifachte sich die Zahl der Gymnasiastinnen und Gymnasiasten. Unter Einbezug der seit 1959 neu eingeführten Progymnasien ist die Anzahl der Schülerinnen und Schüler in Progymnasien und Gymnasien von 1959 bis 1985 um das Fünfzehnfache gestiegen.²⁵ Gleichzeitig erhöhte sich auch die Zahl der Schülerinnen und Schüler, die nach der neunjährigen Primarschulzeit die in Baselland bis 1980 «Realschule» genannte Sekundarschule besuchten, signifikant: Von 1950 bis 1980 verfünffachte sie sich annähernd.²⁶ Man kann also für die Zeit der Hochkonjunktur auch in Baselland von einer «bildungsfördernden Haltung» sprechen, die auf die bessere Zugänglichkeit zu höheren Bildungsangeboten zurückgeführt werden kann.²⁷ Das basellandschaftliche Schulgesetz von 1979 führte unter anderem die Koedukation ein.²⁸

Betrachtet man die Branchenverteilung von 1945 bis 1985 in Zehnjahresschritten, so waren die beliebtesten Ausbildungsberufe in Baselland über den gesamten Untersuchungszeitraum hinweg jene in der Metall-, Maschinen- und elektrischen Industrie.²⁹ Insbesondere in den ersten 20 Jahren des beobachteten Zeitraums fand ein signifikanter Anstieg bei den Ausbildungszahlen dieser Berufssparte statt. Ausserdem verschoben sich die Präferenzen bei den nächstplatzierten Berufssparten. Während Berufe der Holz- und

23 Ruedi Epple, Wachstumsbewältigung, in: Ruedi Epple, Anna Fridrich, Daniel Haggmann, Wohlstand und Krisen. 19. und 20. Jahrhundert, Liestal 2001 (Nah dran, weit weg. Geschichte des Kantons Basel-Landschaft, Bd. 6), S. 177–190.

24 Leuenberger, Erziehungsrat, S. 63–64.

25 Statistische Jahrbücher Basel-Landschaft.

26 Ebd.

27 Beatrice Kunovits-Vogt, Berufsberatung im Spiegel der Zeit, in: Kommission für das Baselbieter Heimatbuch (Hg.), Mir wei hirne. Bildung und Wissen im Baselbiet, Liestal 2011 (Baselbieter Heimatbuch 28), S. 257–270.

28 Leuenberger, Erziehungsrat, S. 56.

29 Statistische Jahrbücher Basel-Landschaft.

Korkbearbeitung 1945 und 1955 noch die Top 3 erreichten, wurde ihnen der dritte Rang ab 1965 von den technischen Berufen (Zeichner, Fachkräfte und Hilfsberufe) abgelassen. An zweiter Stelle standen konstant die kaufmännischen Berufe inklusive Verkauf.³⁰ Vergleicht man die Entwicklung des Kantons Basel-Stadt in Fünfjahresschritten, fällt auf, dass die Tertiarisierung hier deutlich weiter fortgeschritten war. Die kaufmännischen Berufe (inklusive Verwaltung) waren im gesamten Untersuchungszeitraum die beliebtesten. Auf Platz zwei und damit in der Stadt ebenfalls sehr beliebt rangierten durchwegs die metallbearbeitenden, mechanischen und elektrischen Berufe.³¹ An dritter Stelle hingegen zeigten sich bemerkenswerte Verschiebungen: 1945 und 1950 wurden Berufe der Bekleidungs- und Reinigungsbranche besonders oft gewählt. Vor allem liessen sich viele junge Frauen als Schneiderinnen und Coiffeusen ausbilden. In den Zeiten der Hochkonjunktur gab es in den Jahren 1955 und 1960 schlagartig deutlich mehr Auszubildende in der Baubranche, die kurz darauf jedoch wieder stark an Bedeutung verlor und 1965 und 1970 von der chemischen Industrie abgelöst wurde. Ab 1975 wurde Letztere wieder leicht von den Gesundheits- und Pflegeberufen, insbesondere Coiffeure und Coiffeusen, überholt, zudem gewann das Gastgewerbe an Bedeutung (1980 auf Platz 3).³²

Die Bildungsmöglichkeiten für Jugendliche in der Region Basel waren demnach im Untersuchungszeitraum im stetigen Ausbau begriffen und stark von der Tertiarisierung geprägt. Im Folgenden wird die Ausbildungssituation von Jugendlichen aufgezeigt, die im gleichen Zeitraum in Heimen untergebracht waren. Dabei wird deutlich werden, dass der sukzessive Bedeutungsverlust des klassischen Handwerks (z. B. Schreinerei), der Landwirtschaft sowie der damit verbundene Trend zu Dienstleistungsberufen in den Ausbildungsmöglichkeiten der Jugendlichen in Heimen nur äusserst unzureichend umgesetzt wurde. Während die konjunkturelle Lage die Beschäftigung dieser Jugendlichen also begünstigte, wurden sie – so die These – nur

30 Ebd.

31 Statistische Jahrbücher Basel-Stadt.

32 Ebd.

unzureichend mit den benötigten Kapitalien³³ ausgestattet, um im Arbeitsmarkt dauerhaft zu bestehen.

Ausbildungsmöglichkeiten in den Heimen in Basel-Stadt

Die einschlägigen nationalen Heimverzeichnisse, die von 1933 bis 1986 herausgegeben wurden, führen für den Kanton Basel-Stadt insgesamt 38 verschiedene Heime an, die auch oder ausschliesslich Jugendliche aufnahmen.³⁴ Dabei war das Angebot sehr ungleich verteilt: Während sieben Einrichtungen nur junge Männer aufnahmen, existierten im Zeitverlauf 24 Heime für weibliche Jugendliche. Sieben Einrichtungen, alle hauptsächlich für Kinder gedacht, nahmen beiderlei Geschlechter auf. Letztere boten als Ausbildungsmöglichkeiten intern Primar- und Sekundarschule an sowie externe Lehrstellen nach Bedarf und Begabung.

Die Heime für männliche Jugendliche gliedern sich in 4 Lehrlingsheime, die besonders zu Anfang des Untersuchungszeitraums als Wohnmöglichkeit für Jugendliche gedacht waren, die nicht (primär) im Fokus der Jugendfür-

33 Gary Becker, *Human capital. A theoretical and empirical analysis with special reference to education*, Chicago und London 1993 (Erstausgabe 1964). Bourdieu, Pierre, *Die feinen Unterschiede. Kritik der gesellschaftlichen Urteilskraft* (23. Auflage, dt. Erstausgabe 1982), Frankfurt a. M. 2013. Und Philipp Staab, Berthold Vogel, *Laufbahn (trajectoire)*, in: Gerhard Fröhlich, Bojke Rehbein (Hg.), *Bourdieu-Handbuch. Leben – Werk – Wirkung* (Sonderausgabe), Stuttgart 2014, S. 163.

34 Martin Schwarz, *Verzeichnis der Anstalten des Straf- und Massnahmenvollzugs und der Untersuchungsgefängenschaft in der Schweiz*, Basel 1965 (überarb. u. veränd. Neuaufl.); Martin Schwarz, *Verzeichnis der Anstalten in der Schweiz des Straf- und Massnahmenvollzugs und der Untersuchungsgefängenschaft*, Basel 1954; Schweizerischer Verband für Schwererziehbare (Hg.), *Heime für die schwererziehbare Jugend in der Schweiz*, Zürich 1933; Emma Steiger, *Handbuch der Sozialen Arbeit der Schweiz. II. Band (Nachschlageband). Rechtliche Grundlagen, Behörden, Ämter und Werke der Sozialen Arbeit*, Zürich 1949; VSA Verein für das Schweizerische Heimwesen (Hg.), *Verzeichnis der Heime für erziehungsschwierige Kinder und Jugendliche der deutschsprachigen Schweiz*, Zürich 1986 (3. Aufl.); VSA Verein für das Schweizerische Heimwesen (Hg.), *Verzeichnis der Heime für erziehungsschwierige Kinder und Jugendliche der deutschsprachigen Schweiz*, Zürich 1979 (1. Aufl.).

sorge standen. Die anderen drei Heime, das Basler Jugendheim, das Basler Aufnahmeheim und das Landheim Erlenhof, gehörten zum Verein für Jugendfürsorge und boten vornehmlich interne Berufs- und Anlehren sowie Beschäftigung und Berufsabklärung an. Auf die Ausbildungsmöglichkeiten des Basler Jugendheims wird weiter unten eingegangen. Das Aufnahmeheim³⁵ bot eine Kleinklasse als Gesamtschule sowie interne Beschäftigung, zum Beispiel Kartonage-Arbeiten, an. Der Erlenhof ermöglichte die Ausbildungsgänge zum Schlosser, Schreiner, Schneider und Gärtner.

Neben der deutlichen Überzahl an Heimen für junge Frauen fällt auf, dass sie im Gegensatz zu den Heimen für männliche Jugendliche meist konfessionell geführt wurden. Es handelt sich um ein Lehrtöchterheim, vier Wohn- und Pensionsheime, drei Einrichtungen für Schwangere und junge Mütter, ein Rettungsheim, elf Erziehungsheime und vier Wohngruppen. Lediglich das Basler Lehrtöchterheim, das Mädchen- und Mütterheim Rankhof und die vier zusammengehörigen Wohngruppen waren konfessionell neutral. Von den vier Wohnheimen wurden drei vom protestantischen Verein Freundinnen junger Mädchen und eines vom katholischen St. Katharina-Werk geführt. Wie auch das Lehrtöchterheim waren diese auf eine selbständige externe Arbeit der jungen Frauen ausgerichtet. Die Freundinnen junger Mädchen boten auch eine Stellenvermittlung an, mit dem Ziel, moralische oder sonstige Gefahren für die Jugendlichen zu minimieren. Die Mutter-Kind-Heime boten keine Schul- und Ausbildungsmöglichkeiten, obwohl das Mädchen- und Mütterheim Rankhof sowie das katholische Fürsorge-, Mütter- und Kinderheim St. Verenhof auch Nicht-Schwangere und sogar strafrechtlich Eingewiesene aufnahm. Letzteres ermöglichte als «Beschäftigung» die Mithilfe in «Küche, Haushalt und Kinderpflege». Von den Rettungs- und Erziehungsheimen wurden acht katholisch geführt und vier protestantisch, sie nahmen in der Regel aber junge Frauen beider Konfessionen auf.

³⁵ Das Basler Aufnahmeheim wurde 1953 als geschlossene Abteilung des Basler Jugendheims gegründet und galt als erste Einrichtung seiner Art in der Schweiz. Es blieb nach Schliessung des Jugendheims 1980 bis heute bestehen. (Ursula Seiz, Martin Schütz, Gerhard Schaffner, Thomas Hutmacher, 75 Jahre Verein für Jugendfürsorge Basel – 1917 bis 1992, Basel 1992, S. 11 und S. 56).

Diese zwölf Einrichtungen boten nur wenige Schulungsmöglichkeiten und stehen somit in grosser Diskrepanz zu den oben genannten vergleichbaren Einrichtungen für junge Männer. Lediglich im Mädchenheim (1949) und im St. Katharinaheim (1949 bis 1965) gab es eine interne Berufsschule und für das Katholische Kinder- und Mädchenheim Lindenberg führen die Verzeichnisse gegen Ende des Untersuchungszeitraums explizit an, dass extern alle Schul- und Ausbildungswege offenstanden. Sieben der Heime wiesen keine Ausbildungsmöglichkeiten aus, sechs davon nicht einmal Beschäftigungsmöglichkeiten. Die Beschäftigungen und sogenannten «Vorlehren» umfassten die Tätigkeiten Waschen, Glätten, Nähen, Garten- und Haushaltsarbeit sowie «Basteln». Während 1933 nur das Asyl für schutzbedürftige Mädchen mit der «Büglerei» überhaupt eine Volllehre anbot, konnten die jungen Frauen ab 1949 in drei Heimen Wäscheschneiderei-, Glättere-, Damenschneiderei- und Hauswirtschaftslehren absolvieren. 1965 ist für das St. Katharinaheim zum letzten Mal die Möglichkeit einer internen Hauswirtschaftslehre aufgeführt.

Die baselstädtischen Einrichtungen für weibliche Jugendliche erfuhren in den 1970er Jahren einen starken Umbruch. Ein Grossteil der konfessionellen Einrichtungen wurde geschlossen und Pläne für ein kantonales Heim für weibliche Jugendliche scheiterten.³⁶ Stattdessen wurden ab 1975 bis zum Ende des Untersuchungszeitraums sukzessive vier Foyers genannte und von einem neutralen Verein getragene dezentrale Wohngruppen gegründet, die bei längerer Aufenthaltsdauer externe Bildungsgänge anboten. Diese Dezentralisierung der stationären Unterbringung ermöglichte – zumindest theoretisch – die Ausbildung anhand der Interessen der jungen Frauen und in Feldern, die ihnen eine Zukunftsperspektive boten.

³⁶ StABS JD-REG 1a 12–0–2 (3) 4 Jugendanwaltschaft; StABS JD-REG 1a 8–1–1 (4) 6 Foyers Neubad, Holeestrasse, Rüttimeierstrasse.

Ausbildungsmöglichkeiten in den Heimen in Basel-Landschaft

Im angegebenen Zeitraum von 1933 bis 1986 sind für den Kanton Basel-Landschaft 15 verschiedene Heime aufgeführt. Dabei fällt auf, dass das in Reinach gelegene Landheim Erlenhof, welches aber von dem baselstädtischen Verein für Jugendfürsorge geführt wurde, für beide Kantone figuriert. Die vom Kanton Basel-Stadt betriebene Waldschule Pfeffingen für «verhaltensschwierige Kinder» kommt hingegen nur für den Landkanton vor.

Vier Einrichtungen in Baselland waren eigentliche Schulheime, die eine interne Schule führten. Während das Schulheim Auf der Leiern in Gelterkinden von Anfang an für die Sonderbeschulung von Kindern und Jugendlichen mit Beeinträchtigung ausgelegt war, bot die Erziehungsanstalt Sommerau in Rümelingen zunächst allgemeinen Schulunterricht sowie Beschäftigung in Landwirtschaft und Korbflechterei an. Ab 1979 fand der Unterricht dort ebenfalls für Kinder mit IV-Indikation statt und es gab eine Lehrstelle in der Landwirtschaft, ausserdem waren externe Lehren möglich. Die Landschule Röserental in Liestal bot intern die 1. bis 3. Realklasse sowie externe Schulungsmöglichkeiten an, während in der Waldschule Pfeffingen nach baselstädtischem Lehrplan auf Niveau der Primarschule sowie der 1. bis 4. Sekundarklasse unterrichtet wurde. Ähnlich ausgelegt war auch die Erziehungsanstalt Schillingsrain in Liestal, die allerdings nur männliche Kinder aufnahm. Sie bot über den gesamten Untersuchungszeitraum internen Schulunterricht auf Primar- und Sekundarschulniveau sowie externen Schul- und Lehrbesuch an.

Das einzige eigentliche Jugendheim für männliche Jugendliche in Basel-Landschaft war das bereits im Abschnitt zum Kanton Basel-Stadt vorgestellte Landheim Erlenhof in Reinach. Im Vergleich zum Stadtkanton fällt auf, dass in Baselland drei Einrichtungen zur eigentlichen Arbeitserziehung betrieben wurden. Zu Beginn des Untersuchungszeitraums nahmen sowohl die Kantonale Strafanstalt in Liestal als auch die Arbeiterkolonie Dietisberg in Läuelfingen administrativ und strafrechtlich versorgte Jugendliche auf. Arbeit galt hier als Beschäftigung und Erziehungsmittel und weniger als Ausbildung. In der Strafanstalt umfassten die Beschäftigungsmöglichkeiten die «Schreinerei, Schlosserei, Korberei, Gärtnerei, Küche und Hausdienst, Spielwarenfabrikation, Holzrüsterei, Zentralwäscherei, Landwirtschaft» und ein «Gewerbebüro».

In der Arbeiterkolonie wurden die «Insassen» mit «Landwirtschaft, Harassen-, Paletten- und Besenfabrikation» beschäftigt. Die Situation der bis dahin gemeinsam mit den Erwachsenen versorgten Jugendlichen verbesserte sich 1971 insofern, als mit der Arbeiterziehungsanstalt Arxhof eine spezialisierte Einrichtung für sie geschaffen wurde. Der Kanton Basel-Landschaft hatte sich 1959 im Rahmen des Strafvollzugskonkordats der Nordwest- und Inner-schweizer Kantone verpflichtet, eine solche Arbeiterziehungsanstalt für Jugendliche einzurichten.³⁷ Demnach wurden auch baselstädtische Jugendliche dort untergebracht. Von 1977 bis 1989 verfolgte der Arxhof mit einer stark therapeutischen Ausrichtung und offener Unterbringung einen bemerkenswert innovativen Ansatz.³⁸ Die Ausbildungsmöglichkeiten umfassten intern «Mechaniker, Metallbauschlosser, Möbelschreiner, Koch, Gärtner, Landwirt, Forstwart und Büroangestellter» sowie externe Lehrmöglichkeiten in Einzelfällen. Ferner existierten zu Beginn des Untersuchungszeitraum ein Erholungsheim für männliche und eines für weibliche Jugendliche, die keine Beschäftigungs-, Schul- oder Lehroptionen anboten. Es zeigt sich, dass auch in Baselland klassische Handwerkstätigkeiten als Beschäftigungs- oder Ausbildungsoptionen überwogen. Sowohl bezogen auf den Standort der Heime als auch auf das Angebot an landwirtschaftlichen Tätigkeiten wird eine Überbetonung des ländlichen Kantonsteils im Gegensatz zum im Untersuchungszeitraum stetig an Bedeutung gewinnenden städtischen Agglomerationsräumen deutlich.

Insgesamt gab es in Basel-Land vier Einrichtungen, die ausschliesslich auf weibliche Kinder und Jugendliche ausgerichtet waren. Neben dem erwähnten Erholungsheim gab es zu Beginn des Untersuchungszeitraums auch die Mädchenanstalt in Frenkendorf, die als Erziehungsheim eine interne Schule sowie externe Lehrmöglichkeiten anbot. Für schwangere Jugendliche

³⁷ Peter Aebersold, *Machtkämpfe um den Arxhof*, in: Historisches Museum Basel (Hg.), *Schuldig. Verbrechen, Strafen, Menschen* (Begleitpublikation zur gleichnamigen Ausstellung 20.09.2012–07.04.2013), Basel 2012, S. 137–140. Vgl. auch Gerhard Mann, *Das Gefängniswesen im Kanton Basel-Landschaft 1970 bis heute*, in: Kommission für das Baselbieter Heimatbuch (Hg.), *Recht und Unrecht im Kanton Basel-Landschaft* (Baselbieter Heimatbuch 25). Liestal 2005, S. 317–330.

³⁸ Hanspeter Bundi, «Im Knast habe ich die Freiheit gelernt». Die Geschichte der Arbeiterziehungsanstalt Arxhof 1977 bis 1989, Zürich 1996.

und junge Frauen gab es zwei Mutter-Kind-Heime, das katholische Kinder- und Fürsorgeheim Auf Berg in Seltisberg und das protestantische Mütter- und Kinderheim Wolfbrunnen in Lausen. Diese boten zunächst keine Schul- oder Ausbildungsmöglichkeiten an. Das Mütter- und Kinderheim Wolfbrunnen ermöglichte ab den 1960er ein Haushaltslehrjahr und ab den 1970er Jahren interne Beschäftigung sowie den externen Schul- und Ausbildungsbesuch. Ab diesem Zeitpunkt wurde es von einem interkonfessionellen Verein als offenes Erziehungsheim geführt. Die Loslösung des *Wolfbrunnen* von seiner konfessionellen Bindung steht exemplarisch für ein auffälliges Gesamtbild der Entkonfessionalisierung. Am Ende des Untersuchungszeitraums waren nur noch die Heime Auf Berg und Sommerau konfessionell gebunden. Hinsichtlich der jungen Frauen wird deutlich, dass sie zunächst kaum Ausbildungsmöglichkeiten erhielten, diese mit den Reformen der 1970er Jahre aber eine deutliche Erweiterung erfuhren.

Nach diesem Überblick über die Heimlandschaft³⁹ der Region Basel für Jugendliche und die dort gebotenen Ausbildungsmöglichkeiten werden diese nun anhand der Einrichtungen Basler Jugendheim und Birmann-Stiftung genauer beleuchtet.

Ausbildungsverläufe von Jugendlichen im Basler Jugendheim

Grundsätzlich wurde im Basler Jugendheim⁴⁰ der Ausbildung der Jugendlichen ein grosser Stellenwert beigemessen.⁴¹ Dabei lag der Fokus klar darauf, den jungen Männern berufliche Fähigkeiten zu vermitteln. Dies geschah in den heimeigenen Betrieben sowie in externen Lehren und Anstellungen. In den 1970er Jahren wurde auch die schulische Bildung miteinbezogen. Auch

³⁹ [...], Bestandsaufnahme der bestehenden Forschungsprojekte in Sachen Verding- und Heimkinder. Bericht zuhanden des Bundesamts für Justiz EJPD, Basel 2013, S. 33.

⁴⁰ Die nicht personen-, fall- oder jahresbezogenen Aussagen zum Basler Jugendheim speisen sich aus der Gesamtrecherche in den Personenakten (StABS PA 999a) sowie den Jahresberichten des Vereins für Jugendfürsorge (Schweizerisches Wirtschaftsarchiv (SWA) H+I Bd 20). Andernfalls wird die Quelle separat ausgewiesen.

⁴¹ SWA H+I Bd 20 Jahresbericht Verein für Jugendfürsorge 1974, S. 7.

wenn eine Lehre nicht als möglich erachtet wurde, wurde grossen Wert auf die Arbeitstätigkeit der untergebrachten Jugendlichen gelegt. So wurde noch 1975 die «Stabilisierung des Arbeitsverhaltens»⁴² als Gradmesser für den Erfolg der Platzierung gewertet.

Die meisten der im Basler Jugendheim untergebrachten Jugendlichen hatten die obligatorische Schulzeit bei Eintritt bereits abgeschlossen. Daher speist sich ein Grossteil der Schulberichte aus Mitteilungen der und Korrespondenz mit der Gewerbe- oder Handelsschule. Bei einem Jugendlichen ist belegt, dass er ab Frühjahr 1974 die Berufsmittelschule besuchen konnte.⁴³ Ansonsten fehlen Belege für eine höhere schulische Bildung der untergebrachten Jugendlichen.

Im Gegenteil konstatierte man in den 1970er Jahren einen zunehmend hohen schulischen Nachholbedarf der Jugendlichen. Daher wurde 1974 unter der Leitung eines Lehrers eine interne «Schulendstufe» eingeführt.⁴⁴ Nebst dem grundsätzlichen Erziehungs- bzw. Nacherziehungsauftrag des Heimes wurde diese wie folgt begründet: «In einer Schulendstufe werden heiminterne, noch schulpflichtige oder noch nicht berufswahlreife Jünglinge analog den entsprechenden Lernzielen in den staatlichen Schulanstalten nach Möglichkeit schulisch gefördert.»⁴⁵ Ziel sei eine «gesamtschul-ähnliche Situation», die «eine optimale Förderung mittels Einzelbetreuung nach heilpädagogischen Grundsätzen mit dem Zweck einer optimalen Überleitung und Eingliederung ins Berufsleben parallel zu einer gesamten optimalen Rehabilitation»⁴⁶ ermöglichen sollte. Den Jugendlichen wurde dabei die Möglichkeit gegeben, die Schulendstufe entweder für zwei Jahre oder für ein Jahr und ein zusätzliches Jahr Vorlehre in einem der heimeigenen Betriebe zu besuchen.

Das *Jugendheim* führte während des Untersuchungszeitraums eine mechanische Werkstätte (Schlosserei), eine Schreinerei, eine Gärtnerei und eine Schuhmacherei. Vergleicht man dieses Angebot mit den weiter oben angeführten beliebten Berufen, fällt auf, dass lediglich die Mechanik dem Interes-

42 StABS PA 999a D 2 (1) 1973–1607.

43 StABS PA 999a D 2 (1) 1971–1580.

44 StABS PA 999a D 2 (1) 1974–1622; SWA H+I Bd 20 Jahresbericht Verein für Jugendfürsorge 1973.

45 Ebd.

46 Ebd.

sengebiet der meisten Jugendlichen entsprach. Häufig ist den Akten zu entnehmen, dass die Mechaniker-Lehrlinge lieber Velo-, Töff- oder Automechaniker als Schlosser erlernt hätten. Die Gärtnerei und Schuhmacherei galten eher als Optionen für schulisch schwächere Jugendliche, wobei die Verantwortlichen sich um eine ihrer Meinung nach zeitgemässe Lernumgebung bemühten, wie dieser Bericht aus dem Jahr 1956 zeigt:

Der Jüngling zeigt sich bei der jetzigen Arbeit gar nicht ungeschickt, wir hätten es gerne gesehen, wenn er sich zu einer Schuhmacherlehre hätte entschliessen können. Unser Heim verfügt nun über eine ganz neu eingerichtete Werkstatt, in der die Lehrlinge nicht nur zu Flickschustern ausgebildet werden, sondern auch die Möglichkeit haben die orthopädische Mass-Schuhmacherei zu erlernen.⁴⁷

In der Regel durchlief ein neu eingetretener Jugendlicher zunächst alle Betriebe des *Jugendheims*, um seine Berufstauglichkeit und die Passung zum jeweiligen Ausbildungsberuf abzuklären. Im Mindesten erfolgte die Abklärung in Schreinerei und Schlosserei, ausser der junge Mann hatte bereits vorher eine entsprechende Lehre angefangen und kam nur zur Weiterführung ins Heim. Im Anschluss an die Abklärung begannen die Jugendlichen dann entweder eine Lehre oder Anlehre in einem der Betriebe. Für Jugendliche aus Basel-Stadt, die Verwandte in der Stadt hatten, oder bei besonders guter Führung war auch eine externe Lehre oder eine ungelernete oder gelernte Arbeit extern möglich. Nur in 16 der 104 untersuchten Fälle ist für den Zeitraum der Heimplatzierung ein erfolgreicher Lehrabschluss – intern und extern – belegt. In diesem Licht erscheint der Erfolg der Ausbildungsbemühungen des Jugendheims nicht sonderlich ausgeprägt. Warum dies so war, ist nicht überliefert. Es kann davon ausgegangen werden, dass einerseits ein Teil der Jugendlichen ihre Lehre erst nach dem Ende der Platzierung beendeten. Dies relativiert die Annahme des Misserfolgs. Andererseits bleibt doch die Frage bestehen, warum die internen Ausbildungsmöglichkeiten auch bei mehrjährigen Aufenthalten oft nicht den gewünschten Erfolg zeitigten. Ein möglicher Erklärungsansatz wäre, dass die angebotenen Berufe weniger den eigentlichen Wünschen und Interessen der Jugendlichen als den Vorstellungen der Beistände, Jugendanwälte und verantwortlichen Fachpersonen in den Hei-

⁴⁷ StABS PA 999a D 2 (1) 1954–1184.

men entsprachen. Ausserdem kann angenommen werden, dass ein Heimaufenthalt im Jugendalter die strukturellen Defizite aus dem vorherigen Bildungserwerb und der sozialen Herkunft oftmals nicht ausgleichen konnte.

Die vier internen Ausbildungsgänge Mechaniker, Schreiner, Schuhmacher und Gärtner konnten als vollwertige Ausbildung mit Fähigkeitszeugnis oder als Anlehre absolviert werden. In knapp einem Drittel der untersuchten Fälle wurden die Jugendlichen explizit mit dem Ziel, eine Ausbildung zu absolvieren, ins Basler Jugendheim eingewiesen. Bei rund einem Fünftel der Jugendlichen wurde ausserdem angeführt, dass schlechte Leistungen in einer vorherigen Lehre respektive der Rauswurf aus einer Lehrstelle ein Einweisungsgrund seien. Wie das Heim von der einweisenden Stelle auf Grund der Möglichkeit einer internen Ausbildung gewählt wurde, zeigt dieses Beispiel von 1959:

Nous ne pouvons pas maintenir E. à Genève, où il se trouve beaucoup trop exposé. Il ne pourra pas, pensons-nous, mener à bien un apprentissage, à moins d'être très entouré. La formule de votre foyer de semi-liberté avec possibilité d'apprentissage nous paraît être ce qu'il convient pour notre pupille. Nous ajoutons qu'E. a quelques notions d'allemand, acquises à l'école.⁴⁸

Noch über zehn Jahre später gab es diese Haltung, das Heim als berufliches Auffangbecken und Schutzmilieu zu betrachten, wobei der Heimleiter, der den Bericht verfasste, die endgültige Entscheidung beim Jugendheim sah:

R. wurde uns durch die vorgenannte Behörde zugeführt in der Meinung, dass er in unserer Schreinerei eine Anlehre absolvieren soll. Eine normale Berufslehre kommt nicht in Frage, R. ist dazu intelligenzmässig nicht in der Lage. Wir werden nun in den nächsten Monaten bei R. die Situation abklären und ihn je nachdem zu einem späteren Zeitpunkt in eine externe Arbeitsstelle platzieren, vorläufig hat er aber noch keinen Verdienst.⁴⁹

Am Fall von W., der 1957 für eine Mechanikerlehre eintrat, zeigt sich im Bericht des Jugendheims, wie unterschiedlich dabei die verschiedenen involvierten Personen die Lage einschätzen:

⁴⁸ StABS PA 999a D 2 (1) 1959–1342.

⁴⁹ StABS PA 999a D 2 (1) 1970–1569.

Diese Lösung [die interne Mechanikerlehre] hatte sich umso mehr aufgedrängt, als der Jugendanwalt, nach verschiedenen Aussprachen mit W., diesen zu einem Schmied in Kost und Logis geben wollte zur Erlernung eines Berufes. W. wollte zunächst Automechaniker lernen, schien aber mit der anderen Lösung einverstanden zu sein. Es schaltete sich dann der Vormund ein, der erklärte, dass es nicht notwendig sei, eine Lehre zu machen. Es gebe genug Leute, die mehr verdienen als ungelernete Arbeiter wie solche mit abgeschlossener Berufslehre. W. könne nicht mit einem Lehrlingslohn vorliebnehmen. Schliesslich müsse er auch etwas haben für sich. Auch die Eltern, die zuerst mit der Lehre einverstanden waren, kamen zu einer ähnlichen Ansicht. Der Berufsberater, zu dem W. geschickt wurde und wo er allerdings nur einmal erschien, glaubt, dass W. für den Beruf des Bauschlossers fähig ist.⁵⁰

Die Werkstätten wurden vom Jugendheim betrieben und die dort angestellten Lehrmeister hatten einen grossen Einfluss auf Gedeih und Verderb der im Heim untergebrachten Jugendlichen. Als W. diese Vorgeschichte und seinen Berufswunsch kurz darauf dem Lehrmeister berichtet, vermerkt dieser: «Meiner Meinung nach wird aus W. weder ein Automechaniker noch ein guter Mechaniker. Er ist sicherlich für diese Berufe etwas zu grob und zu wenig differenziert.»⁵¹ Dass W. dennoch die Ausbildung im Heim absolvieren konnte, spiegelt die Auffassung, dass die heiminterne Lehre als «Schutzmilieu»⁵² angesehen wurde. Sie sollte die Jugendlichen vor «Verwahrlosung» und «Verlotterung»⁵³ in anderen Arbeitsumgebungen bewahren.⁵⁴

In den 1970er Jahren wurde die Haltung der Lehrmeister deutlich verständnisvoller, wie das Beispiel von R. belegt. Als dieser 1976 in der Lehre stark nachlässt, notiert der Meister: «Zielsetzungen: – stützen; – Ideen kanalisieren; – Konsequenz sein mit ihm! Verständnissvoll und grosszügig; – sich von seiner Wendigkeit nicht bluffen lassen.»⁵⁵

In 34 der untersuchten Fälle wurde den Jugendlichen eine externe Lehre zugetraut. Die gewählten Berufe waren gemäss Akten meist Auto- oder Feinmechaniker sowie Elektriker. Doch auch kaufmännische Lehren kamen vor.

50 StABS PA 999a D 2 (1) 1957–1274.

51 Ebd.

52 StABS PA 999a D 2 (1) 1963–1441.

53 Ebd.

54 StABS PA 999a D 2 (1) 1953–1137.

55 StABS PA 999a D 2 (1) 1975–1632.

Auch später ausgestorbene Berufe wie Schriftsetzer, Tiefdruckkätzer und Gürtler werden erwähnt. Es fällt auf, dass der Grossteil dieser Lehren (21) in den 1950er Jahren besucht wurden, in den 1960er (8) und den 1970er Jahren (5) waren es deutlich weniger. Wiederholt wurde die Heimplatzierung des Jugendlichen von den einweisenden Behörden auch als Voraussetzung dafür angeführt, eine bereits begonnene externe Lehre, deren Erfolg auf der Kippe stand, fortsetzen zu können.⁵⁶ Allerdings führten diese Versuche meist zu einem Lehrabbruch und zu einer späteren internen Lehre oder Anlehre. Im Fall von R., der 1952 ins Jugendheim eintrat, bedeutete dieser Schritt hingegen eine Erhöhung seiner beruflichen Möglichkeiten. Sein Vater hatte ihm zuvor den Besuch der 5. Realklasse, um später Radio- und Elektromonteur zu lernen, nicht erlaubt und weigerte sich nun, seinem Sohn den Lehrvertrag für eine Elektromonteur-Ausbildung in Basel zu unterschreiben. In der Folge wurde er vom Jugendamt im Basler Jugendheim platziert.⁵⁷

Ausbildungsverläufe der Jugendlichen der Birmann-Stiftung

Wie bereits erwähnt, handelt es sich bei der basellandschaftlichen Birmann-Stiftung⁵⁸ im Vergleich zum Basler Jugendheim um einen anderen Typus von Organisation. Sie war kein Heim, sondern als intermediäre Vermittlungsstelle tätig. Der Vorsteher der Birmann-Stiftung, bis 1965 auch Armenerzieher genannt, hatte die Beistand- oder Vormundschaft für Kinder, Jugendliche und Erwachsene beiderlei Geschlechts inne, die ihm von den Sozialdiensten der Gemeinden sowie privaten Sozialberatungsstellen zugewiesen wurden. Zudem fungierte er als Amtsvormund.⁵⁹

⁵⁶ StABS PA 999a D 2 (1) 1955–1208.

⁵⁷ StABS PA 999a D 2 (1) 1952–1122.

⁵⁸ Die nicht personen-, fall- oder jahresbezogenen Aussagen zur Birmann-Stiftung speisen sich aus der Gesamtrecherche in den Personenakten (BIR 2'0) sowie den Jahresberichten des Basellandschaftlichen Armenerziehungsvereins, ab 1965 explizit Birmann-Stiftung (SWA Soz Inst 394). Andernfalls wird die Quelle separat ausgewiesen.

⁵⁹ Vgl. Guggisberg, Pflegekinder.

Für die vorliegende Untersuchung wurden aus den gesamthaft 639 im Archiv der Birmann-Stiftung aus der Klientenkartei erhobenen Einzelfällen die 81 Fallgeschichten extrahiert, die Jugendliche betrafen, die in Heime platziert wurden. 41 dieser personenbezogenen Akten wurden detailliert analysiert, bevor eine empirische Sättigung eintrat. Diese ergab sich neben wiederkehrenden Themen und Mustern aus der, wie sich herausstellte, begrenzten Laufzeit der fraglichen Akten. Lediglich drei Dossiers wurden bereits in den 1950er Jahren eröffnet, während sich 26 auf die 1960er Jahre und 25 auf die 1970er Jahre beziehen. Der überlieferte Bestand fokussiert daher klar auf den Übergang der 1960er in die 1970er Jahre. Vier der Jugendlichen wurden bereits in der ersten Hälfte der 1940er Jahre geboren, während die 37 weiteren allesamt zwischen 1945 und 1960 zur Welt kamen.

In den Akten der Birmann-Stiftung wurden «Verwahrlosung» und «Milieuwechsel» sowohl im Vergleich zum Basler Jugendheim als auch zu anderen Ursachen deutlich häufiger als Platzierungsgründe benannt. Nur knapp ein Fünftel der Jugendlichen (7) wurden durch den Vorsteher der Birmann-Stiftung mit dem expliziten Grund, eine Ausbildung zu absolvieren, in einem Heim untergebracht. Dennoch war es erklärte Absicht, den betreuten Jugendlichen eine Ausbildung zu ermöglichen, wie jener Ausschnitt aus dem Jahresbericht des Basellandschaftlichen Armenerziehungsvereins (AEV) von 1962 belegt:

In einer Beziehung aber stellen sich im Vergleich zu früher eher mehr Schwierigkeiten ein, die zu überwinden nicht leicht sind. Es handelt sich um die berufliche Ausbildung der Schützlinge. Das Bestreben des AEV geht dahin, jedem Burschen und jedem Mädchen in den Grenzen ihrer Begabungen zu einer abgeschlossenen Berufslernlehre zu verhelfen. Es ist für einen jungen Menschen von Vorteil, mit gediegenen Berufskennntnissen ins Leben treten zu können. Er wird wenigstens in der Regel seinen Weg leichter finden und gehen, als wenn er keine Gelegenheit hatte, unter der Aufsicht eines erfahrenen Meisters gestanden und die Gewerbeschule besucht zu haben. Wir sind der Überzeugung, dass die Absolvierung einer Lehre selbst dann noch von erheblichem Nutzen ist, wenn einmal der Fall eintritt, dass einer von seinem ursprünglichen Beruf abgeht. Wer eine Lehre absolviert hat, der wird anders in einer ihm zunächst fremden Arbeit stehen als einer, der die Wohltat einer Lehre nicht kennt.⁶⁰

60 SWA Soz Inst 394 Jahresbericht Basellandschaftlicher Armenerziehungsverein 1962.

Die sieben vorher erwähnten Jugendlichen hatten in einer vorherigen Lehre schlechte Leistungen erbracht und die Stelle verloren. So etwa im Fall einer 16-Jährigen, die 1970 durch die Birmann-Stiftung in die Pestalozzi-Jugendstätte Dielsdorf (ZH) platziert wurde:

X. hatte kurz nach ihrem 16. Geburtstag, mehr oder weniger mit Zustimmung ihrer Eltern, am Claragraben in Basel ein Zimmer bezogen. [...] Da in letzter Zeit ihre Leistungen als Dekorateur-Lehrtochter nachgelassen haben und sie einen mehr oder weniger verwahrlosten Eindruck machte, hat der Vater die Vormundschaftsbehörde um Beistand gebeten. Herr Y. hat auch bei seiner Tochter die «Pille» gefunden.

Es wurde vereinbart, dass Kurt Lüthy [Anm. der Vorsteher] mit X. Kontakt aufnehmen. Dies ist ihm jedoch trotz mehrmaliger Bemühungen nicht gelungen. Kurt Lüthy hat dabei auch festgestellt, dass X.Y. seit vergangenem Dienstag nicht mehr in ihrem Zimmer war und ihr derzeitiger Aufenthaltsort unbekannt ist. Sie hat auch die Lehrstelle wegen unregelmässiger Arbeit verloren. Kurt Lüthy betrachtet es als unumgänglich, die Tochter in eine andere Umgebung zu versetzen und ihr die nötige Nacherziehung zuteilwerden zu lassen.⁶¹

In vier Fällen wurde explizit von «Arbeitserziehung» auf Grund von «Arbeitsscheu» gesprochen. So schrieb Vorsteher Lüthi 1968 an den Direktor des Neuhofs Birr (AG) bezüglich der Aufnahme eines männlichen Jugendlichen: «Über die angemessene berufliche Betätigung ist der Entscheid selbstverständlich Ihnen überlassen. Nacherziehung und Arbeitserziehung stehen im Vordergrund.»⁶²

Achtzehn der Jugendlichen, deren Geschichten analysiert wurden, befanden sich während der Betreuungszeit durch die Birmann-Stiftung in schulischen Ausbildungsgängen. Dabei war sowohl der Besuch der Sekundarstufe I (in Baselland Realschule genannt) möglich als auch der Besuch einer Bäuerinnen- oder Haushaltsschule. Die Bildungsmöglichkeiten junger Frauen waren allgemein traditionell ausgerichtet, wie der Brief des Vorstehers an eine Mutter 1961 veranschaulicht: «Damit Z. eine ordentliche Hausfrau werden kann, ist es dringend notwendig, dass sie die Hausarbeiten gründlich lernen kann. Gleichzeitig ist es erforderlich, dass die Tochter im

61 BIR 2'0 11_389_R_R027_1856_w.

62 BIR 2'0 13_439_S_S060_1860_m.

Rechnen und auch sprachlich Nachhilfeunterricht nehmen kann.»⁶³ Z. wurde zu diesem Zweck im St. Katharinaheim in Basel untergebracht. Es fällt auf, dass die Ausbildung der 19 jungen Frauen im Sample grossmehrheitlich nur aus einer einjährigen Haushaltslehre bestand.

Gesamthaft war die Palette der Berufsausbildung für junge Männer unter Aufsicht der Birmann-Stiftung breiter gefächert als für jene im Basler Jugendheim, bewegte sich aber auf einem ähnlichen Level der Qualifikation. So absolvierten die Jugendlichen ihre Lehre in Berufen wie Maurer, Schmied, Schneider, Schreiner, aber auch Augentoptiker, Matrose, Offsetdrucker oder Gas- und Wasserinstallateur. In den Akten wird zudem nur in einem einzelnen Fall der erfolgreiche Lehrabschluss erwähnt gegenüber acht Lehrabbrüchen. In neun Fällen arbeiteten die jungen Menschen ungelernt. Die wohl aussergewöhnlichste Ausbildung verfolgte die bereits erwähnte X., der der Vorsteher bei Eintritt die zitierte schlechte Prognose ausgesprochen hatte: Sie erlernte in Zürich den Beruf der Vergolderin.⁶⁴ Es handelt sich allerdings um eine klare Ausnahme und keinesfalls um die Regel. Neben der Tatsache, dass viele der Jugendlichen der Birmann-Stiftung ausserhalb der Region Basel platziert wurden, zeigt sich zudem auch hier, dass die grosse Mehrheit der Lehrberufe handwerklicher Natur war.

Ausbildungschancen fremdplatzierter Jugendlicher in der Region Basel im Vergleich

Im Vergleich zur aussergewöhnlich expansiven Entwicklung der Bildungsbeteiligung sowie den allgemein favorisierten Ausbildungsgängen in den beiden Basler Halbkantonen zeigen die Bildungsmöglichkeiten, die den fremdplatzierten Jugendlichen der Region zur Verfügung standen, signifikante Unterschiede einerseits zu den nicht-platzierten Jugendlichen, andererseits zwischen den Geschlechtern auf.

Erstens wurden Arbeit und Arbeitsfähigkeit der platzierten Jugendlichen normativ konnotiert. So stand in Basel-Landschaft zu Beginn des Untersuchungszeitraums für die männlichen Jugendlichen die explizite Arbeitserzie-

⁶³ BIR 2'0 37_216_H_H053_1981_w.

⁶⁴ BIR 2'0 11_389_R_R027_1856_w.

hung stärker im Vordergrund. In den 1950er und 1960er Jahren wurden junge Männer noch mit Erwachsenen gemeinsam in Anstalten administrativ versorgt. Sowohl die Verantwortlichen des Basler Jugendheims als auch der basellandschaftlichen Birmann-Stiftung legten besonderen Wert darauf, die Jugendlichen zu einer positiven Arbeitshaltung zu erziehen. Anders als in den Kantonen Luzern, Freiburg und Neuenburg⁶⁵ wurde in den beiden Basel aber ein grosser Stellenwert auf die Absolvierung einer Berufslehre gelegt. Für das Basler Jugendheim konnte gezeigt werden, dass die Ausbildung als integraler Bestandteil des Angebots gewertet wurde. Dabei wurde die Einrichtung von den einweisenden Stellen oftmals explizit auf Grund der Ausbildungsmöglichkeiten ausgewählt. Andererseits trat das Jugendheim auch als Ermöglicher auf, wenn die Behörde oder die Eltern eine Lehre als nicht nötig erachteten. Diese positive Funktion wird allerdings dadurch relativiert, dass in den analysierten Akten des Basler Jugendheims, wie auch in jenen der Birmann-Stiftung, nur äusserst wenig erfolgreiche Lehrabschlüsse belegt sind. Wenn dies auch teilweise durch mangelnde Aktenführung sowie einen Ausbildungsabschluss nach Ende der Platzierung zu begründen sein mag, wirft es dennoch ein schlechtes Licht auf den Erfolg der Ausbildungsbemühungen der beiden Einrichtungen.

Zweitens war das Ausbildungsangebot für die platzierten Jugendlichen beschränkt. Zwar gab es eine grosse Zahl an Schulheimen und auch in den Jugendheimen war ein Sekundarschulabschluss üblich, aber es wurden keine höheren Bildungsgänge ermöglicht. Während zum schichtspezifischen Bildungszugang leider keine Zahlen vorliegen, kann davon ausgegangen werden, dass dies auch für nicht-platzierte Jugendliche mit einem vergleichbaren sozioökonomischen Hintergrund zutraf. Im Hinblick auf das Ausmass der Bildungsexpansion liegt dennoch die Vermutung nahe, dass Jugendliche in Heimen auf Grund der unter anderem konfessionell begründeten und auf die «Erziehung zur Armut» (Pestalozzi) und Mässigung ausgerichteten Tradition des Schweizer Heimwesens⁶⁶ eine zusätzliche Benachteiligung erfuhren. Hinsichtlich der Berufsausbildung boten die baselstädtischen und baselland-

⁶⁵ Vgl. die entsprechenden Beiträge in diesem Band.

⁶⁶ Vgl. Peter Schallberger, Alfred Schwendener, Erziehungsanstalt oder Fördersetting? Kinder- und Jugendheime in der Schweiz heute, Konstanz 2017, S. 217–254.

schaftlichen Heime ein ähnliches Portfolio an Lehrmöglichkeiten an. Das Angebot war in Baselland sogar etwas grösser. Besonders hervorzuheben ist hier die Möglichkeit, sich in der Arbeitserziehungsanstalt Arxhof auch kaufmännisch ausbilden zu lassen, die der allgemeinen Entwicklung der beruflichen Präferenzen entsprach. In aller Regel absolvierten die Jugendlichen handwerkliche Ausbildungen, kaufmännische und Dienstleistungstätigkeiten waren entgegen der allgemeinen Präferenzlage der jungen Menschen nicht vorgesehen. Zudem hatten traditionelle Handwerke wie Schreinerei und Schlosserei in den Heimen ein deutliches Übermass gegenüber moderneren und beliebteren Handwerken wie Fahrzeugmechanik, Elektrotechnik oder Berufen der chemischen Industrie.

Drittens waren die Ausbildungsmöglichkeiten von fremdplatzierten weiblichen Jugendlichen besonders eingeschränkt. So bestand ein deutliches Missverhältnis in der Quantität und Qualität der Heimangebote für weibliche und männliche Jugendliche. Allerdings bräuchte es für spezifischere Aussagen eine Detailuntersuchung der Kinder- und Schulheime, welche hier nicht im Fokus standen. Durch den Mangel an spezifisch auf junge Frauen ausgerichteten Heimen wurden diese ausserkantonale platziert oder in Basel-Stadt auch im Untersuchungsgefängnis inhaftiert.⁶⁷ Bei den Heimen für weibliche Jugendliche fällt für Basel-Landschaft die im Vergleich zu Basel-Stadt stärkere Orientierung auf externe Ausbildung auf. Allerdings muss hier kritisch angemerkt werden, dass dies wenig über die effektiven Schul- und Lehrverläufe der jungen Frauen aussagt. Die geringen Informationen und das insgesamt schmalere Angebot lässt zumindest für die erste Hälfte des Untersuchungszeitraums geringe Bildungsmöglichkeiten für junge Frauen vermuten. Der Fokus lag in beiden Halbkantonen auf dem hauswirtschaftlichen Unterricht. Dies bestätigt sich durch die Auswertung der personenbezogenen Akten der von der Birmann-Stiftung betreuten weiblichen Jugendlichen. Sie absolvierten zumeist ein Haushaltslehrjahr. Auch in den zahlreichen baselstädtischen Heimen für junge Frauen war bis in die 1970er Jahre hinein

⁶⁷ Schweizer Radio und Fernsehen, Rundschau-Beitrag, Wachsende Kritik an den Zuständen in Erziehungsanstalten, März 1972, <https://www.srf.ch/play/tv/news-clip/video/wachsende-kritik-an-den-zustaenden-in-erziehungsanstalten-rundschau-beitrag-vom-maerz-1972?urn=urn:srf:video:6559dbc8-886b-436e-87c0-4ec1ebe8ea27> (4. 10. 2022).

hauptsächlich eine hauswirtschaftliche Ausbildung vorgesehen. Vor dem Hintergrund des starken Anstiegs der Zahl der jungen Frauen in einem Lehrverhältnis, der über den Untersuchungszeitraum in beiden Kantonen stattfand, waren die Ausbildungsmöglichkeiten der platzierten weiblichen Jugendlichen daher stark beschränkt.

Gesamthaft betrachtet wurde also in der Region Basel die Arbeitstätigkeit der Jugendlichen in Heimen höher gewertet als der Erfolg der Ausbildung. Zudem waren die Ausbildungsmöglichkeiten der fremdplatzierten gegenüber nicht-platzierten Jugendlichen deutlich eingeschränkt. Für junge Frauen fiel diese Einschränkung noch deutlicher aus. Während also im Untersuchungszeitraum geschlechts- oder schichtspezifische Unterschiede im Bildungsniveau in den beiden Basel allgemein abnahmen, wurden diese Distinktionen für fremdplatzierte Jugendliche aufrechterhalten. Es mangelte ihnen daher sowohl am Humankapital⁶⁸ für ihren individuellen Lebensweg als auch am Kultur- und Sozialkapital hinsichtlich ihrer gesellschaftlichen Stellung und ihrer «sozialen Laufbahn».⁶⁹

68 Becker, Human capital.

69 Bourdieu, Die feinen Unterschiede. Und Staab u. a., Laufbahn, S. 163.

Bildungsteilhabe von fremdplatzierten Jugendlichen im Kanton Luzern, 1950–1985

Sabine Jenzer, Markus Furrer

Abstract

Educational Participation of Adolescents Placed in Foster Care in the Canton of Lucerne, 1950–1985

The article uses 40 interviews as a basis for investigating the economic-structural and social conditions that affected the lives of the youths during the research period. The so-called “Ermöglichungsräume” (spaces of opportunity) of this group of young people, which were investigated with regard to school and career choice, further career development, social advancement, coping with everyday life, etc., proved to be severely limited overall, even if some succeeded in entering working life with less good starting chances thanks to the economic boom of that period. Limitations in their development were strikingly noticeable for the externally placed young people. Gender differences were also striking. The effect of out-of-home placement was greater than that of other factors and had a formative influence on the adolescents, whether we are talking about interviewees who spent their youth in the 1950s or the 1980s.

Einleitung

Der Beitrag untersucht die Bildungsteilhabe fremdplatzierter Jugendlicher im Kanton Luzern im Zeitraum von 1950 bis 1985.¹ Die Luzerner Erhebung ist als Ergänzung und Vergleich zu den grösseren parallelen Studien in den beiden Basel sowie Freiburg und Neuenburg im Rahmen des Projekts «Adolescent in care and the acquisition of human and social capital: a comparative study of opportunities and achievements in four Swiss cantons (1950–1985)» erstellt worden.

1 Zur Aufarbeitung im Kanton Luzern siehe auch: Markus Furrer, Das Beispiel Luzern im deutschschweizerischen Vergleich, in: Béatrice Ziegler, Gisela Hauss, Martin Lengwiler (Hg.), Zwischen Erinnerung und Aufarbeitung. Fürsorgerische Zwangsmassnahmen an Minderjährigen in der Schweiz im 20. Jahrhundert, Zürich 2018, S. 33–45.

Der methodische Zugang dieses Beitrags fokussiert stark auf *Oral History*, was auch den Erkenntnisrahmen festlegt. Es stellen sich Fragen nach den ökonomisch-strukturellen sowie gesellschaftlichen Bedingungen, die auf die Lebensläufe der Jugendlichen einwirkten, aber auch jene nach individuellen Handlungs- und Ermöglichungsräumen.² Dahinter verbergen sich weitere Fragen nach den Vorstellungen und Normsystemen wie auch Menschenbildern und danach, wie sich in den Erzählungen Betroffener solche theoretischen Erklärungsmuster von «Human and Social Capital»³ abbilden. Narrative Interviews betonen die Sicht Betroffener auf den Untersuchungsgegenstand in einem dreifachen Sinne:⁴ Einmal fokussieren sie auf die Fragestellung, warum dieser Gruppe mit ihrem sozio-kulturellen Hintergrund dies geschehen konnte. Weiter zeigen sie, wie in der Sinnkonstruktion befragter Betroffener die «Geschichte» erklärt und gedeutet wird und wie sich ihre lebensbiografischen Erinnerungen in eine historische Rekonstruktion einbringen lassen. Und allgemein widerspiegeln sich in den lebensbiografischen Erinnerungen historische Realitäten.⁵ Interviews erweisen sich als Quellen, die uns die Rekonstruktion historischer Lebenswelten ermöglichen und Auskunft über soziale Herkunft, Alltag, Lebensbedingungen, kollektive und individuelle Deutungsmuster, Wahrnehmungen der Umwelt sowie über soziale,

2 Zu Ermöglichungsraum siehe auch die Hinweise in der Einleitung dieses Bandes.

3 Zu Human and Social Capital siehe Einleitung.

4 Zu narrativen Interviews siehe beispielsweise: Fritz Schütze, Biographieforschung und narratives Interview, in: *Neue Praxis* 13 (1983) S. 283–293; Alexander von Plato, Erfahrungsgeschichte – von der Etablierung der Oral History, in: Gerd Jüttemann, Hans Thoma (Hg.), *Biographische Methoden in den Humanwissenschaften*, Weinheim 1999, S. 73–95; Felicitas Söhner, Methodische Problemfelder und ethische Implikationen der zeitzugebasierten Historiographie. Ein Erfahrungsbericht, in: *BIOS* 1/2 (2017), S. 273–289.

5 Vgl. Heiko Haumann, Ueli Mäder, *Erinnern und erzählen. Historisch-sozialwissenschaftliche Zugänge zu lebensgeschichtlichen Interviews*, in: Marco Leuenberger, Loretta Seglias (Hg.), *Versorgt und vergessen. Ehemalige Verdingkinder erzählen*, Zürich 2010, S. 279–287; Heiko Haumann, *Geschichte, Lebenswelt, Sinn. Über die Interpretation von Selbstzeugnissen*, in: Brigitte Hilmer, Georg Lohmann, Tilo Wesche (Hg.), *Anfang und Grenzen des Sinns*, Weilerswist 2006, S. 42–54; weiter auch: Rudolph Vierhaus, *Die Rekonstruktion historischer Lebenswelten. Probleme moderner Kulturgeschichtsschreibung*, in: Hartmut Lehmann (Hg.), *Wege zu einer neuen Kulturgeschichte*, Göttingen 1995, S. 7–28.

religiöse und geschlechtsspezifische, ideologische und politische Prägungen durch die Einbettung in die Gesellschaft geben.⁶ Wir stützen uns auf vierzig Interviews, darunter zehn Gespräche, die im Rahmen des NFP 76 Projekts «Adolescent in care» geführt worden sind. Während sich letztere an einem Leitfaden orientierten, der spezifisch für diese Studie erarbeitet worden ist,⁷ entstanden die Interviews der ersten Gruppe mit allgemeinem Fokus auf die Fremdplatzierung.⁸ Von den vierzig Interviewten sind 23 Männer und 17 Frauen. 28 Interviewte waren in einer oder mehreren Anstalten, elf sowohl in Heimen als auch in Familien und eine Interviewte war ausschliesslich in verschiedenen Familien fremdplatziert. Zeitlich sind die 1930er-, 1940er- und 1950er-Geburtsjahrgänge am stärksten vertreten, ergänzt durch

6 Vgl. Christine Müller-Botsch, Der Lebenslauf als Quelle. Fallrekonstruktive Biographieforschung anhand personenbezogener Akten, in: ÖZG 19 (2008), S. 38–63. Als Beispiele siehe auch: Marco Leuenberger, Loretta Seglias, Geprägt fürs Leben. Lebenswelten fremdplatzierter Kinder in der Schweiz im 20. Jahrhundert, Zürich 2015; generell: Dorothee Wierling, Oral History, in: Michael Maurer (Hg.), Aufriss der Historischen Wissenschaften, Neue Themen und Methoden der Geschichtswissenschaft, Bd. 7, Stuttgart 2003, S. 81–151.

7 Diese Interviews wurden spezifisch für diese im Rahmen des NFP 76 verfasste Studie geführt. Die briefliche Suche nach Interviewpartnerinnen und -partnern fand aus Datenschutzgründen durch das Staatsarchiv Luzern statt. Dieses hatte im Rahmen des Solidaritätsbeitrags Kontakt mit Opfern fürsorglicher Zwangsmassnahmen, die in Luzern platziert waren. Wir danken Dr. Stefan Jäggi vom Staatsarchiv Luzern für seine Unterstützung.

8 29 Interviews entstammen der Untersuchung «Kinderheime im Kanton Luzern 1930–1970», die 2010–2012 im Auftrag der Luzerner Regierung die Thematik der Kinderheime im Kanton Luzern aufarbeitete. Die Zeitzeuginnen und Zeitzeugen meldeten sich nach Zeitzeugenaufrufen in den Medien. Vgl. auch den daraus entstandenen Schlussbericht: Martina Akermann, Markus Furrer, Sabine Jenzer, Bericht Kinderheime im Kanton Luzern im Zeitraum von 1930–1970, Schlussbericht zuhanden des Regierungsrats des Kantons Luzern, Luzern 2012, https://disg.lu.ch/-/media/DISG/Dokumente/Publikationen/schlussbericht_aufarbeitung_kinderheime_120731.pdf?la=de-CH (5.5.2022). Ein weiteres Interview wurde durch die Unabhängige Expertenkommission (UEK) Administrative Versorgungen für ihre Untersuchung zur administrativen Versorgung in der Schweiz durchgeführt und uns nach Einwilligung der Interviewten zur Verfügung gestellt: <https://www.uek-administrative-versorgungen.ch/startseite> (5.5.2022).

einige 1920er- und 1960er-Jahrgänge.⁹ Parallel wurde eine Vergleichsgruppe von elf weiteren Personen befragt, die nicht platziert waren und überwiegend aus der Unter- und breiten unteren Mittelschicht stammten.¹⁰

Für diese Studie wurden folgende Aspekte untersucht, immer verbunden mit der Frage nach Verlauf und Wandel sowie den strukturellen Brüchen und Einschnitten in den Lebensbiografien der Interviewten:

- die «Ermöglichungsräume» (wie und ob sie sich in Schule und Berufswahl, beruflichem Werdegang, sozialem Aufstieg, Familiengründung / Heirat, Selbständigkeit, Alltagsbewältigung nach dem Austritt aus dem Heim zeigten)
- Handlungsspielräume und Begrenzungen, auch im Vergleich zu anderen Jugendlichen ohne Fremdplatzierungshintergrund
- Rolle und Funktion von Institutionen (mit Blick auf die Ausbildungslandschaft)
- geschlechtsspezifische Unterschiede
- die Verbindung konjunktureller Entwicklungen und die Nachfrage auf dem Arbeitsmarkt mit erfahrenen Bildungschancen
- die Rolle von Finanzen und der Einfluss ökonomischer Aspekte auf Entscheidungen
- die Rolle und Funktion von Entscheidungsträgern wie auch weiteren «Schlüssel»- bzw. Bezugspersonen (Lehrpersonen, Berufsberatern, Psychologen, Heilpädagogen usw.)
- Einfluss und Bedeutung jugendkultureller Aspekte in der Zeit der Adoleszenz
- die Auswirkungen auf den weiteren Werdegang der Betroffenen und die Frage nach den (nachträglichen) Stigmatisierungen, als Heimkind oder fremdplatziertes Kind eingestuft zu werden

⁹ Geburtsjahrgänge der Interviewten: Ende 1920er Jahre: zwei (2 m); 1930er Jahre: zehn (8 m, 2 w); 1940er Jahre: 16 (8 m, 8 w); 1950er Jahre: acht (4 m, 4 w); 1960er Jahre: vier (1 m, 3 w).

¹⁰ Diese Befragungen fanden im Rahmen von Masterarbeiten an der Pädagogischen Hochschule Luzern statt. Fünf der Interviewten sind Frauen, sechs sind Männer. Ihre Geburtsjahrgänge liegen zwischen 1932 und 1968.

Solche Fragen orientieren sich stark an den Darstellungen und Erkenntnissen aus den Interviews und zeigen, weshalb aus Sicht der Befragten der Übergang ins unabhängige Erwachsenenleben und in die Erwerbstätigkeit gelang oder misslang. Dabei lassen sich aus diesen Erinnerungen mit ihrer historischen Einbettung Schlussfolgerungen für die Gegenwart ziehen (*Storytelling* als Fallbeispiele). Warum wurden den einen Möglichkeiten und Chancen geboten, den anderen nicht? Vielfach sind die Aussagen Interviewter zwischen den Zeilen zu lesen und sie lassen sich erst aus dem lebensweltlichen Kontext der Befragten erschliessen. Daher ist dieser im Beitrag in oft längeren Zitaten eingebaut und weiter umschrieben.

Der vorliegende Artikel beginnt mit einer Beschreibung des sozioökonomischen und bildungspolitischen Kontextes des Kantons Luzern. Dann folgen Hinweise zur spezifischen Situation des Ausbildungswesens (im heutigen Jargon Sekundarstufe II mit Berufsbildung und weiterführenden Schulen), in die die Aussagen aus den Interviews einbezogen sind. Anschliessend erfassen wir auf der Basis der Interviews, welche Faktoren für den Eintritt ins Erwachsenenleben hemmend oder fördernd wirkten. Im Anhang finden sich zehn Fallbeispiele, in denen die Lebensgeschichten mit Bezug zur Fragestellung verdichtet aufscheinen. Sie ermöglichen die Nachvollziehbarkeit unserer Gewichtungen und vermitteln lebensbiografische Zusammenhänge.

Sozioökonomischer und bildungspolitischer Kontext

Auch im Kanton Luzern unterlagen Jugendfürsorge und Berufsbildung im besagten Zeitraum einem starken Wandel und gleichzeitig wurden Strukturen und Grundlagen geschaffen, die bis in die Gegenwart wirken.¹¹ Die in den Interviews erzählten Lebensgeschichten widerspiegeln diese Entwicklung. Sichtbar wird so auch der gesellschaftliche und ökonomische Wandel und es stellen sich vergleichende Fragen zu Eigenheiten dieser Entwicklung im Kanton:

11 Raffael Fischer, Schule und Bildung. Der lange Weg zum Bildungszentrum, in: Der Kanton Luzern im 20. Jahrhundert, Bd. 1: Raum und Bevölkerung, Staat und Politik, Wirtschaft, Zürich 2013, S. 245–281, hier S. 270.

Wirtschaft: In der Nachkriegszeit setzte im Kanton Luzern eine wirtschaftliche Hochkonjunktur ein, die bis zur Ölkrise von 1973 anhielt. Dieser Prozess verlief weitgehend parallel zum schweizerischen und war begleitet von einem strukturellen Wandel. Im gesamtschweizerischen Vergleich schwanden Industrie und Gewerbe etwas langsamer. Der Landwirtschaftssektor schrumpfte um die Hälfte, während der Tertiärsektor auf tieferem Niveau im gleichen Ausmass expandierte wie im Landesdurchschnitt. Luzern war ländlich und städtisch zugleich mit grossen Unterschieden zwischen den Regionen.¹² Dem agrarisch und kleingewerblich strukturierten Entlebuch standen Industriegemeinden wie Emmen mit der ersten Nylonfabrik oder Kriens gegenüber und der Hauptort Luzern zeigte sich als ausgeprägte Touristen- und Dienstleistungsstadt.¹³ Über die Hälfte der Kantonsbevölkerung lebte um 1960 in der Stadt und den umliegenden Industriegemeinden.¹⁴ Wirtschaft und Gesellschaft waren in diesen Jahrzehnten einem raschen Wandel unterworfen: 1960 wiesen nur vier Kantone, Uri, Nidwalden, Obwalden und Freiburg, noch tiefere Erwerbsquoten von Frauen auf. 1980 ging gegen die Hälfte (47 %) der Frauen in Luzern im erwerbsfähigen Alter einer Erwerbstätigkeit nach.¹⁵ Im ersten Sektor arbeiteten zu Beginn der 1950er Jahre noch ein Viertel der Beschäftigten. Es dominierten mittlere und grössere Betriebe, die ihre Tierhaltung in dieser Zeit laufend ausweiteten.¹⁶ Da nicht wenige Landarbeiter und Dienstboten in der Nachkriegszeit die Hochkonjunktur nutzten, um auf den Bau oder in die Industrie zu wechseln, re-

12 Vgl. Gisela Hürlimann, Strukturen und Konjunkturen. Ein Überblick, in: Der Kanton Luzern im 20. Jahrhundert, Bd. 1: Raum und Bevölkerung, Staat und Politik, Wirtschaft, Zürich 2013, S. 285–297, hier S. 294.

13 Vgl. Hanspeter Lussy, Industrie. Im Dienst des Kapitals und der Menschen, in: Der Kanton Luzern im 20. Jahrhundert, Bd. 1: Raum und Bevölkerung, Staat und Politik, Wirtschaft, Zürich 2013, S. 299–320, hier S. 307.

14 Vgl. Emanuel Amrein, Siedlungsentwicklung, in: Der Kanton Luzern im 20. Jahrhundert, Bd. 1: Raum und Bevölkerung, Staat und Politik, Wirtschaft, Zürich 2013, S. 103–130, hier S. 118.

15 Vgl. Hürlimann, Strukturen und Konjunkturen, S. 292.

16 Vgl. Peter Moser, Landwirtschaft. Im Sog des Konsums, in: Der Kanton Luzern im 20. Jahrhundert, Bd. 1: Raum und Bevölkerung, Staat und Politik, Wirtschaft, Zürich 2013, S. 347–367, hier S. 348.

krutierte die Luzerner Landwirtschaft ihre Angestellten aus Südeuropa.¹⁷ Zwischen 1954 und 1973 zählte der sekundäre Sektor in Luzern die meisten Beschäftigten (zwischen 41 % und 44 %). Ab den 1960er Jahren setzte im gesamten Kanton Luzern ein verstärkter Aufschwung im tertiären Sektor ein, der nach 1973 zum grössten wurde.¹⁸ Dazu beigetragen hat der rezessive Einschnitt, bedingt durch die Weltwirtschaftskrise Mitte der 1970er Jahre, die gerade auch die Luzerner Industrie erfasste.

Ausbildung: Zwischen 1950 und 1965 expandierte im Kanton Luzern der Schulbereich, angetrieben durch das Erziehungsgesetz von 1953, das wesentliche Neuerungen brachte.¹⁹ Die steigenden Schüler- und Klassenzahlen, die Ausweitung auf die 3. Sekundarklasse und die Bemühungen, den Mittelschulbesuch zugänglicher zu machen, prägten diese Zeit. Auch verdoppelte sich in dieser Zeitspanne die Zahl der Schülerinnen und Schüler an höheren Schulen. Während noch in den 1950er Jahren das Spannungsverhältnis als Agrar- und Industriekanton manifest war und die bäuerliche Welt einen Nachwuchsmangel beklagte,²⁰ zeigten sich am Ende der 1960er Jahre Gewerbe und Industrie angesichts der anwachsenden Zahl von Mittelschülerinnen und Mittelschülern besorgt. Die Berufslehre blieb im gesamten Zeitraum jedoch dominierend, gefördert von einer breit aufgestellten kantonalen Berufsberatung, die im Verlaufe der Jahrzehnte die Jugendlichen in den Schulen und auch individuell immer stärker erfasste. War diese zu Beginn darum besorgt, dass «alle Befähigten, die nicht auf der Landwirtschaft ihren Weg machen können, [...] einer Berufslehre zugeführt werden, was ihnen eine rechte Lebensgrundlage und vor allem inneren Wertezuwachs zu geben vermag»,²¹ so forderte sie auch die Errichtung von Lehrlingsheimen, waren doch die Verkehrsverbindungen noch schlecht ausgebaut und auch der Land-Stadt-Gegensatz wurde als gross geschildert. Gewarnt wurde zudem davor, dass Jugendliche keine Lehre oder höchstens Anlehen machen und damit «ohne

17 Vgl. ebd., S. 360.

18 Vgl. Hürlimann, Strukturen und Konjunkturen, S. 293.

19 Vgl. Paul Pfenniger, Zweihundert Jahre Luzerner Volksschule 1798–1998, Willisau 1998, S. 99.

20 Vgl. Staatsarchiv Luzern (StaLU) A635/53, Jahresbericht Kantonale Berufsberatung und Lehrstellenvermittlung, 1952.

21 StaLU A1263/2 Jahresbericht kantonale Berufsberatung Luzern 1954.

eigentliche Ausbildung in die Welt hinausziehen und dort als unterste Lohnempfänger ihre Talente brach liegen lassen».²² Gerade die Berufsberatung basierte auf einem ökonomischen Kalkül, galt es doch, die Jugendlichen beim Übertritt ins Erwachsenenleben in den Arbeitsprozess einzubeziehen.²³

Weiterhin besuchten viele junge Frauen im Anschluss an die Schulzeit eine hauswirtschaftliche Fortbildungsschule, die dann 1973 abgeschafft wurde. Die Institutionen der höheren Schulbildung wurden durch zahlreiche Reformen in den 1960er Jahren liberalisiert, demokratisiert und schrittweise für Mädchen geöffnet.²⁴ Wie andernorts ging es um eine «Aktivierung der Begabtenreserven».²⁵ Dennoch war der Zugang zu weiterführenden Schulen begrenzt. In Kooperation mit den restlichen Zentralschweizer Kantonen wurde vor allem auf den Ausbau der dualen Berufsbildung gesetzt, ein Technikum gegründet und stetig ausgebaut sowie bereits Mitte der 1970er Jahre eine Berufsmittelschule eingeführt. Die Gründung einer Universität hingegen wurde zunächst an der Urne abgelehnt. Der Anteil der Jugendlichen in Berufsbildung erhöhte sich zwischen 1970 und 1985 um rund 15 %.²⁶ Das Stipendienwesen in Luzern lag bis in die 1950er Jahre «im Argen» und wurde 1960 auf eine neue gesetzliche Grundlage gestellt.²⁷ Profitierten vorher nur wenige von der Unterstützung in ihrer Ausbildung, darunter (Landwirtschafts-)Lehrlinge sowie künftige Lehrerinnen und Lehrer, so stieg die Stipendienzahl bis 1973 markant auf über 3100 an und ging danach wieder zurück. Im besagten Zeitraum waren zwei Erziehungsgesetze von Belang. Bis 1953 war noch jenes von 1910 in Kraft. Dieses kannte eine obligatorische Schulzeit von sieben

22 Vgl. StaLU A1263/2 Jahresbericht kantonale Berufsberatung Luzern 1954.

23 Vgl. Miriam Janett, *Verwaltete Familien. Vormundschaft und Fremdplatzierung in der Deutschschweiz 1945–1980*, Zürich 2022, S. 151.

24 Vgl. Fischer, *Schule und Bildung*, S. 265.

25 Ebd.

26 Vgl. Miriam Baumeister, Valérie Bürgy, Aurore Müller, *Einfluss des ökonomischen und sozialen Wandels auf die Bildungsteilhabe von Jugendlichen in Basel-Stadt, Freiburg, Luzern und Neuenburg 1950–1985*, in: *Schweizerische Zeitschrift für Bildungswissenschaften* 43/3 (2021), S. 376–389, hier 383.

27 Vgl. Thomas Meier, *Entstehung und Entwicklung des Sozialstaats*, in: *Der Kanton Luzern im 20. Jahrhundert*, Bd. 1: *Raum und Bevölkerung, Staat und Politik, Wirtschaft*, Zürich 2013, S. 187–217, hier S. 199.

Jahren, so dass ein Kind, das das 14. Altersjahr zurückgelegt hatte, bei einem frühen Schuleintritt aus der Primarschule entlassen werden konnte, auch wenn es nicht alle Klassen durchgemacht hatte. Rücksicht nahm das Gesetz auf die ländliche Bevölkerung: Die sechs ersten Klassen waren Jahreskurse, die siebte Klasse hingegen ein Winterkurs von 20 Schulwochen. Den Gemeinden war auch die Einführung eines 8. Winterkurses gestattet. Das 8. Schuljahr schloss dann die Lücke zwischen Schulaustritt und Lehr- bzw. Arbeitsbeginn, der nur für über 15-Jährige möglich war. 1953 änderte das Erziehungsgesetz, das 1999 totalrevidiert wurde.²⁸ Die Erhöhung der obligatorischen Schulzeit von 8 auf 9 Jahre beschloss der Grosse Rat 1971, was die Gemeinden bis 1979 umzusetzen hatten.²⁹

In den goldenen Jahren der Hochkonjunktur vollzog sich ein markanter Wandel. Eine ganze Generation junger Menschen erhielt Zugang zu einer Ausbildung, die ihren Eltern noch nicht offengestanden hatte. Diese Bildungsexpansion vollzog sich in den 1950er und 1960er Jahren explosionsartig, wie etwa die Zunahme der Maturazeugnisse zeigt.³⁰ Der Wert der Bildung fand Ausdruck in den Prinzipien der Leistungsgesellschaft und wurde staatlich gefördert. Die Kantonale Berufsberatung beriet dabei die Jugendlichen unter Einbezug von Eltern, Schule und Wirtschaft. Sogenannte «Anlagen» und «Neigungen» waren wichtige Bezugspunkte bei der Beratung. Diese war freiwillig und unentgeltlich.³¹ Bildung wurde als Grundlage für den späteren Berufserfolg gesehen. Die Gleichzeitigkeit des Ungleichzeitigen zeigte sich aber auch darin, dass breite Kreise, darunter auch Pädagogen, trotz Hochkonjunktur und Fortschrittsdenken eine Erziehungskrise ausmachten und in Individualismus und Modernisierung eine Bedrohung sahen.³²

Die Bildungszugänge waren weiterhin ungleich und blieben an Faktoren wie Geschlecht oder soziale Schichtung sowie geografische Herkunft, wie Stadt und Land, gebunden, was sich nur langsam und teilweise wandelte und

28 Vgl. Pfenniger, *Zweihundert Jahre Luzerner Volksschule*, S. 99.

29 Vgl. Fischer, *Schule und Bildung*, S. 262.

30 Ebd., S. 274.

31 Vgl. Josef Küng, *Berufe, Berufsberatung, Berufswahl: für Knaben im Kanton Luzern*, Luzern 1972, S. 27.

32 Vgl. Michael Fuchs, Hans Aebli als Pädagoge. Die pädagogische Grundschrift im Denken Hans Aeblis: Darstellung, Entstehung, Wirkung, Sursee 1998, S. 242.

über den hier beschriebenen Zeitraum hinausgeht. Die praktische Landwirtschaftslehre fiel dabei zurück und bereits zu Beginn der 1950er Jahre rückte der Landwirt an die letzte Stelle der aufgeführten Berufswünsche.³³ Nicht zuletzt ging es auch um ein Ausschöpfen des Begabtenreservoirs für die Industrie. Die Berufswünsche sind denn auch vom technologischen und wirtschaftlichen Wandel geprägt.³⁴ Bedeutend für unsere Fragestellung ist zudem die Tatsache, dass bis Mitte der 1970er Jahre ein ausgetrockneter Arbeitsmarkt trotz Zuzug ausländischer Arbeitskräfte prägend war und Jugendlichen den Einstieg in die Erwerbsarbeit erleichterte. Ab Mitte der 1960er Jahre überstieg das Lehrstellenangebot deutlich die Zahl Stellensuchender (1968 kamen auf 100 offene Stellen 67 Lehrstellensuchende).³⁵ Die Wirtschaftskrise 1974/75 führte zum Ende einer langen Wachstumsphase, wobei die Arbeitslosenquote mit 0,7 Prozent niedrig blieb.³⁶

Heimlandschaft: Nachdem die «Bürgerheime alten Zuschnitts» ab den 1960er Jahren praktisch verschwanden,³⁷ etablierte sich eine Vielzahl differenzierter Institutionen, so auch Einrichtungen für Jugendliche, darunter sozialpädagogische Heime. Im Kanton Luzern findet sich im untersuchten Zeitraum eine grössere Zahl von Heimen für Kinder und Jugendliche.³⁸ Oft war der Schulbesuch extern geregelt mit Ausnahmen der Heime in Rathausen, Knutwil sowie einigen sonderpädagogischen Institutionen. Im Laufe der 1970er und in den 1980er Jahren wurde der Ruf nach heilpädagogisch begleiteten Wohngruppen wie auch Wohn- und Lehrlingsheimen für Jugendliche laut, die eine «individuelle Vorbereitung auf ein unabhängiges Leben» gewähren sollten und von denen aus die Jugendlichen extern in die Schule und Ausbildungsstätte gehen konnten.³⁹ Einige Heime weiteten in der Folge die

33 Vgl. StaLU, A635/53, Jahresbericht Kantonale Berufsberatung und Lehrstellenvermittlung 1952.

34 Vgl. StaLU, A1263/4, Jahresbericht kantonale Berufsberatung Luzern 1965.

35 Vgl. StaLU, A1263/4, Jahresbericht kantonale Berufsberatung Luzern 1968.

36 Vgl. Hürlimann, Strukturen und Konjunkturen, S. 291 f.

37 Vgl. Meier, Entstehung und Entwicklung des Sozialstaats, S. 209.

38 Diese wurden für diese Studie tabellarisch erfasst. Vgl. auch für die Phase bis 1960: Furrer, Das Beispiel Luzern im deutschschweizerischen Vergleich.

39 Vgl. Stand der Kinder- und Jugendheime im Kanton Luzern. Bericht der Kantonalen Arbeitsgruppe für Kinder- und Jugendheimfragen, Luzern 1977, S. 11, S. 20, S. 22; Bericht

Altersgrenze bis zum Ende der Ausbildung aus und entwickelten weitergehende Betreuungsformen für Jugendliche im Nachschulalter. Auch entstanden neue Einrichtungen wie das Sozialpädagogische Wohnheim Luzern, eine «pädagogisch geführte, offene Wohngruppe» für weibliche Jugendliche.⁴⁰ Im Kanton Luzern gab es für männliche Jugendliche das Jugendheim St. Georg Knutwil und seit 1976 zudem das Therapieheim Sonnenblick für junge Frauen in Kastanienbaum / Horw mit vierzehn Plätzen, das zuvor eine heilpädagogische Beobachtungsstation für Mädchen gewesen war.⁴¹

Grundsätzlich widerspiegelt sich in den Berichten der Behörden ein Bewusstsein für die Thematik. 1977 forderte die kantonale Arbeitsgruppe für Kinder- und Jugendheimfragen in einem Bericht an den Luzerner Regierungsrat, der Betreuung und Unterkunft der aus Heimen austretenden Jugendlichen sei «besondere Beachtung zu schenken».⁴² Sechs Jahre später, 1983, berichtete die erneut durch die Regierung eingesetzte Kantonale Arbeitsgruppe Kinder- und Jugendheime, dass inzwischen gewisse Heime weitergehende Betreuungsformen für Jugendliche im Nachschulalter entwickelt hätten. In der Tat boten in dieser Zeit Heime bereits ein breiteres schulisches und bildungsmässiges Angebot an, darunter das Jugendheim Sonnhalde in Emmen, das vom Besuch einer heilpädagogischen Hilfsschule bis zur externen Kantonsschule die ganze Bandbreite schulischer Möglichkeiten abdeckte. Eine Berufsbildung wurde in der Industrie und im Gewerbe der Region Emmen angeboten. Die Jugendsiedlung Utenberg verwies darauf, den externen Besuch der Hilfsschule bis hin zu höheren Schulen sowie «Anlehren, Lehren

Kinder- und Jugendheime im Kanton Luzern. Kantonale Arbeitsgruppe Kinder- und Jugendheime, Luzern 1983, S. 30, S. 32, S. 50.

⁴⁰ Vgl. VSA Verein für Schweizerisches Heim- und Anstaltswesen (Hg.), Verzeichnis der Heime für erziehungsschwierige Kinder und Jugendliche der deutschsprachigen Schweiz, 1. Auflage, Zürich 1979; VSA Verein für Schweizerisches Heim- und Anstaltswesen (Hg.), Verzeichnis der Heime für erziehungsschwierige Kinder und Jugendliche der deutschsprachigen Schweiz, 3. Auflage, Zürich 1986; Bericht Kinder- und Jugendheime im Kanton Luzern 1983, S. 50.

⁴¹ Vgl. 40-Jahre-Jubiläum Therapieheim Sonnenblick: http://www.therapieheim.ch/downloads/Jahresbericht_201659710.pdf/ (16.3.2022).

⁴² Stand der Kinder- und Jugendheime, S. 11, S. 20, S. 22.

und Anstellungsverhältnisse in allen Berufen» zu bieten.⁴³ Zudem entstanden neue sozial- und sonderpädagogische Angebote, darunter ambulante Therapiestellen und Ersatzfamilien wie Sozialpädagogische Pflege- oder Grossfamilien.⁴⁴ Die sozialpädagogischen Wohnheime und zum Teil Schulheime entwickelten weitergehende Betreuungsformen für Jugendliche im Nachschulalter. Die Arbeitsgruppe begrüßte in ihrem Bericht diese Bemühungen und wünschte gar eine Intensivierung. Offenkundig ist, auch wenn die Dokumente darauf keinen direkten Bezug nehmen, dass diese Entwicklung ganz im Geiste der zu Beginn der 1970er Jahre lancierten «Heimkampagne» liegt.⁴⁵

Stärker eingeschränkt war der Zugang zu Ausbildung für Jugendliche, die im Jugenddorf St. Georg Bad Knutwil platziert waren, wie der erwähnte Bericht aus dem Jahr 1983 beschreibt: So sei das gegenwärtige Angebot an Ausbildungsmöglichkeiten (Schulbereich, Lehrstellen) «äusserst dürftig» und «nicht den heutigen Bedürfnissen» angepasst. Der Anstalt wurde ein weiterer Belegungsrückgang prognostiziert, der nur mit einem «wesentlich verbesserten Angebot» gestoppt werden könne.⁴⁶ Zu diesem Zeitpunkt bot das Jugendheim Knutwil für männliche Jugendliche im Alter von 13 bis 21 Jahren schulisch lediglich den Besuch der internen Realschule und den «Werkunterricht in Holz und Metall» an. Als interne Ausbildungen kamen Lehren als Schreiner, Metallbauschlossler oder Landwirt, ferner Anlehren als Küchen-, Garten-, Schreiner- und Schlossereihilfe sowie eine sogenannte «Berufshinführung» beziehungsweise ein «Arbeitstraining» in der Küche, Gärtnerei, Landwirtschaft, Schreinerei, Schlosserei oder der Mineralwasserfabrik in Frage. Lediglich in einer «Ausnahmesituation» wurde eine externe Lehre, Anlehre oder Beschäftigung in einem umliegenden Betrieb ermöglicht.⁴⁷

Die angebotenen Möglichkeiten sagen jedoch nichts darüber aus, welcher individuelle Zugang Jugendlichen mit Fremdplatzierungshintergrund wirklich offenstand und welche Chancen ihnen eröffnet worden sind. Die

43 Vgl. VSA Verein für Schweizerisches Heim- und Anstaltswesen 1979 und 1986.

44 Vgl. Bericht Kinder- und Jugendheime im Kanton Luzern, S. 30.

45 Vgl. Leuenberger, Seglias, Geprägt fürs Leben, S. 346–349; weiter: Wolfgang Hafner, Pädagogik, Heime, Macht – eine historische Analyse, Zürich 2014, S. 190–204.

46 Bericht Kinder- und Jugendheime im Kanton Luzern, 1983, S. 44 f.

47 Vgl. VSA Verein für Schweizerisches Heim- und Anstaltswesen 1979 und 1986.

Diskussion der Fachgremien zeugt davon, dass man institutionelle Hürden abbaute und sich gleich wie die Berufsberatung der Bedeutung von Bildung für diese Jugendgruppe bewusst war, die den Schritt in die Lehre und weitere Ausbildung meist ohne elterliche Unterstützung angehen musste. Vom systemischen Verständnis her spielten Eltern eine wichtige Rolle bei der Berufswahl ihrer Kinder, wobei die Berufsberatung in ihrem Eigenverständnis eine wichtige kompensierende Funktion einnahm, weil sich nicht alle Eltern damit «kundig» auseinandersetzen konnten.⁴⁸ Die Gruppe der Fremdplatzierten wird in Berichten der Berufsberatung als «schwierig» taxiert. Die Rede ist etwa von Knaben, die «wegen schulischen oder erzieherischen Schwierigkeiten» ins Kinderheim kamen. Als Problem dargestellt wird auch die «Abwesenheit» der Eltern, so bei «Waisen und Scheidungswaisen», oder dass Eltern zu wenig Zeit für die Erziehung der Kinder übrig hätten.⁴⁹

Ausbildung und berufliche Entwicklung

Wie widerspiegelt sich nun in den Lebensläufen der von uns befragten ehemals fremdplatzierten Zeitzeuginnen und Zeitzeugen deren Ausbildung und berufliche Entwicklung? Wir blicken dabei auf eine Dauer von den 1950er Jahren bis Mitte der 1980er Jahre und fragen nach dem Wandel mit Blick auf die eingangs skizzierten wirtschaftskonjunkturellen und gesellschaftlichen Entwicklungen.

Über den ganzen Untersuchungszeitraum hinweg erhielten Mädchen weniger Gelegenheiten zu einer Schul- und Berufsausbildung als Knaben. Die Sekundarschule, die auf anspruchsvollere Lehren vorbereiten sollte, stand deutlich öfters Knaben offen, ebenso die Absolvierung einer Berufslehre. So konnten zehn der 23 interviewten Männer die Sekundarschule besuchen, bei den Frauen waren es vier von 17. Die Hilfsschule besuchten fünf weibliche und zwei männliche Interviewte. Mehr als die Hälfte der interviewten Frauen konnten keine Ausbildung oder lediglich ein Haushaltslehrjahr machen. Jene

⁴⁸ Vgl. Josef Küng, *Berufe, Berufsberatung, Berufswahl: für Knaben im Kanton Luzern*, Luzern 1972, S. 27.

⁴⁹ StaLU, A1263/2 Jahresbericht kantonale Berufsberatung Luzern 1955.

ohne Ausbildung wurden an Haushaltsstellen vermittelt oder suchten sich eine Stelle im Service oder in einer Fabrik.

Fünf der Zeitzeuginnen absolvierten (und eine begann) eine Anlehre oder Lehre in typischen schlecht entlöhnten «Frauenberufen», so als Verkäuferin in einem Supermarkt. In den 1980er Jahren kam die Lehre als Coiffeuse hinzu, die noch Ende der 1950er Jahre als «unsittlich» eingestuft worden war, wie sich eine Interviewte erinnert: «Es war immer mein Traum, so etwas zu machen. Und da hätte ich auch das Talent gehabt dazu. Aber das durften wir nicht lernen. Das war alles Sünde.»⁵⁰ Nur eine interviewte Frau besuchte in den 1970er Jahren die Handelsschule, ohne dies jedoch wirklich mitbestimmt zu haben.⁵¹ Gleichwohl scheint bei den Mädchen die Bedeutung einer Berufsausbildung gegen Ende des Untersuchungszeitraums zugenommen zu haben. Sie wurden auch dazu gedrängt, eine Lehrstelle zu finden: «Und dann musste ich natürlich alles darangeben, und machen, und schauen». Die Befragte fand schlussendlich eine Lehrstelle im Lebensmittelbereich eines Supermarktes. «Es war allerdings nur eine Vor-Lehre», erinnert sie sich.⁵²

Auch bei den Knaben absolvierte insgesamt rund ein Viertel der Interviewten keine Berufsausbildung. Noch in den 1960er Jahren wurden Knaben und Mädchen in Bauernfamilien platziert, wo sie hart arbeiten mussten und ihnen keine Ausbildung ermöglicht wurde. Ein Interviewter arbeitete bei einem Bauern, bis er weglief; einer Interviewten ging es gleich, bis sie mit Unterstützung von aussen die Bauernfamilie verlassen und eine Lehre als Verkäuferin machen konnte.⁵³ Der Trend zu einer Ausbildung ist bei den Knaben im Verlauf der 1960er Jahre jedoch deutlich zunehmend. Es handelte sich primär um handwerkliche und seltener um technische Lehren. Allgemein erwähnt sind Gärtner, Maurer, Bäcker, Plattenleger, Schuhmacher, Mechaniker und Elektriker. Die Kaufmännische Lehre (KV) war über den gesamten Zeitraum wenigen zugänglich, trafen doch die fremdplatzierten Jugendlichen auf eine diffuse ablehnende Haltung, so bei der Berufsberatung,

50 Interview B3, Z. 120–123.

51 Interview M4.

52 Interview L9, Z. 371–373.

53 Interviews L1; Z2.

Lehrpersonen und auch einstellenden Firmen, die sich mitunter auch widersprachen. Dominierend war die Sicht, wie es ein Vormund ausdrückte: «Ein Heimkind lernt einen handwerklichen Beruf».⁵⁴ Damit waren schichtspezifische Vorstellungen angesprochen, die diese Jugendlichen als «Blue», aber keineswegs als «White Collar Workers» sahen, Vorstellungen, die auch vom elterlichen Umfeld getragen sein konnten: «Du musst ja nicht meinen, Du müsstest etwas Besseres werden.»⁵⁵

Chancen auf eine höhere Bildung waren bei Mädchen wie Knaben somit kaum vorhanden, was ebenso eine Konstante des Untersuchungszeitraums bildet. Lediglich einer der Interviewten konnte in den 1940er Jahren gegen Widerstände und Hindernisse das Gymnasium besuchen. Ein Universitätsstudium absolvierte er aus finanziellen Gründen dann nicht. Und selbst die Sekundarschule galt für Schülerinnen und Schüler mit guten Noten bis weit in die 1960er Jahre als Privileg;⁵⁶ noch schwieriger war es, ins Gymnasium einzutreten.

Für fremdplatzierte Jugendliche stellt sich generell die Frage, wie der Übergang von der obligatorischen Volksschulzeit, während derer sie in Kinderheimen oder bei Pflegefamilien untergebracht waren, in die Phase der beruflichen Ausbildung bis zur Volljährigkeit zu organisieren und gestalten ist. Der überwiegende Teil der Interviewten war am Ende ihrer obligatorischen Schulzeit (weiterhin) fremdplatziert. Nach dem Schulaustritt lebte nur rund ein Viertel bei den Eltern oder Verwandten. Die übrigen wohnten woanders, etwa beim Lehrmeister, oder sie hatten eine Dienststelle angetreten, die auch in der französischsprachigen Schweiz sein konnte; weiter wohnten einige Jugendliche im Lehrlingsheim, oder sie waren weiterhin in einem Jugendheim oder einer Familie (häufig bei Bauernfamilien) platziert. Katholische Netzwerke spielten bei der Vermittlung wiederholt eine wichtige Rolle, etwa das Seraphische Liebeswerk, ein Pfarrer, die Oberin eines Kinderheims, katholische Stellenvermittlungsbüros oder kirchliche Kreise. Tätigkeiten im Landwirtschaftsbereich gingen auch bei dieser Gruppe zurück. Arbeiteten viele Jugendliche nach ihrer Schulentlassung bis in die 1940er Jahre noch auf dem

54 Interview L4; Interview L5, Z. 91–97, Z. 155 f., Z. 216 f.

55 Interview L6, Z. 202–204.

56 Interview SL1.

heimeigenen Bauernhof weiter, wie das Beispiel Rathausen zeigt,⁵⁷ so verstärkte sich der Trend zu Berufslehren in Gewerbe und Industrie in den nachfolgenden Jahren. Wenn Mädchen heimintern als Hilfen im Haushalt und Knaben im Garten oder in der Landwirtschaft beschäftigt wurden, verweist dies nicht zuletzt auch auf mannigfache Schwierigkeiten, für sie eine Lehrstelle und eine Logis zu finden. Heimkinder blieben vereinzelt auch in den 1960er Jahren vorübergehend als Arbeitskräfte im Heim, so das Beispiel einer Interviewten, die nach Schulabschluss im Kinderheim in der Heimküche eingesetzt und dann für Hausarbeiten in eine Familie platziert wurde. Da sie dort sexuelle Nötigung erfuhr und damit drohte, sich das Leben zu nehmen, wurde sie erneut in die Heimküche geschickt, wo sie bis zum Alter von 18 Jahren mitarbeiten musste.⁵⁸ Ab Mitte der 1960er Jahre konnten einige Interviewte im Kinderheim wohnen bleiben, während sie extern eine Lehre absolvierten.⁵⁹ Dies kam vorher nur in Ausnahmefällen vor.

Drei Zeitzeuginnen und sechs Zeitzeugen waren am Ende der obligatorischen Schulzeit oder danach in einem Jugendheim platziert. Die drei jungen Frauen in unserem Sample wurden ausserhalb des Kantons platziert (Erziehungsheim Zum Guten Hirten in Zürich-Altstätten, Arbeitsanstalt Kalchrain im Kanton Schwyz und das Frauengefängnis Hindelbank im Kanton Bern). Eine Ausbildung war bei diesen Aufenthalten nicht vorgesehen. Sechs männliche Jugendliche kamen in das Jugenddorf St. Georg Bad Knutwil, das einzige Jugendheim für männliche Jugendliche des Kantons Luzern. Zwei wurden von dort in eine ausserkantonale Anstalt versetzt, einer in die Jugendstätte Gfellergut im Kanton Zürich, ein anderer in die Erziehungsanstalt Aarburg. Alle besuchten die heiminterne Schule oder absolvierten eine interne Lehre. Es waren handwerkliche Lehren und die Ausbildungsmöglichkeiten waren auf die internen Angebote dieser Anstalten beschränkt.⁶⁰ Anfangs der 1980er Jahre wurden – wie erwähnt – die beschränkten Ausbil-

57 Interviews R3; R6; R11; R13.

58 Interview M1, Z. 42–80.

59 Interviews R17; B8; B9; L9.

60 Interview L2, Z. 185–187, Z. 959–962.

dungsmöglichkeiten in Knutwil kritisiert; der Anspruch an die Jugendheime hatte sich offenkundig verändert.⁶¹

Was den weiteren beruflichen Werdegang der interviewten Personen anbelangt, verlief dieser meist geschlechtsspezifisch. Bei Frauen war der Weg in eine frühe Heirat und ins Mutter- und Hausfrauendasein verbreitet. Einige arbeiteten weiter, weil sie aus finanziellen Gründen Geld verdienen mussten. Frauen waren vorwiegend in Berufsfeldern tätig, die schlecht entlohnt waren, etwa in einer Fabrik, im Service, im Verkauf, in der Hauswirtschaft oder als Reinigungskraft. Wenige holten die verpasste Bildung später nach und absolvierten, wie Ausnahmen zeigen, eine Primarlehrerinnenausbildung, eine Lehre als Psychiatriepflegerin oder eine Anlehre als Pöstlerin oder machten sich erfolgreich selbständig.

Vor allem Männer versuchten später mit Aus- oder Weiterbildungen die verpasste Bildung nachzuholen und dadurch auch einen höheren Lohn zu erlangen. Einer absolvierte auf eigene Faust eine kaufmännische Weiterbildung, sechs Zeitzeugen begannen oder besuchten in späteren Jahren das Abendtechnikum, die Handelsschule und auch die Universität, einer davon machte ein Doktorat an der ETH Zürich. Wegen Geldmangels musste einer das Vorhaben aufgeben, ein anderer beendete das Abendtechnikum vorzeitig, als er Vater wurde. Einige Zeitzeugen konnten sich mit der Zeit hocharbeiten oder ein eigenes Geschäft gründen und blicken mit einem gewissen Stolz auf ihre berufliche Laufbahn zurück. Sie gelangten so in besser bezahlte Stellen oder übernahmen leitende Positionen. Andere Zeitzeugen hingegen blieben in Anstellungen mit niedrigen Löhnen. Einige hatten über viele Jahre Mühe, überhaupt beruflich Tritt zu fassen, arbeiteten in wechselnden Tätigkeiten, lebten als Gelegenheits- oder Hilfsarbeiter oder gar auf der Strasse. In unserem Sample betraf dies vier ehemalige «Zöglinge» des Erziehungsheims Knutwil. Einer lebte noch Mitte dreissig quasi von der Hand in den Mund und war bei den «Halbstarcken» in Luzern. Darunter seien «ein grosser Teil» ehemalige Knutwiler gewesen, wie er berichtet.⁶² Fünf Zeitzeuginnen und Zeitzeugen leben zum Zeitpunkt der Befragung von der Invalidenversicherung oder beziehen eine Teilrente oder Ergänzungsleistungen. Einer wander-

61 Bericht Kinder- und Jugendheime im Kanton Luzern, 1983, S. 44 f.

62 Interview K1, Z. 604–612.

te ins Herkunftsland seiner Ehefrau aus, weil er sich das Leben in der Schweiz nicht leisten kann.

Der Überblick auf der Basis dieser 40 Interviews aus dem gesamten Untersuchungszeitraum veranschaulicht, auf welche Hindernisse und Schwierigkeiten Jugendliche mit Fremdplatzierungserfahrungen trafen. Eine höhere Bildung kam kaum in Frage und die bei Jugendlichen beliebte KV-Lehre war ebenfalls wenigen zugänglich. Berufslehren waren aber auch bei ihnen im Trend, während die Beschäftigung in der Landwirtschaft nur noch für wenige eine Perspektive bildete. Weiterhin treten markante geschlechtsspezifische Unterschiede auf. Dies betraf über den ganzen Untersuchungszeitraum hinweg die gesamte Gruppe Jugendlicher, also auch die nicht platzierten. So gingen, gemessen an der Zahl der Schulentlassenen, 1961 im Kanton 66 % der Knaben und 32 % der Mädchen eine Berufslehre im Sinne des Berufsbildungsgesetzes an.⁶³ Viele der obgenannten Ausbildungen fremdplatzierte Jugendlicher fallen nicht unter Berufslehren, sondern waren sogenannte Anlehren oder andere Ausbildungen. Auch diese Gruppe Jugendlicher vermochte punktuell von der Ausweitung der Bildung zu profitieren, indem sich das Berufsfeld im Sog der Hochkonjunktur auch für sie ausweitete, dies jedoch nur eingeschränkt. Auffallend sind die mannigfachen Hemmnisse und Schwierigkeiten bei der Berufsbildung, die den Interviewten begegneten.

Fördernde und hemmende Aspekte für den Eintritt ins Erwachsenenleben

Was förderte oder ermöglichte und was verhinderte oder blockierte den schulischen und beruflichen Werdegang von fremdplatzierten Jugendlichen? Fragen wir hier systematisch nach fördernden und hemmenden Aspekten für den Eintritt der betroffenen Jugendlichen ins Erwachsenenleben beziehungsweise nach ihrer gesellschaftlichen Integration nach dem Austritt aus der Fremdplatzierung unter Einbezug der vierzig Interviews im Gesamtkontext. Wir folgen dabei den Fragen, wie sich die Berufswahl gestaltet hat und welche Rolle der Berufsberatung zukam, ob und wie die Jugendlichen Diskrimi-

63 Vgl. StaLU: A635/793: Interpellation Nöpflin 1963.

nierung, Herabminderung sowie Willkür und Vorurteilen ausgesetzt waren und wie sich dies auswirkte, wie ihre Chancen auf dem Arbeitsmarkt waren, wie die Betroffenen mit Schwierigkeiten umgegangen sind und wer warum und wie (nicht) gefördert worden ist, welche Bedeutung finanzielle Probleme hatten und wie generell das Leben im Übergang zum Erwachsenwerden mit einer Fremdplatzierungsvergangenheit gemeistert werden konnte.

Aus den Aussagen der Interviews lässt sich schliessen, dass die persönlichen Interessen und Wünsche der Interviewten bei der Berufswahl bis in die 1970er Jahre meistens nicht berücksichtigt wurden. Die fremdplatzierten Jugendlichen wurden mehrheitlich in Ausbildungen oder Anstellungen gestossen, ohne dass sie darauf viel Einfluss nehmen konnten. Dennoch hatten sie im jungen Alter konkrete Ausbildungs- und Berufswünsche. Interviewte wollten etwa Drogist, Bauer, Koch, Physiotherapeutin, Krankenschwester, Bibliothekarin, Maskenbildnerin, Kosmetikerin oder Kinderpflegerin werden, hätten am liebsten die Universität, eine landwirtschaftliche Schule oder eine kaufmännische Lehre besucht oder Sprachen gelernt. Interessant ist der Vergleich mit den geäusserten Berufswünschen der allgemeinen Jugend in dieser Zeit, die von der Berufsberatungsstelle des Kantons Luzern zwischen 1948 bis 1962 erfasst worden sind. Das Interesse an einer kaufmännischen Ausbildung war bei beiden Geschlechtern sehr gross.⁶⁴ Bei Knaben war der kaufmännische Angestellte über den ganzen Zeitraum hinweg am beliebtesten, gefolgt vom Mechaniker. Dann folgten Elektromonteur, Automechaniker, Bauzeichner, Hochbauzeichner, Bauschlosser und Koch. Bei Mädchen rückte die kaufmännische Angestellte von Platz drei auf Platz zwei vor, auf dem ersten Platz blieb über den ganzen Zeitraum hinweg die Verkäuferin.⁶⁵ Danach folgten Coiffeuse, Kinderpflegerin, Damenschneiderin, Hausangestellte, Lehrerin, Krankenpflegerin und schliesslich Postangestellte.⁶⁶ Aber auch speziellere Berufswünsche wurden genannt. Die Berufsberaterin für Mädchen schrieb 1962: «Berufswünsche wie Kosmetikerin, Innenarchitektin, Turn-

⁶⁴ Dies zeigt sich auch im Kanton Zürich: Susanne Businger, Nadja Ramsauer, Chronik 1919–2019. Vom Kantonalen Jugendamt zum Amt für Jugend und Berufsberatung, in: Susanne Businger, Nadja Ramsauer, Chronik S. 47–86, hier S. 58.

⁶⁵ 25 Jahre Kantonale Berufsberatung Luzern, S. 14.

⁶⁶ Ebd., S. III.

und Sportlehrerin, Reporterin, Fahr- und Reitlehrerin, Radioansagerin und Schlagersängerin gehören keineswegs zu den ausgefallenen Berufswünschen.»⁶⁷ Auffällig ist, dass auch bei den fremdplatzierten Jugendlichen neben dem KV durchaus ausgefallener Berufe und solche mit einem höheren Bildungsniveau als Berufswunsch anzutreffen sind, die in der Realität aber meist nicht in Erfüllung gingen. In wenigen Fällen liessen sie sich im Erwachsenenalter umsetzen, sofern es die finanziellen und persönlichen Umstände erlaubten.⁶⁸

Bei mehr als drei Viertel der Zeitzeuginnen und Zeitzeugen erfolgte ferner keine berufliche Eignungsabklärung oder die Berufsberatung spielte zumindest keine Rolle für den beruflichen Werdegang. Das Bild ändert sich im zeitlichen Verlauf nicht. Mädchen erhielten dabei noch weniger oft eine Berufsberatung. Von den 17 interviewten Frauen erzählte lediglich eine vom Besuch bei einer Berufsberatung. So hatten daher viele Mühe, einen Beruf auszuwählen, selbst wenn ihnen die Wahl ab Ende der 1970er Jahre vermehrt offenstand.⁶⁹ Die Berufsberatung wurde in den Erinnerungen eher zwiespältig beurteilt. Obwohl die einzige Interviewte, die von einem Besuch einer Berufsberatung erzählt, eine gute Schülerin war, schien die Berufsberaterin nicht auf ihren Wunsch, Kinderpflegerin zu lernen, eingegangen zu sein, sondern empfahl die Tätigkeit der Hausgehilfin.⁷⁰ Von den sechs interviewten Männern, die vom Besuch einer Berufsberatung erzählen, erinnern sich zwei negativ. Einer berichtet, dass ihn der Berufsberater als Heimkind und wegen seiner Herkunft diskreditierte und ihm sagte, es reiche höchstens für eine Bürolehre.⁷¹ Die anderen vier wurden in ihrem geäusserten Berufswunsch unterstützt oder der Berufsberater half bei der Berufswahl.

⁶⁷ Ebd., S. 16.

⁶⁸ Auf die grosse Diskrepanz zwischen Berufswünschen von in Heimen platzierten Jugendlichen und durch Vormünder und Behörden zugewiesenen Berufen verweisen auch Susanne Businger, Nadja Ramsauer, «Genügend goldene Freiheit gehabt», Zürich 2019, S. 173; zu den Verdingkindern vgl. Lea Mani, Marco Leuenberger, Loretta Seglias, «Die Behörde beschliesst» – Zum Wohl des Kindes? Fremdplatzierte Kinder im Kanton Bern 1912–1978, Baden 2011, S. 147–159.

⁶⁹ Z. B. Interviews L8; L9.

⁷⁰ Interview B4.

⁷¹ Interview L4.

Als Fremdplatzierte waren sie nicht nur bei der Berufsfindung benachteiligt, sondern generell Diskriminierung, Herabminderung wie auch Vorurteilen und Stereotypen ausgesetzt und dies in unterschiedlicher Ausprägung, verursacht durch verschiedene involvierte Personen, etwa Berufsberater, Lehrpersonen, andere Kinder in der öffentlichen Schule, Erziehungspersonen oder Arbeitgebende. Die interviewten Betroffenen erlebten in der Schule manche Herabminderungen durch Lehrpersonen. Vielfach wird in Interviews erzählt, dass man als «Idiot» abgestempelt worden sei.⁷² Auch erinnern sich Betroffene, dass Heimkinder zum grossen Teil in Hilfsschulklassen versetzt wurden. Ferner seien sie in der externen Schule gegenüber den anderen Kindern von bestimmten Lehrpersonen blossgestellt worden.⁷³ Auch in Jahresberichten und Jubiläumsschriften von Kinderheimen zeigt sich eine verbreitete Haltung, dass viele Heimkinder «minderbegabt» respektive «schwachbegabt» seien.⁷⁴ Bei einer Interviewten, die Ende der 1960er Jahre als gute Schülerin gerne das Gymnasium besucht hätte, meinte der Heimleiter: «Was fällt dir eigentlich ein?! Weisst du eigentlich, woher du kommst?»⁷⁵ Solche Beispiele finden sich auch noch in den 1980er Jahren.⁷⁶

Stigmatisierung und verbreitete Vorurteile verminderten auch die Chancen dieser Jugendlichen auf dem Arbeitsmarkt. Ein Interviewter fand anfangs der 1960er Jahre trotz Unterstützung durch Lehrer und Berufsberater und guter Schulnoten keine kaufmännische Lehrstelle. Eine Firma soll mit der Begründung abgelehnt haben: «Zuchthäusler stellen wir keine ein».⁷⁷ Ein anderer beschreibt, dass ihm nach der Heimentlassung mit dem Stigma als «Anstältler» beruflich ein «steiniger Weg» bevorstand.⁷⁸ Auch Diagnosen von Psychiatern oder Psychologen verhinderten Bildungschancen und wirkten zum Teil lange negativ nach. So erhielt beispielsweise eine Interviewte früh die Diagnose «Schizophrenie» und es wurde kaum je in ihre Bildung

72 Z. B. Interviews B3, Z. 58–64; K1, Z. 62–65.

73 Interviews B2, Z. 128–134; B3, Z. 59–61; B8, Z. 60–62; M5, Z. 159–164.

74 Akermann, Furrer, Jenzer, Bericht, S. 88.

75 Interview B9, Z. 231–235.

76 Interview L4.

77 Interview L5, Z. 91–97, Z. 155 f., Z. 216 f.

78 Interview R11, Z. 50–53.

investiert.⁷⁹ Gelegentlich finden sich Hinweise auf Personen oder Institutionen, die unterstützend und fördernd wirkten. Mitunter half die gute Konjunkturlage in den 1960er und 1970er Jahren, einen beruflichen Aufstieg zu erleichtern, oder Interviewte konnten die Gunst der Stunde nutzen und in neuen, gut bezahlten Berufsfeldern Fuss fassen. Ein Interviewter erzählte, wie er in jener Zeit programmieren lernte, «und von dort weg ist es dann beruflich natürlich nur noch aufwärts gegangen».⁸⁰

Vielen fehlte es jedoch an Selbstvertrauen, das ihnen in ihrer Kindheit und Jugend abhanden gekommen war. Damit verbindet sich auch die Frage, ob und wie diese Jugendlichen unterstützt worden sind. Ein Zeitzeuge erzählt, dass er teure Weiterbildungen besuchte, da er immer Angst hatte, er wisse zu wenig: «Mit fünfzig hatte ich noch Albträume, du weisst zu wenig, du bist zu wenig geschult. Ich habe mich immer geschult, deshalb habe ich viel, viel Geld ausgegeben.»⁸¹ Auch Lernblockaden oder abfallende Schulleistungen werden geschildert, so auf Grund von Druck, Angst, Misshandlung oder Herabminderung: «Ich war nicht dumm. Ich habe nur Angst gehabt, dass ich versage, dass ich total versagen werde. Und dadurch, dass ich immer Schläge bekommen habe – ich konnte nicht lernen – ich konnte nicht lernen.»⁸² Ein anderer Zeitzeuge erzählt: «[...] es ist nicht, dass ich dumm gewesen bin, sondern es hat sich nie jemand um mich gekümmert.»⁸³ Eine weitere Betroffene hatte in der Dorfschule Angst vor dem Lesen und verkrampfte sich jedes Mal, wenn sie vom Lehrer aufgerufen wurde.⁸⁴ Eine andere Zeitzeugin, die in den 1970er und 1980er Jahren fremdplatziert war, redete im Kinderheim und in der Schule lange Zeit nicht, «durch alle diese Traumata, die ich eigentlich schon erlebt habe». Deshalb wurde sie in der Schule als schlechte Schülerin eingestuft: «Und das ist dann so bewertet worden, als ob ich schwach bin. Aber ich habe mich schlichtweg nicht getraut zu

79 Interview B8, Z. 219–224.

80 Interview L6, Z. 302–330.

81 Interview R13, Z. 882–887.

82 Interview B3, Z. 96–103.

83 Interview K1, Z. 61–65.

84 Interview L8, Z. 534–541.

reden. Das heisst, ich bin zwar sehr wissbegierig gewesen, aber das immer alles im Heimlichen, aber ich habe mich nicht getraut, mich zu äussern.»⁸⁵

Der Stellenwert, den die Schule im Heim oder der Pflegefamilie genoss, hatte ebenfalls einen grossen Einfluss. Zahlreiche Interviewte berichten, dass Heime oder Pflegefamilien ein Umfeld boten, das schulische Bildung kaum oder nicht förderte. Auch war für Fremdplatzierte ein sozialer Aufstieg oder eine höhere Schulbildung nicht vorgesehen.⁸⁶ Die Arbeit nahm bis in die 1950er Jahre einen zentralen Platz ein und wurde der Schule vorangestellt.⁸⁷ Noch um 1960 verhinderte ein Bauer einer Fremdplatzierten den Besuch der Sekundarschule. Da ein Lehrer jedoch das Talent des Kindes erkannte, wurde sie heimlich und inoffiziell in die Sekundarschulklasse aufgenommen.⁸⁸ Vielfach wird auf ein ungünstiges und wenig förderliches Lernumfeld hingewiesen, das lärmig oder mit vielen Ablenkungen und auch Ablenkungsmöglichkeiten verbunden war. Genannt werden eine mangelhafte oder fehlende Betreuung und Begleitung beim Lernen, Druckversuche beim Lernen, wenig oder keine Zeit, Hausaufgaben zu machen, und auch viele Schulabsenzen. Von Müdigkeit in der Schule sprach eine Interviewte, die bei einer Bauernfamilie sehr viel mitarbeiten musste und der es verboten war, Hausaufgaben zu machen.⁸⁹ So wurden Fremdplatzierte nur vereinzelt schulisch gefördert. Dies galt auch für gute Schülerinnen und Schüler.⁹⁰ Ein Interviewter hingegen erfuhr bei seiner Pflegemutter eine Förderung, die in seinem Elternhaus, das mit Armut zu kämpfen hatte, nicht möglich gewesen wäre. Sie habe ihm «neue Horizonte» eröffnet und beispielsweise in die Welt der klassischen Musik eingeführt: «Das waren so anständige Leute, so gehobene – man konnte auch gut reden mit ihnen. Die hatten ein ganz anderes Niveau als in dieser [Name seines Herkunftsorts], wo es nur immer ums Überleben gegang-

⁸⁵ Interview L9, Z. 373–380.

⁸⁶ Vgl. Akermann, Furrer, Jenzer, Bericht, S. 89, S. 126; Businger, Ramsauer, «Genügend goldene Freiheit», S. 174; Mani, Leuenberger, Seglias, «Die Behörde beschliesst», S. 147–159.

⁸⁷ Vgl. Akermann, Furrer, Jenzer, Bericht, S. 83–87, 125 f.; Mani, Leuenberger, Seglias, «Die Behörde beschliesst», S. 147–159.

⁸⁸ Interview L7, Z. 219–225, Z. 715–725, Z. 669–687.

⁸⁹ Interviews L10, Z. 190–206; R12, Z. 215–218; L8, Z. 534–541; Z2, Z. 111–124.

⁹⁰ Bspw. Interviews B8, Z. 369–375; R11, Z. 39–42; B4, Z. 430–433.

gen ist und wie man das nächste Wochenende übersteht. Einfach eine ganz andere Sicht vom Leben ist mir dort vermittelt worden.»⁹¹ Auch eine weitere Zeitzeugin erzählt, dass sie, wie viele andere Heimkinder an der öffentlichen Schule, in der ersten Klasse in die Hilfsschule eingestuft wurde, sich dann aber eine Schwester aus dem Kinderheim für sie und ein anderes Mädchen eingesetzt habe und sie in die Regelklasse versetzt worden seien.⁹²

Bedeutend war die Rolle der Lehrperson, wie verschiedene Interviewte ausführen. Sichtbar wird dies bei einem Zeitzeugen, der später mit selbst verdientem Geld die Matura nachholte und anschliessend ein Studium mit Doktorentscheidungsabschluss absolvierte. Er wurde von gewissen Lehrern als «nicht fähig» und als Hilfsschüler eingestuft, während einer, dank eines förderlichen Heimwechsels, ihn in die Sekundarschule einwies. Dass sich seine Noten stark verbesserten, führt der Zeitzeuge auch auf das Kinderheim zurück, in das er kam und in dem es ihm gut ging: «Das ist das schöne Umfeld gewesen, das wir dort gehabt haben, das ist das Glück gewesen.»⁹³ Auch das Erleben von Wertschätzung und Anerkennung oder im Gegenteil von Ablehnung und Abwertung wirkte sich auf die Schulleistungen aus. Einer Interviewten gab die Pflegefamilie zu verstehen, dass sie ein Dummkopf sei, worauf sie in der Schule nicht mehr aufpasste und schlechte Noten hatte: «Und ständig hat man gehört, du bist nichts, du kannst nichts, du bist ein <Dubel> [Trottel], du bleibst ein <Dubel>».⁹⁴

Auch Schulwechsel konnten sich positiv wie auch negativ auf den schulischen Werdegang auswirken. Bei mehr als der Hälfte der Interviewten kam es auf Grund von Umplatzierungen zu einem oder mehreren Schulwechseln, teilweise mitten in einem Schuljahr. Es scheint keine Rücksicht auf die Schule genommen worden zu sein. Nur ein Interviewter, der Ende der 1970er Jahre von seiner Mutter nach deren Heirat vom Heim nach Hause genommen wurde, erzählt, dass dafür gesorgt wurde, dass er im gleichen Schulhaus die

91 Interview L6, Z. 102–107, Z. 615–625.

92 Interview B4, Z. 473–481.

93 Interview R5, Z. 171–214, Z. 368–375.

94 Interview W1, Z. 156–158, Z. 204–219.

Sekundarschule beenden durfte, weil erkannt wurde, dass es für ihn wichtig war, im gleichen sozialen Umfeld bleiben zu können.⁹⁵

Auch die finanzielle Situation erwies sich als deutlicher Hemmschuh für Bildungschancen, dies ausgeprägt bis anfangs der 1960er Jahre, waren doch die Löhne für Auszubildende tief und deckten nicht den Lebensunterhalt. Bei mehreren Interviewten wollte oder konnte niemand für die Ausbildungskosten aufkommen. Bei anderen war die gewünschte Bildung zu teuer oder nicht genehm.⁹⁶ Entsprechend blieb für viele nur der direkte Weg in den Arbeitsmarkt, ohne weitere Qualifikationen erwerben zu müssen oder zu können. Es konnte auch erschwerend für den Start ins Erwachsenenleben sein, wenn Versorgungskosten im Nachgang zurückbezahlt werden mussten. Für die meisten war es schwierig, verpasste Bildung nachzuholen.

Die Ausbildungschancen hingen von weiteren Faktoren ab, wie etwa, in welcher Einrichtung jemand platziert wurde, welches Schulangebot existierte oder auch, ob ein Fahrrad zur Verfügung stand oder eine Busverbindung vorhanden war. So bestand ein in Knutwil versorgter Jugendlicher zwar die Sekundarschulprüfung, weil dies jedoch lediglich zwei weitere «Zöglinge» geschafft hatten, wurde heimintern keine Sekundarschulklasse gebildet, so dass er nur die interne Realschule besuchen konnte. Der Besuch einer externen Sekundarschule war für die «Zöglinge» nicht vorgesehen. Auch die anschließenden Lehrmöglichkeiten in der Anstalt beschränkten sich auf wenige Berufe.⁹⁷

Auf das Leben nach der Fremdplatzierung oder Bevormundung wurden viele zu wenig vorbereitet und oft fand nach dem Austritt keine Begleitung statt.⁹⁸ Dies betraf die gesamte untersuchte Phase. Ein Interviewter, der da-

⁹⁵ Interview L4, Z. 104–114.

⁹⁶ Z. B. Interviews SL1; L1; Z2; Z4; R11; R6.

⁹⁷ Interview L2, Z. 166–182.

⁹⁸ Vgl. auch Clara Bombach u. a., Übergänge ins Leben nach der Heimerziehung. Individuelle und professionelle Perspektiven, in: Gisela Hauss, Thomas Gabriel, Martin Lengwiler (Hg.), Fremdplatziert. Heimerziehung in der Schweiz, 1940–1990, Zürich 2018, S. 287–306; Ruth Ammann, Alfred Schwendener, «Zwangslagenleben». Biografien von ehemals administrativ versorgten Menschen, Veröffentlichungen der Unabhängigen Expertenkommission Administrative Versorgungen, Bd. 5, Zürich 2019, S. 124–142.; Tho-

mals im Kinderheim wohnen bleiben konnte und von dort aus eine Lehre machen durfte, erhielt keine Unterstützung und Begleitung und fühlte sich «alleine» gelassen. Er habe einfach ein Zimmer gehabt, «sonst – nichts anderes».⁹⁹ Eine andere Interviewte sagt, dass sie sich auf den Schritt aus dem Heim ins Erwachsenenleben in den 1980er Jahren nicht vorbereitet fühlte: «Du bist draussen und jetzt musst du fertigwerden. Jetzt musst du – jetzt [...] wirst du erwachsen. [...] Also du bist eigentlich hinausgeworfen worden. Und entweder hast du es geschafft oder du hast es nicht geschafft.»¹⁰⁰ Eine Betroffene war «wie im luftleeren Raum, man muss sich irgendwo ein Leben zusammenschustern oder irgendwie einen Boden unter den Füßen finden, damit man überhaupt überlebt.»¹⁰¹ Eine andere erinnert sich an ihren Heimaustritt um 1970: «Ich bin dann mit zwanzig einfach ins Leben rausgestellt worden und kein Mensch hat sich mehr gekümmert. Ich hatte niemanden.»¹⁰² Das Verlassen des Heims war mit Zukunftsängsten verbunden, auch bei jenen, die sich an keine gute Zeit im Heim erinnern: «Und weisst du, wie ich mich gefühlt habe, als ich gehen musste. [...] Ich bin ganz alleine auf dieser Welt. [...] Lieber noch eins aufs Maul bekommen, als das empfinden. Ich bin ganz allein. Ich habe niemanden, auf der ganzen Welt habe ich niemanden. Was mache ich?»¹⁰³ Eine andere Betroffene, die Mitte der 1980er Jahre aus dem Heim austrat, berichtet: «Ich verbrachte ein ganzes Leben hier drin [...]. Ich hatte Angst hinauszugehen, aber gleichzeitig konnte ich nicht mehr hier drinnen bleiben, weil ich es nicht [mehr] aushielt.»¹⁰⁴ So schlugen sich gemäss unseren Befragungen die meisten alleine durch. In wenigen Fällen kam Hilfe von aussen, so das Beispiel eines Bruders, der der Betroffenen auch eine erste Arbeitsstelle vermittelte: «Der Bruder hat mir den Übergang erleichtert ins Leben, und nachher habe ich mich ja selbst gewehrt und ge-

mas Meier u. a., Fürsorgen, versorgen, versorgen. Soziale Fürsorge im Kanton Zug von der Mitte des 19. Jahrhunderts bis in die Gegenwart, Zürich 2022, S. 442 f.

⁹⁹ Interview R17, Z. 203–210.

¹⁰⁰ Interview L9, Z. 490–495.

¹⁰¹ Interview M4, Z. 109–118.

¹⁰² Interview B9, Z. 315–329.

¹⁰³ Interview B3, Z. 1649–1661.

¹⁰⁴ Interview L9, Z. 474–480.

schauf, dass ich weiterkomme.»¹⁰⁵ Einige erzählen, dass sie nach der Fremdplatzierung mit Suchtproblemen kämpften. «Dann bin ich eine Zeit lang ziemlich abgerutscht, Alkohol, Drogen, so Teenagerzeit, habe nirgendwo Halt gehabt. Bin dann auch zum Teil in solche Gruppierungen hineingekommen, die nicht gut waren, und habe dann mit neunzehn meinen Mann kennengelernt», erinnert sich eine Zeitzeugin.¹⁰⁶ Auffällig oft wird das Finden des zukünftigen Ehepartners als Wendepunkt und Ausweg in ein besseres Leben beschrieben, oder eine Partnerschaft oder Ehe wurde mit der Hoffnung eingegangen, einen Platz im Leben zu finden, wenn sich dies dann manchmal auch als Trugschluss herausstellte. Eine Zeitzeugin heiratete früh, «damit ich dann auch einfach einen Platz gehabt habe».¹⁰⁷

Deutlich wird aus all den genannten Beispielen, dass einzelne Personen einen zentralen Einfluss auf den Lebensweg haben konnten, sowohl im Negativen, indem sie verhindernd oder diskriminierend agierten, wie auch im Positiven, indem sie unterstützend und Ressourcen stärkend wirkten. Bei der Mehrheit der Interviewten waren während ihrer Zeit in der Fremdplatzierung und in einer allfälligen Vormundschaft einzelne oder zahlreiche Personen negativ wirksam und es fehlten solche, die sie massgeblich unterstützt oder gefördert hätten. Der Mangel an tragfähigen sozialen Netzwerken erschwerte den weiteren Lebensweg erheblich. Teilweise zeigen sich deutliche Machtgefälle, denen die Jugendlichen ausgesetzt waren. Vormünder werden als wichtige Entscheidungsträger beschrieben, die über den Werdegang bestimmten. Auch ein Heimleiter oder eine Oberin eines Kinderheims, der Bauer in einem Dorf oder der Pfarrer wirkten als Autoritätspersonen. Dabei kam es auch zu Übergriffen, verbunden mit Druckversuchen. Ein Interviewter berichtet, dass er vom Pfarrer abgeküsst worden sei, als ihm dieser ein von der Kirche finanziertes Theologiestudium «schmackhaft» zu machen versuchte.¹⁰⁸ Ein anderer erlebte einen Missbrauchsversuch seitens des Kinderheimdirektors, eines katholischen Geistlichen. Da er sich wehrte, wurde er

¹⁰⁵ Interview M1, Z. 80–87.

¹⁰⁶ Interview Z3, Z. 206–209.

¹⁰⁷ Interview M4, Z. 163–167.

¹⁰⁸ Interview SL1, Z. 643–646.

vom Direktor aus der heiminternen Sekundarschule «herausgerissen» und in den Landwirtschaftsbetrieb des Heims versetzt.¹⁰⁹

Auch Eltern hatten teilweise einen bedeutenden Einfluss, indem sie beispielsweise eine Ausbildung ausschlugen. So entgegnete ein Vater eines Interviewten auf dessen Wunsch, das Gymnasium zu besuchen: «Du musst ja nicht meinen, Du müsstest etwas Besseres werden.»¹¹⁰ Einer anderen Befragten verbot ihr Vater das Absolvieren einer Lehre, da sie ja sowieso einmal heiraten werde und daher keine Ausbildung brauche.¹¹¹ Auch Alkoholprobleme und damit einhergehend mangelnde Finanzen wurden genannt.¹¹²

Jene, die Glück hatten, erfuhren Unterstützung oder entscheidende Impulse meist durch einzelne Personen und waren «zur rechten Zeit am richtigen Ort». Eine Zeitzeugin erhielt so verschiedentlich Unterstützung und hatte immer wieder Glück. Dank einer Klosterfrau kam sie als gute Schülerin in die Regelschule statt in die Hilfsklasse; ihre Vormundin verhalf ihr weiter zu einem Platz in einem Institut in Brüssel, wo sie Französisch lernen konnte; eine dortige Klosterfrau verhalf ihr wiederum zur gewünschten Lehrstelle als Psychiatriepflegerin.¹¹³ Bei einem anderen half ein ehemaliger Schulkamerad mit einem Ratschlag, wo er eine Arbeitsstelle finden könnte, nachdem er vor der Bauernfamilie geflüchtet war.¹¹⁴ Bei manchen wirkten die Eltern oder zumindest ein Elternteil unterstützend, ermöglichten eine Lehre oder halfen dem Jugendlichen bei der Berufsfindung etwa durch den gemeinsamen Besuch eines Berufsberaters.¹¹⁵

109 Interview R13, Z. 887–889.

110 Interview L6, Z. 202–204.

111 Interview Z3, Z. 196–199.

112 Interviews Z4, Z. 1443–1451; R14, Z. 166–172, Z. 396–420.

113 Interview B4, Z. 422–433, Z. 576–584, Z. 613–624.

114 Interview L1, Z. 403–407.

115 Interviews Z4, Z. 1447–1449; L7, Z. 693–714.

Schlussbetrachtungen

Auf der Basis dieser vierzig Interviews ergeben sich vielfältige, allerdings über vier Jahrzehnte verteilte vergleichende Bezüge; sie vermitteln auch Einblicke in Sinnkonstruktionen Betroffener und die damaligen Lebensverhältnisse mit einem intersubjektiv vergleichenden Ansatz. Anders als in Interviews der Vergleichsgruppe dominiert bei den Interviews mit vormals Fremdplatzierten das Negative und Belastende im Rückblick auf das eigene Leben stärker. Offenkundig wird auch eine Diskrepanz zwischen dem von Betroffenen geschilderten Erlebten und Erfahrenen und den behördlichen Verlautbarungen, so beispielsweise den Berichten der Berufsberatung, die durchaus ein Problembewusstsein ausdrücken.

Die sogenannten «Ermöglichungsräume» dieser untersuchten Jugendgruppe, nach denen mit Blick auf Schule und Berufswahl, den weiteren beruflichen Werdegang, den sozialen Aufstieg, die Alltagsbewältigung und anderes mehr gefragt worden ist, erweisen sich als insgesamt stark eingeschränkt, auch wenn einigen dank wirtschaftlicher Hochkonjunktur mit weniger guten Startchancen der Einstieg ins Erwerbsleben gelang. Diese Jugendgruppe war immer wieder mit Stereotypen und gesellschaftlichen Vorurteilen konfrontiert. Einschränkend war zudem, dass meist keine Eltern da waren, die unterstützend und helfend wirken konnten. Begrenzungen waren so für die Gruppe der fremdplatzierten Jugendlichen markant spürbar, wie in den Erinnerungen breit geschildert wird. Solche Begrenzungen betrafen grundsätzlich nicht nur diese Gruppe Jugendlicher. Jugendlichen aus einem bildungsferneren Milieu konnte es ähnlich ergehen, und ökonomische Aspekte beeinflussten Berufswahlentscheidungen grundsätzlich. Stärker als bei Interviewten der Vergleichsgruppe zeigt sich bei der Gruppe der Fremdplatzierten jedoch das Zurückgesetztwerden. In den Interviews wird deutlich, wie sehr sie dies als ungerecht empfanden und darunter litten. Der Hauptunterschied dürfte darin begründet sein, dass Fremdplatzierte stärker stigmatisiert waren, weniger Unterstützung durch Eltern, Bekannte und weitere Personenkreise erhielten sowie weniger tragfähige soziale Beziehungen aufbauen konnten, die unterstützend wirkten. Sie waren weit stärker auf sich allein gestellt. Hier

ergeben sich durchaus Parallelen zur Untersuchung von Biografien ehemaliger administrativ versorgter Menschen beim «Start in ein Danach».¹¹⁶

Im Soge der hochkonjunkturellen Entwicklung wurde die Berufslehre nicht nur breit anerkannt, sondern sie galt auch als wichtig, um später eine «rechte Lebensgrundlage» zu erlangen. Entsprechend waren staatliche Akteure darum bemüht und förderten diesen Zugang für die Jugendlichen, wenn auch die soziale Einschränkung gerade für die Gruppe fremdplatzierter Jugendlicher offenkundig war. Eklatant waren auch die geschlechtsspezifischen Unterschiede, die sich für die hier untersuchte Gruppe wohl noch akzentuiert haben dürften. Dies geht zumindest aus den einzelbiografischen Bezügen hervor, lässt sich jedoch nicht quantifizieren. Schwieriger ist es ferner, den zeitlichen Wandel zu erfassen, der im Vergleich der einzelnen Biografien nicht so sichtbar wird, wenn sich auch die konjunkturelle Entwicklung sowie eine sich verändernde Berufswelt in den Erinnerungen widerspiegelt. Die Situation der Fremdplatzierung scheint aber von grösserer Wirksamkeit zu sein und hat das Heranwachsen prägend beeinflusst, ob es sich nun um Interviewte handelt, die in den 1950er Jahren oder den 1980ern ihre Jugend verbracht haben. Sie waren als Gruppe auf Grund von Stigmatisierungen besonders verletzlich und auch einer Willkür ausgesetzt. Damit stellten sich spezifische Herausforderungen für Entscheidungsträger im Erziehungs- und Sozialbereich und im Rückblick wird ihnen entweder eine bedeutende Schlüsselfunktion zugeschrieben oder aber es wird auf ein Versagen hingewiesen. Letztlich jedoch vermochten diese den Ansprüchen sehr häufig nicht zu genügen.

Anhang: Zehn Fallbeispiele

Welche Probleme widerspiegeln sich im Werdegang von Jugendlichen, hier nachverfolgt an zehn chronologisch aufgeführten «erinnerten» Fallbeispielen, und welche Ressourcen (Humankapital und Sozialkapital) standen ihnen zur Verfügung?¹¹⁷ So unterschiedlich ihre Lebensläufe sind, veranschau-

116 Ammann, Schwendener, «Zwangslagenleben», S. 124–142.

117 Vgl. dazu auch die eingangs skizzierten theoretischen Bezüge, die dem Projekt «Adolescent in Care» zu Grunde liegen.

lichen sie die Schwierigkeiten und Hemmnisse, aber auch Möglichkeiten und Unterstützung, auf die diese Jugendlichen bei ihrer Berufsausbildung sties- sen, und welche langzeitigen Perspektiven damit für sie verbunden waren. Aufgeführt sind die Beispiele mit Bezug zu spezifischen Akzentsetzungen, die sich in den Erinnerungen finden. Dadurch erhalten diese lebensbiografischen Kurzfassungen eine Art Modellcharakter und sind Fallbeispiele, die auch für spezifische Problematiken und Ausgangssituationen stehen.

«Zuchthäusler stellen wir keine ein.»

Rudolf K. (1944) wuchs in armen Verhältnissen in einer kinderreichen Familie auf und wurde in den 1950er Jahren im Alter von sechs Jahren zusammen mit anderen Geschwistern in einem Kinderheim platziert. Den Eltern wurde die elterliche Gewalt entzogen und alle minderjährigen Kinder unter Vormundschaft gestellt. Rudolf K. hatte gute Noten und durfte die Sekundarschule besuchen. In der Dorfschule wurden die Heimkinder von den anderen Kindern schikaniert, ausgelacht, mit Steinen beworfen und als «Zuchthäusler» bezeichnet. «[A]m schlimmsten war dieses verdammte Auslachen», die Zuchthäusler kommen, ___ das vergesse ich natürlich nie.»¹¹⁸ Er wehrte sich zusammen mit anderen Heimkindern, sie schlugen auch zurück. Nach neun Jahren im Kinderheim sei er wohl deswegen in die Erziehungsanstalt Knutwil versetzt worden. Hätte er gestohlen, wäre ihm seine Versetzung verständlich gewesen. In Knutwil besuchte er das zweite Sekundarschuljahr. Er wollte Drogist werden und benötigte dafür eine kaufmännische Lehre. Sein Lehrer und der Berufsberater unterstützten ihn in diesem Berufswunsch, ebenso das Seraphische Liebeswerk, bei dem er für die Lehrstellenvermittlung angemeldet wurde. Die Suche war jedoch trotz hervorragender Schulnoten vergeblich. Es hiess: «Zuchthäusler stellen wir keine ein». Sein Vormund intervenierte daher. «Ein Heimkind lernt einen handwerklichen Beruf».¹¹⁹ Rudolf K. absolvierte schliesslich eine Bäckerlehre. Der Lehrbetrieb, in den er vermittelt wurde, nahm auch sonst Heimkinder als Lehrlinge auf. Vom Lehrlingslohn wurde Rudolf K. mehr als die Hälfte abgezogen. Damit wurden Kosten für den Aufenthalt im Kinderheim abbezahlt. Als Rudolf K. die Lehrstelle wechseln wollte, weil er als Ar-*

¹¹⁸ Interview L5, Z. 27 f., Z. 273 f.

¹¹⁹ Interview L5, Z. 96, Z. 156.

beitskraft ausgebeutet wurde und sein Lehrmeister das «kleinste bisschen» dem Vormund meldete, drohte ihm sein Vormund mit der Zwangserziehungsanstalt Aarburg. «Entweder bleibst du da oder du wirst versorgt.»¹²⁰ Nach der Lehre verliess er den Lehrbetrieb und arbeitete eine Weile als Bäcker, bevor er nach der Rekrutenschule zur SBB wechselte. Sein Bruder hatte ihm den Hinweis gegeben, dass der Lohn dort besser sei. Mit der Volljährigkeit wurde seine Bevormundung aufgehoben und er war aus der Kontrolle des Vormundes entlassen. «Mit zwanzig ist es dann aufwärts gegangen. Und dann habe ich noch Glück gehabt und – ja, dann habe ich dann langsam meinen Weg gemacht.»¹²¹ Er lernte seine Frau kennen, gründete mit ihr eine Familie und fand eine Stelle im Aussendienst in einer Firma, die Drogerieprodukte verkaufte. Damit kam er seinem Wunschberuf als Drogisten doch noch nahe, konnte «etwas ganz Ähnliches» machen und «dann eigentlich das Negative vergessen».¹²²

«Du hast ja ein Dach über dem Kopf, was will man noch mehr?»

Hans M. (* 1945) wurde wegen einer Schreib- und Redeschwäche in einer Klosterschule platziert, wo die Ordensschwwestern «keine Geduld» zeigten. Nach seiner Heimkehr kam er in die Hilfsschule. Wenig später starb seine Mutter und hinterliess eine grosse Kinderschar. Dem Vater wurde die elterliche Gewalt entzogen und alle Kinder wurden zu den Grosseltern gebracht oder in Pflegefamilien und Heimen verteilt. Hans M. kam in ein Kinderheim, blieb jedoch nur kurze Zeit. Die Heimatgemeinde wollte den Aufenthalt nicht bezahlen und sein Vater konnte ihn mit seinem bescheidenen Einkommen nicht finanzieren. Schliesslich kam er in den 1950er Jahren am Ende der Primarschulzeit zu einem Bauern, wo er oft geschlagen wurde und «immer zu wenig zu essen» hatte.¹²³ Er musste auf dem Bauernhof hart arbeiten. Zeit für Schulaufgaben blieb keine, weshalb er vom Lehrer in der Schule Ohrfeigen oder Taten erhielt. Als er ihm sagte, er sei bei einem Bauern und müsse arbeiten, antwortete der Lehrer, «das glaube er nicht, er komme dann einmal schauen.

120 Ebd., Z. 394.

121 Ebd., Z. 1187–1190.

122 Ebd., Z. 145–149, Z. 228–230.

123 Interview L1, Z. 80 f., Z. 215.

Aber er kam dann doch nie. Und dann meldete der Lehrer das einfach und ich kam in ein anderes Schulhaus.»¹²⁴ Als Hans M. die Schule wechselte, wurde auch der Schulweg länger und der Bauer stellte ihm ein Fahrrad zur Verfügung, damit er nach der Schule möglichst rasch wieder an der Arbeit war. Sein neuer Lehrer ging freundlich mit ihm um. «Der hat gesehen, dass ich schlafe und dann hat er genau gewusst ____.»¹²⁵ Er wurde ein Jahr vor Ende der obligatorischen Schulzeit aus der Schule genommen. Gefördert wurde er von niemandem und erlebte wegen seinen schulischen Schwierigkeiten von verschiedenen Seiten Diffamierungen, obwohl er in die Schule gehen und etwas lernen wollte. Als er sich für eine Lehre interessierte, lehnte sein Vormund ab. «Das könne ich vergessen. Ich könne nicht einmal schreiben. Und richtig lesen auch nicht. Statt mich aufzumuntern ____.»¹²⁶ Als er einen neuen Vormund erhielt, bat er darum, Lastwagenchauffeur lernen zu können. Sein Vormund arrangierte ihm eine dafür geeignete Arbeitsstelle. Aber auch diesmal weigerte sich die Gemeinde, die dafür nötigen Auslagen zu bezahlen. Er sei ja bei einem Bauern untergebracht, habe «ja ein Dach über dem Kopf, was will man noch mehr?». Mit 20 Jahren lief er weg. Ein ehemaliger Schulkollege, der ihm auf dem Heimweg manchmal von seinem Pausenbrot zu essen gegeben hatte, erzählte ihm von einem Arbeitgeber, der immer Leute suche. Hans M. erhielt auf Anhieb eine Stelle, bei der er erstmals einen Lohn für seine Arbeit erhielt und sich «anständige Kleider» kaufen konnte. Er arbeitete eine Weile auf dem Bau, danach als Taxichauffeur, wo er die Taxiprüfung machen konnte, und lernte seine Frau kennen, mit der er eine Familie gründete. Er holte die Lastwagenprüfung nach und wechselte schliesslich in eine Stelle, in der er «wirklich einmal das machen [konnte], was [...] [er] eigentlich hatte lernen wollen: Mechaniker.»¹²⁷ Er blieb dort viele Jahre bis zu seiner Pensionierung.

«Das [die Berufswahl] hätte man ein bisschen seriöser machen müssen.»

Karl Z. (* 1946) verlebte eine schöne Kindheit inmitten seiner Geschwister und befreundeter Nachbarskinder. Sein Vater wurde mehrfach administrativ ver-

124 Interview L1, Z. 242–247.

125 Ebd., Z. 255 f.

126 Ebd., Z. 385–387.

127 Ebd., Z. 172 f.

sorgt, seine Mutter versuchte, die grosse Familie mit Nährarbeiten über Wasser zu halten. Nach und nach wurden alle Kinder in Heimen oder Pflegefamilien versorgt. Mit 14 Jahren zu Beginn der 1960er Jahre kam auch Karl Z. als Pflegekind zu einer älteren, alleinstehenden, «guten» Dame, wo er sich aufgehoben fühlte. Die Wegnahme von zu Hause geschah von einem Tag auf den anderen, zusammen mit den letzten Kindern, die noch in der Familie lebten. «Das Schlimme war für mich, dass man plötzlich herausgerissen wurde, [...] und man war dann plötzlich ganz allein».¹²⁸ Er durfte keinen Kontakt mit seiner Familie und seiner «alten» Umgebung haben. Sein Vormund hatte es ihm verboten. Karl Z. besuchte die Sekundarschule. Das Lernen fiel ihm leicht. Durch die Pflegemutter kam er in ein «gehobenes» Milieu, wo ihm neue Horizonte eröffnet wurden. Im Gegensatz zu seinen Geschwistern, die auch im späteren Leben unter der Versorgung «schwer litten», hatte er Glück.¹²⁹ Auch seinen Vormund erlebte er positiv. Er wurde von ihm gelobt, konnte ihn um Rat fragen und empfand die Vormundschaft nicht als «Last».¹³⁰

Nach der dritten Sekundarschule wurde er in ein Lehrlingsheim platziert und absolvierte eine Mechanikerlehre. In der fünften Primarschulklasse hatte er noch daran gedacht, das Gymnasium zu besuchen. Sein Vater meinte jedoch: «Du musst nicht meinen, Du müssest etwas Besseres werden». In der Schule wurden jene, die die Mittelschule besuchen wollten, als die «Mehrbesse- ren» angeschaut.¹³¹ So war das Thema für ihn abgeschlossen und er dachte zunächst an eine Lehre als Design-Goldschmied. Er sprach mit seinem Vormund, der ihm abriet, da er keine Zukunft in diesem Beruf sah. Karl Z. ging zu einem Berufsberater, bei dem er verschiedene Tests machen musste und der ihn fragte, was er beruflich gerne machen würde. Da es in der Schule hiess, Mechanikerlehre und danach Technikum seien «die Zukunft», antwortete er dem Berufsberater, er wolle Mechaniker werden, obwohl er nicht wusste, was das war. Im Nachhinein findet er, er hätte bei der Berufswahl mehr Unterstüt-

128 Interview L6, Z. 638–641.

129 Ebd., Z. 727–734.

130 Ebd., Z. 536–543.

131 Ebd., Z. 197–209.

zung gebrauchen können, um herauszufinden, was am besten für ihn gewesen wäre. «Das hätte man ein bisschen seriöser machen müssen.»¹³²

Nach der Lehre arbeitete er eine Weile als Mechaniker. Mit 20 Jahren wurde er aus der Vormundschaft entlassen. Später begann er das Abendtechnikum, das er jedoch nicht abschloss, da er inzwischen geheiratet hatte und Vater geworden war. Sein Schwager schlug ihm schliesslich vor, Programmierer zu werden. Karl Z. war fasziniert von diesem Beruf, besuchte Kurse und hatte fortan «gute Jobs» in grossen Firmen. «Von dort weg ist es dann beruflich nur noch aufwärts gegangen. Das war phänomenal, wenn man programmieren konnte.»¹³³

«Ich war nur zum Arbeiten dort.»

Rosa L. (* 1946) kam in den 1940er Jahren im Alter von zwei Jahren zu einer Hebamme in Pflege, wo sie sich zu Hause fühlte, und wurde danach bis 16-jährig bei drei Bauernfamilien verdingt. Die genauen Gründe, weshalb ihre Eltern sie weggaben, als das siebte Kind zur Welt kam, sind ihr nicht bekannt. Als Verdingkind war sie «nur zum Arbeiten dort» und wurde mit Ausnahme der letzten Bauernfamilie ausgenutzt. Obwohl ihr keine Zeit zum Hausaufgaben machen und zum Lernen blieb, war sie eine sehr gute Schülerin und der Oberstufenlehrer fand, sie gehöre in die Sekundarschule. Der Wechsel von der Real- in die Sekundarschule geschah jedoch nicht offiziell. Der Bauer, bei dem sie damals verdingt war, hätte es ihr nicht erlaubt. Lediglich zwei Lehrer wussten Bescheid und Rosa L. erhielt am Schluss ein Realschulzeugnis. Ihr Sekundarschullehrer erzählte ihr später bei einer Klassenzusammenkunft, dass er in der ersten Stunde immer Deutsch unterrichtet habe, damit sie noch etwas weiterschlafen konnte. «Ich bin total übermüdet gewesen», erinnert sie sich.¹³⁴ Eine Ausbildung durfte sie nach der Schulzeit nicht machen, wie auch ihre Geschwister nicht. Sie musste in einem Restaurant arbeiten gehen, obwohl sie gerne bei der letzten Bauernfamilie geblieben wäre, und hatte einen Teil ihres Lohnes zu Hause abzugeben. Als sie nach einem Missbrauch unehelich schwanger wurde, musste sie auf äusseren Druck hin heiraten. «In unserer Fa-

132 Ebd., Z. 627 f.

133 Ebd., Z. 314 f.

134 Interview L7, Z. 219–225.

milie gibt es keine unehelichen Kinder», hiess es.¹³⁵ Nach der Heirat arbeitete Rosa L. im Verkauf, da sie «Geld heimbringen musste», und liess sich einige Jahre später scheiden. Erst als sie ihren zweiten Ehemann kennenlernte, habe sie «angefangen zu leben».¹³⁶ Sie arbeitete nach der Heirat «immer ein bisschen». «Ich habe mir einfach gesagt, ‹meine Kinder, die haben einmal das schönste Leben›.»¹³⁷ Ihr langjähriger Arbeitgeber im Detailhandel ermöglichte es ihr, eine Anlehre zu machen, die sie sehr gut abschloss und wofür sie als Anerkennung mehr Lohn erhielt. «Ich habe einen Stolz gehabt, selber, für mich, und ich habe Freude gehabt an der Arbeit.»¹³⁸ Später besuchte sie zusätzlich drei Monate die Wirtefachschule und nahm währenddessen unbezahlten Urlaub. Ihrem Arbeitgeber blieb sie aber bis zur Pensionierung treu und war eine geschätzte Arbeitskraft.

«Da war niemand da.»

Martin P. (* 1952) stand von seiner Geburt an bis zur Volljährigkeit unter Vormundschaft und wurde in verschiedenen Heimen platziert. Nach der Scheidung der Eltern wurden alle Kinder in einem Kinderheim platziert und später voneinander getrennt. Martin P. besuchte die Dorfschule. Die Heimkinder wurden von anderen Kindern als «Kinderheimler» gehänselt und wurden auch von Lehrern schlechter behandelt. Im Heim musste Martin P. die Hausaufgaben in einem Raum machen, in dem andere Kinder spielten und es lärmig war. Er konnte sich nicht konzentrieren und es wurde ihm nicht erlaubt, zum Lernen in ein ruhiges Zimmer zu gehen. Den Sprung in die Sekundarschule schaffte er nicht: «Ich kam nicht mit, weil ich einfach eine Lücke hatte.»¹³⁹ Gefördert wurde er in seiner Kindheit und Jugend nicht. «Da war niemand da.»¹⁴⁰ Im Kinderheim wurde er nach vielen Jahren entlassen und danach in die Erziehungsanstalt Knutwil versetzt. Er sei frech, hiess es, und er mache nicht, was man ihm sage. «Mein Vormund wollte bestätigt sehen, dass ich kriminell werde. Dass er sagen kann, ‹ich habe ja gewusst, dass das ein

135 Ebd., Z. 186.

136 Ebd., Z. 640.

137 Ebd., Z. 423 f.

138 Ebd., Z. 573 f.

139 Interview L10, Z. 41 f.

140 Ebd., Z. 232.

Krimineller ist, darum habe ich ihn dort [nach Knutwil] hingetan». Aber das ist ja effektiv nicht passiert.»¹⁴¹ Seinen Vormund sah er in all den Jahren nur wenige Male. In Knutwil beendete er die obligatorische Schulzeit und sah auch Jugendliche, die dort eine Lehre absolvierten: «Eine Lehre konnte man dort machen, alte Lehren, [...] die am Aussterben [waren], Sattler oder [...] so Zeugs, das nützt ja dann auch nichts mehr.»¹⁴² Zudem sei eine Lehre in einer Erziehungsanstalt im Lebenslauf nicht gerade förderlich. Der Direktor entliess ihn bereits nach einem Jahr. Er sehe nicht ein, warum Martin P. in Knutwil sei. Nach dem Austritt kam er zurück zu seiner Mutter. Eine Lehre oder Anlehre konnte er nicht machen. «Ich habe damals das Vertrauen in den Vormund oder die Vormundschaftsbehörde [verloren] – ist total weg gewesen. Ich habe einfach gewusst, ich darf nicht kriminell werden.»¹⁴³ Mit 18 Jahren erhielt er einen neuen Vormund, den er nie zu Gesicht bekam und der ihn machen liess, solange er «ihm keine Probleme machte». Martin P. schlug sich mit verschiedenen Jobs durch und wurde mit 20 Jahren aus der Vormundschaft entlassen. Er habe sich «erfreulich entwickelt». Später arbeitete er im Aussendienst. Er heiratete und gründete eine Familie. Als er eine Ausbildung als Verkaufsleiter machen wollte, fehlte ihm ein Lehrabschluss. «Und dann ist mir der Weg auch wieder versperrt gewesen.»¹⁴⁴ Wenige Jahre vor der Pensionierung hatte er ein Burnout. Mit seiner zweiten Frau wanderte er aus, weil sie sich das Leben in der Schweiz nicht mehr leisten konnten. Er würde gerne wieder zurückkehren. Hätte er eine Lehre und später den Verkaufsleiter machen können, wäre es wohl nie so weit gekommen.

«Ich konnte eigentlich nie lernen, was ich wollte.»

Anton P. (1958) kam nach der Scheidung seiner Eltern mit fünf Jahren in eine Pflegefamilie und war in den 1960er und 1970er Jahren während 15 Jahren bis zu seiner Volljährigkeit in diversen Anstalten und Pflegeorten platziert. Mit den vielen Ortswechsellern kam er auch immer wieder in eine neue Schule. Mal war er schulisch mittelmässig, mal Klassenbester, mal war er im Stoff hin-*

¹⁴¹ Interview L10, Z. 448–450.

¹⁴² Ebd., Z. 413 f.

¹⁴³ Ebd., Z. 92–95.

¹⁴⁴ Ebd., Z. 300 f.

terher und kam kaum nach, mal voraus und entsprechend «fast unterfordert». Nach seiner Versetzung ins Jugenddorf Knutwil machte er die Sekundarschulprüfung und bestand sie. Weil jedoch lediglich drei Jugendliche die Prüfung geschafft hatten und ein externer Besuch der Sekundarschule nicht erlaubt war, wurde keine Sekundarschulklasse gebildet und Anton P. musste die heiminterne Realschule besuchen. Die Anstalt Knutwil war für ihn ausgewählt worden, weil dort Lehren angeboten wurden. Er konnte in die verschiedenen heiminternen Lehrbetriebe reinschauen, die ihn interessierten. Am liebsten hätte er damals Koch gelernt. Da er jedoch eine Allergie hatte, verlegte man seinen Arbeitsplatz dauernd: von der Mineralquelle zur Küche, Schlosserei und Schreinerei. Nach seiner Versetzung in die Erziehungsanstalt Aarburg arbeitete er dort in internen Betrieben. Schliesslich sagte Anton P., er wolle Fernsehtechniker lernen. Es hiess jedoch, er dürfe keine externe Lehre machen. Aus den zur Auswahl stehenden Lehren in der Schlosserei, Schreinerei und Gärtnerei wählte er letztere, weil sein Grossvater Gärtner war. Als es ihm nicht gefiel, hiess es: «Selber schuld, wieso machst Du nicht extern eine Lehre?» Und dort ist für mich eine Welt zusammengebrochen.»¹⁴⁵ Die Gärtnerlehre schloss er schliesslich mit Auszeichnung ab. Nach seiner Entlassung aus der Anstalt arbeitete er kurz in einer Landschaftsgärtnerei, kehrte danach aber nie mehr in diesen Beruf zurück, sondern arbeitete in Niedriglohnstellen, mal dies, mal das, beispielsweise als Koch, Dachdecker oder Chauffeur. Ohne Sekundarschulabschluss blieben ihm gewisse Ausbildungen und Berufe, die ihn interessiert hätten, verwehrt. Ihm standen in den Anstalten Knutwil und Aarburg zudem ausschliesslich handwerkliche Berufslehren offen. «Eine Chance, etwas zu lernen im Bürobereich, hatten wir nie.» Computer- oder Programmierkenntnisse eignete er sich später selber an. Seit vielen Jahren ist er krankheitsbedingt arbeitslos. «Ich konnte eigentlich nie lernen, was ich wollte», und «ich habe dann [beruflich] nie machen können, was ich wollte», resümiert er.¹⁴⁶

«Das war nicht meine Erfüllung. Ich wollte mehr.»

Maria I. (* 1958) wurde zusammen mit ihren Geschwistern in den 1960er Jahren «von einer Minute auf die andere» fremdplatziert, als ihre alkohol-

145 Interview L2, Z. 185–187.

146 Ebd., Z. 326 f., Z. 667 f.

und tablettensüchtige Mutter in Spitalpflege kam. Bis zum Ende der obligatorischen Schulzeit blieb sie im Kinderheim und besuchte die Hilfsschule, wie «fast alle» anderen Heimkinder auch. «Die hat man einfach so abgestempelt.»¹⁴⁷ Weder in der Schule noch im Heim wurden sie gefördert. «Wir sind halt einfach dort gewesen. [...] Schade, man hätte noch viel herausholen können, nur schon, wenn man mit uns Hausaufgaben gemacht hätte. [...] Ich habe wahnsinnig gerne gerechnet, aber das hat niemanden interessiert. Sonst wäre ich vielleicht sogar noch in eine Buchhaltung [gegangen].»¹⁴⁸ Eine Beziehung zum Personal konnte sie nicht aufbauen, «das lief alles kalt ab».¹⁴⁹ Sie wurde von niemandem gefragt, ob sie nach der Schule etwas lernen wollte. «Kinderheimkinder haben keine Chance.»¹⁵⁰ Eigentlich war Maria I. früh klar, dass sie im Spital oder mit Kindern arbeiten wollte. Nach dem Austritt aus dem Kinderheim wurde sie jedoch in ein Haushaltslehrjahr vermittelt. Ihr Vater hatte mitbestimmt. Zunächst kam sie in einen reichen Privathaushalt und besuchte daneben die Haushaltsschule. Sie wurde jedoch «wieder von einer Stunde auf die andere herausgenommen» und in die Klinik St. Anna umplatziert, wo sie das Haushaltslehrjahr beendete, jedoch lediglich als «Putzmädchen» diente. «Das war nicht meine Erfüllung. Ich wollte mehr.»¹⁵¹ Danach ging sie von einer Stelle zur nächsten, blieb nie lange, bis sie schliesslich auf eigenen Antrieb eine Lehre als Spitalhilfe machte und damit ihren Berufswunsch erfüllte. Nach der Lehre kam sie auf eine «sehr, sehr schöne Station». «Wir hatten ein sehr gutes Verhältnis miteinander.»¹⁵² Als Maria I. bald darauf schwanger wurde, verliess sie die Arbeitsstelle. «Das war schade. Das hätte ich nicht machen sollen.»¹⁵³ Sie bekam ein zweites Kind, ohne zu heiraten, und trennte sich bald wieder von ihrem Partner. Gesundheitlich ging es danach «bergab». Heute bezieht sie eine Invalidenrente.

147 Interview L3, Z. 65 f.

148 Ebd., Z. 545–550.

149 Ebd., Z. 361 f.

150 Ebd., Z. 54.

151 Interview L3, Z. 92 f.

152 Ebd., Z. 332 f.

153 Ebd., Z. 335 f.

«Bewerbungen schreiben und eine Stelle bekommen ist für mich ganz schwer.»

Berta K. (* 1962) wurde mit ihren Geschwistern nach der Scheidung ihrer Eltern dem Vater zugesprochen. Sie verlebte «keine schöne Kindheit» bei ihm. Als sie im Kindergarten war, wurde sie zusammen mit anderen Geschwistern fremdplatziert. Sie kam in den 1960er Jahren in ein Kinderheim, wo sie bis zum Ende der Schulzeit blieb. Im Heim fühlte sie sich allein und wurde oft gestraft. In der Dorfschule hatte sie Angst vor dem Lesen. Wenn sie vorlesen musste, verkrampfte sie sich und konnte nicht mehr richtig atmen. Der Lehrer half ihr nicht. «Mir schien es, als hätte er extra immer mich zum Lesen aufgerufen, obwohl er gemerkt hat, dass es nicht geht.»¹⁵⁴ Im Heim mussten die Kinder im Beisein und unter Hilfeleistung der Erzieherinnen die Aufgaben machen, vielleicht blieb danach noch Zeit zum Spielen. Sie erlebte es als grossen Druck, die Aufgaben möglichst rasch und richtig zu machen. «Wenn ich nicht gerade konnte, wurde ich gestraft und dann war ich wie blockiert. Ich konnte gar nicht mehr frei denken.»¹⁵⁵ Nur auf die Turnstunden freute sie sich, wo sie eine gute Schülerin war. Der Turnlehrer rühmte sie deswegen. Sie besuchte die Realschule und konnte von der Schule aus für die Berufswahl einmal «schnuppern» gehen. Sie tat dies in einem Coiffeursalon, weil sie nichts anderes konnte. «Ich sah gar keine andere Möglichkeit, gar nichts. Ich hatte keine Vorstellungen – nichts.»¹⁵⁶ Nach der Anlehre als Coiffeuse heiratete sie und gründete eine Familie. Als Coiffeuse arbeitete sie nie. Ihr Ehemann erwies sich als alkoholabhängig und «gab fast immer den Lohn im Restaurant aus». «Ich ging dann aus Not servieren, vorübergehend, damit ich etwas gehabt habe finanziell. Ich war immer so am Limit mit Essen für die Kinder machen, nach ihnen schauen und alles.»¹⁵⁷ Später reichte sie die Scheidung ein, arbeitete an verschiedenen Stellen, etwa in einer Supermarktkette oder in einem Pflegeheim. Dazwischen war sie immer wieder arbeitslos. Sie lebt heute in beengten finan-

154 Interview L8, Z. 547 f.

155 Ebd., Z. 534–541.

156 Ebd., Z. 382 f.

157 Ebd., Z. 118–125.

ziellen Verhältnissen und hat Mühe, eine Stelle zu erhalten. «Bewerbungen schreiben und eine Stelle bekommen ist für mich ganz schwer.»¹⁵⁸

«Sie [die Mutter] hat mir immer vorgeworfen, ich wolle etwas Besseres sein.»

Martin B. (* 1964) kam nach der Scheidung seiner Eltern in den 1960er Jahren zunächst in ein Säuglingsheim, danach zu seinen Grosseltern, bei denen er es sehr gut hatte. Auch alle seine Geschwister wurden fremdplatziert und unter Vormundschaft gestellt. Als seine Mutter nochmals heiratete, holte sie ihre Kinder wieder zu sich. Wenige Jahre später wurden jedoch alle Kinder in ein Heim platziert, nicht zuletzt auf Grund der Alkoholsucht des Ehemannes. Martin B. war damals in der Primarschule und blieb bis in der Oberstufe im Kinderheim. Er besuchte zunächst die Realschule, wollte jedoch in die Sekundarschule und schaffte die Übertrittsprüfung. Als seine Mutter zum dritten Mal heiratete, holte sie ihre Kinder Ende der 1970er Jahre erneut nach Hause. Es wurde Martin B. ermöglicht, die zweite und dritte Sekundarschule weiterhin am gleichen Ort zu besuchen, weil erkannt wurde, dass es für ihn wichtig war, im gleichen sozialen Umfeld bleiben zu können. Als er ins Lehrerseminar gehen wollte, förderten und unterstützten ihn gewisse Lehrpersonen darin, andere wiegelten ab und meinten, «von den Noten her und vom Umfeld» her sei dies nicht möglich.¹⁵⁹ Als sein Vormund wechselte, wurde es für ihn besser. Im Gegensatz zum Vorgänger setzte sich dieser für Martin B. ein und glaubte an ihn. Er sah zu, dass er eine dreijährige kaufmännische Lehre machen konnte, «obwohl der Berufsberater klar gesagt hat, es reiche nicht», möglich sei «höchstens eine Bürolehre».¹⁶⁰ In der Berufsberatung wurde er als Heimkind und auf Grund der Wohnadresse seiner Mutter, die keinen guten Ruf hatte, diskreditiert. Er entwickelte während der Lehre einen Ehrgeiz und schloss sie mit sehr guten Noten ab. Auch interessierte er sich für Politik und Kultur, während seine Familie eine «sehr apolitische» war. «Bei uns hat man immer Fernsehen geschaut.»¹⁶¹ Seine Mutter unterstützte ihn nicht: «Sie hat mir im-

158 Interview L8, Z. 137–149.

159 Interview L4, Z. 115–120.

160 Ebd., Z. 125, Z. 136 f.

161 Ebd., Z. 161–164.

mer vorgeworfen, ich wolle etwas Besseres sein.»¹⁶² Nach der Lehre arbeitete er wenige Jahre in einer Treuhandfirma und besuchte dann die Fachhochschule. Er wollte einmal mehr Geld verdienen, eine gewisse Position erreichen und «nicht das Leben lang nur [...] Untergebener sein». «Weil, bei uns daheim ging es immer ums Geld. Immer zu wenig Geld.»¹⁶³ Ein Pfarrer unterstützte ihn finanziell dabei, so dass er die Fachhochschule machen konnte. «Wenn Sie – trotzdem – in unserem Staat – wenn Sie nichts haben, dann ist es extrem schwierig.»¹⁶⁴ Er arbeitete danach in einer Stiftung und ist nun seit vielen Jahren Leiter eines Altersheims.

«Und das ist dann so bewertet worden, als ob ich schwach bin.»

Anna M. (* 1968) wuchs bis zum Alter von 18 Jahren in den 1970er und 1980er Jahren in einem Kinderheim auf. Als Kleinkind war sie gleichzeitig mit ihren Geschwistern fremdplatziert worden. Bis zum Alter von vier Jahren redete sie «fast nichts». Sie machte die Beobachtung, dass Kinder bestraft wurden, wenn sie sich äusserten. Der Direktor erteilte auch Schläge. Als Bettnässerin wurde Anna M. in einen Raum eingesperrt. Es galt im Heim die Regel: «Du hast zu parieren und sonst bekommst du eine Strafe.»¹⁶⁵ Sich anzupassen wurde zu ihrer Überlebensstrategie. «Zwischenmenschlichkeit, [...] Sich-angenommen-Fühlen, oder [...] Wärme oder Zuneigung, was eigentlich ein Mensch braucht zum Gedeihen», fehlten ihr, wenn es auch wenige Erziehende gab, die eine Beziehung zu den Kindern aufbauten.¹⁶⁶ Als sie extern in die Primarschule kam, getraute sie sich «schlichtweg nicht [...], zu reden», was als Schulschwäche ausgelegt wurde: «Und das ist dann so bewertet worden, als ob ich schwach bin.» Eigentlich war sie sehr wissbegierig, zeigte dies aber nicht und hatte Mühe, als Heimkind Freunde zu finden. Sie wurde schliesslich in die Hilfsschule verlegt, wo sie «sehr unterfordert» war. «Aber es ging mir in der Kleinklasse besser, weil ich [als Heimkind] nicht mehr so in Verruf kam.»¹⁶⁷ Als es um die Berufswahl ging, war sie auf sich gestellt. Eine Berufsberatung

¹⁶² Ebd., Z. 160 f.

¹⁶³ Ebd., Z. 393–395.

¹⁶⁴ Ebd., Z. 296 f.

¹⁶⁵ Interview L9, Z. 150.

¹⁶⁶ Ebd., Z. 261–264.

¹⁶⁷ Ebd., Z. 400–402.

wurde nicht angeboten, ebenso wenig eine Hilfe für Bewerbungen auf eine Lehrstelle. Anna M. war damals körperlich in einer schlechten Verfassung und galt darum als «Problemkind». Sie wollte zunächst an die Kunstgewerbeschule und erhielt die Chance, die Aufnahmeprüfung zu machen, weil ihr künstlerisches Talent erkannt wurde. Sie bestand die Prüfung jedoch nicht und wollte dann eine Berufslehre als Malerin machen. Das kam jedoch nicht in Frage, weil sie eine Frau war. «Damals hiess es, das sei ein Männerberuf.»¹⁶⁸ Deshalb entschied sie sich dafür, «halt etwas Frauliches zu machen» und begann eine Ausbildung als Coiffeuse, mit dem Ziel, danach Maskenbildnerin zu werden. Weil der Lehrmeister sein Geschäft aufgab, konnte sie die Lehre nicht beenden. Sie wurde daraufhin unter Druck gesetzt, bis im Sommer eine Lehrstelle zu finden, ansonsten komme sie «in ein Schwererziehbares-Heim». «Dann habe ich halt einfach etwas genommen.»¹⁶⁹ Sie fand eine Lehrstelle im Lebensmittelbereich und konnte eine Anlehre machen. Sie lebte anfänglich im Heim und konnte dann mit Hilfe einer Erzieherin in eine Wohngemeinschaft ziehen. Einen Ort, an den sie jederzeit zurückkehren konnte, hatte sie nicht mehr. Nach der Lehre arbeitete sie zunächst im Service und dann als Filialleiterin eines Geschäfts. Sie hatte eine Beziehung zu einem Mann, die jedoch wieder auseinander ging. Später wollte sie sich beruflich verändern und begann eine Ausbildung als Sozialpädagogin, die sie jedoch nicht abschloss. Sie lernte einen neuen Mann kennen und bekam ein Kind. Auch diese Beziehung ging auseinander. Seit einigen Jahren ist sie krankgeschrieben und arbeitet nicht mehr. Rückblickend denkt sie, ihr Start ins Arbeitsleben wäre mit einer Begleitung besser gelungen. Sie wünschte sich, man hätte ihr gesagt: «ich traue dir zu, dass du eine gute Ausbildung absolvieren kannst, dass du ein intelligentes Kind bist.»¹⁷⁰

168 Ebd., Z. 1224 f.

169 Ebd., Z. 1232.

170 Interview L9, Z. 1351–1353.

«Malgré tout, on ne s'en est pas si mal sortis!». Parcours de transition à la vie adulte à la sortie d'un placement extrafamilial

Tristan Coste

Abstract

Despite everything, we didn't do so badly!” Transition to adulthood from out-of-home care
The article focuses on the transition to adulthood after leaving out-of-home care. The period of transition to adulthood presents many challenges in terms of training, social and professional integration and, more broadly, attaining independence. Based on 20 biographical interviews conducted in the cantons of Fribourg and Neuchâtel with people placed in care between the 1950s and 1980s, this article focuses on several significant elements of this transition: the first job, economic independence, and marriage. The stories show that people leaving out-of-home care often have to face this period alone and with limited human capital. The socio-economic context of these years, which was more favorable to professional integration without a diploma, played a positive role, particularly for men. For men, the transition to adult life was often delayed, sometimes for years after the placement, whereas it was more immediate for women.

Although for most the transition was achieved, inequality, arbitrariness and abuse remain central issues that continue to resonate in the stories decades later.

À partir des années 1960, à la suite de l'effet des changements économiques et sociétaux des Trente Glorieuses, les temporalités et les modalités du passage à la vie adulte se sont révélées être uniques dans leur complexité et leur importance. Si traditionnellement les principaux marqueurs de cette transition (insertion professionnelle, indépendance économique et résidentielle, mise en couple et parentalité) se déroulaient de manière simultanée, ils sont dorénavant de plus en plus désynchronisés.¹ Autrement dit, les transitions à l'âge adulte impliquent depuis cette période davantage de changements de statut multiples et interdépendants, chacun d'entre eux entraînant

¹ Marlis C. Buchmann, Irene Kriesi, Transition to Adulthood in Europe, in: Annual Review of Sociology 37 (2011), p. 481–503.

de nouveaux enjeux et de nouvelles opportunités.² Il s'agit également d'une période de la vie durant laquelle de nombreux jeunes ont obtenu le niveau d'éducation et de formation qui constituera souvent la base de leur vie d'adulte, ce qui en fait une étape charnière.

Qu'en est-il pour les personnes qui ont été placées en institution ou en famille d'accueil? Sont-elles exposées à des risques et à des défis spécifiques lors du passage à la vie adulte? Est-ce que leur transition à la vie adulte revêt des contours particuliers?

La littérature scientifique s'accorde d'abord pour dire que les personnes placées sont largement défavorisées en termes de chances dans la vie, surtout lorsqu'on les compare aux enfants élevés dans leur famille biologique.³ En Suisse, plusieurs recherches ont montré que le bien-être et le développement individuel des enfants et des adolescents placés étaient très peu pris en considération et elles mettent notamment en évidence la déficience de l'éducation dans les institutions et le peu de possibilités de formation.⁴ Dans le prolongement, d'autres études ont souligné que les personnes placées couraient un risque plus élevé de chômage⁵ et connaissaient des difficultés en matière d'intégration sur le marché du travail.⁶

Dans les recherches internationales, c'est particulièrement la pression temporelle liée à la transition qui est mise en avant pour les personnes sortant d'un placement extrafamilial. Celles-ci doivent en effet faire face à

2 Michael J. Shanahan, *Pathways to Adulthood in Changing Societies: Variability and Mechanisms in Life Course Perspective*, in: *Annual Review of Sociology* 26 (2000), p. 667–692.

3 Philip Mendes, Dee Michell, Jacqueline Zara Wilson, *Young people transitioning from out-of-home care and access to higher education: a critical review of the literature*, in: *Children Australia* 39/4 (2014), p. 243–252.

4 Martin Lengwiler [et al.], *Bestandsaufnahme der Bestehenden Forschungsprojekte in Sachen Verding- und Heimkinder. Bericht zuhanden des Bundesamts für Justiz EJPD*, Bern 2013.

5 Thomas Gabriel, Renate Stohler, *Chapter Switzerland*, in: Mike Stein, Emily Munro (éds.), *Young Peoples Transitions from Care to Adulthood, International Research and Practice*, London 2008, p. 197–208.

6 Ruth Ammann, Alfred Schwendener, *«Zwangslagenleben». Biografien von ehemals administrativ versorgten Menschen*, Zürich 2019.

des transitions «accélérées et compressées», car différents aspects de leur vie – comme la formation, l'insertion professionnelle, la fin de la prise en charge et l'autonomisation – se déroulent en parallèle et dans un laps de temps très court.⁷

De plus, la fin du placement extrafamilial est considérée comme un événement définitif, sans possibilité de retour en cas de difficultés. En ce sens, les personnes concernées ne bénéficient pas de la même gamme étendue et variée d'options de parcours de vie que leurs pairs non placés. La plupart d'entre elles ne peuvent pas compter sur leurs parents biologiques pour obtenir un soutien émotionnel, social, pratique ou financier.⁸

Basée sur un corpus de vingt entretiens biographiques⁹ effectués dans les cantons de Neuchâtel et de Fribourg avec des personnes placées en institution et / ou en famille d'accueil sur une période allant de 1950 à 1980, notre contribution vise à montrer que la transition à la vie adulte n'est pas la même pour les hommes et les femmes et qu'elle comporte des difficultés particulières. Cette transition instantanée à la vie adulte mise en évidence pour les personnes placées est avant tout féminine. Pour appuyer notre propos, nous reprenons une conception classique en sociologie francophone¹⁰ en distinguant deux dimensions de la vie adulte: l'accès à l'autonomie et l'accès à l'indépendance économique. La première se réfère à la capacité qu'a un individu à se donner ses propres lois. La deuxième correspond à la possibilité de vivre sans dépendre d'autrui grâce à des ressources économiques suffisantes. Si la fin du placement, considérée

7 Mike Stein, Emily R. Munro (éds.), *Young People's Transitions from Care to Adulthood: International Research and Practice*, London 2008.

8 Mike Stein, *Research Review: Young people leaving care*, in: *Child & Family Social Work* 11/3 (2006), p. 273–279.

9 Chacun de nos entretiens biographiques comporte des éléments, parfois fort détaillés, sur les principaux marqueurs de cette transition à la vie adulte (premier emploi, indépendance économique, mise en couple). Cela tient bien sûr à l'orientation que nous avons donnée aux entretiens. Pour certains entretiens particulièrement complets sur ces points, nous avons ainsi des informations depuis la sortie du placement jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire sur des décennies.

10 François de Singly, *Penser autrement la jeunesse*, in: *Lien social et Politiques* 43 (2000), p. 9–21.

comme la première étape de la transition, est similaire avec une rupture et un manque d'accompagnement et de préparation à la sortie, la suite diffère. Les hommes privilégient dans un premier temps l'autonomie avant une insertion plus durable dans le monde du travail. Les femmes favorisent quant à elle l'indépendance économique, particulièrement par l'entremise de la vie conjugale et familiale.

Comme le souligne la suite de notre argumentation, ces parcours d'entrée dans la vie adulte demeurent fragiles. Les hommes sans diplôme sont particulièrement exposés au risque de perdre leur emploi à la suite des bouleversements importants que connaît le contexte économique en Suisse dès les années 1970. Les femmes ne sont toutefois pas préservées. Plusieurs d'entre elles connaissent des divorces. Le fait qu'elles exercent souvent un emploi à temps partiel dans des secteurs du marché du travail féminins mal rémunérés accroît encore leur vulnérabilité économique. Le monde du travail leur offrant peu de mobilité professionnelle, elles ont moins l'opportunité, comparativement aux hommes, d'accroître leur capital humain et sont par conséquent plus dépendantes de leurs relations à autrui.

Ces transitions à la vie adulte s'inscrivent bien sûr dans un contexte historique et socio-économique spécifique. La contribution d'Aurore Müller dans ce présent numéro sur la formation des jeunes placés à Fribourg et Neuchâtel entre 1950 et 1980 met en évidence les différences cantonales en matière de développement économique, de politique de formation et d'évolution de la conception du placement extrafamilial. Ces différences cantonales s'incarnent en partie dans les formations suivies par nos témoins.¹¹

11 Pour Neuchâtel, toutes les personnes, hormis une femme née dans les années 1940, ont au moins eu l'opportunité de commencer une formation, et la majorité des témoins a pu terminer un apprentissage. Pour Fribourg, la situation est plus contrastée. Plusieurs témoins n'ont pu véritablement suivre une formation professionnelle pendant les mesures de placement. Les raisons sont multiples et il est délicat d'en tirer une conclusion définitive en se basant sur un nombre si limité de témoignages. La différence se situe aussi et surtout au niveau du genre. Les femmes qui ont pu suivre une formation professionnelle se sont retrouvées face à un choix très limité et dans des secteurs peu valorisés économiquement. Pour les hommes, l'éventail des formations professionnelles était plus important mais restait principalement limité à deux domaines: les métiers de la vente et du bâtiment. Un seul témoin a eu l'opportunité de poursuivre des études supérieures.

En nous fondant sur vingt entretiens biographiques,¹² l'objectif n'est évidemment pas de généraliser les résultats mais de repérer des expériences et des vécus semblables¹³ à travers le récit des témoins de manière à mettre en lumière des parcours communs significatifs. Dès lors, le recours à un usage extensif d'extraits d'entretiens répond autant à une orientation méthodologique spécifique qu'à un souhait de laisser une place importante à la parole des personnes concernées.

Une première étape décisive : la sortie du placement

Le premier temps de la transition à la vie adulte surgit dès la sortie du placement extrafamilial. Le souvenir qui prédomine autant pour les femmes que pour les hommes est celui d'avoir été catapulté dans la vie du jour au lendemain. Ce brusque passage d'une vie très encadrée à une vie en manque de repères hors de l'institution revient de manière récurrente dans la grande majorité des entretiens pour toutes les périodes étudiées.

Plus largement, les entretiens mettent en évidence le nouvel impératif auquel sont confrontées les personnes placées : devoir se prendre en charge immédiatement et bien plus rapidement que les autres jeunes du même âge qui ont grandi dans leur famille. On retrouve ce que certains auteurs ont appelé «une biographie sous injonction».¹⁴ Les personnes placées ont rarement été entendues concernant leur souhait de formation et leur orientation professionnelle. Elles ont eu peu de prise sur les décisions les concernant mais on leur enjoint dorénavant d'être autonomes et indépendantes. Les

12 Précisons encore que nos témoins sont également répartis entre les deux cantons et que la grande majorité est née entre 1945 et 1960, c'est-à-dire qu'ils avaient vingt ans dans les années allant de 1965 à 1980.

13 En ce sens, nous nous inscrivons dans une approche biographique francophone qui prend en compte la composante factuelle des récits et qui diffère du courant germanophone plus axé sur le narratif.

14 Pierrine Robin, Nadège Séverac, *Parcours de vie des enfants et des jeunes relevant du dispositif de protection de l'enfance : les paradoxes d'une biographie sous injonction*, in: *Recherches Familiales* 10/1 (2013), p. 91–102.

propos de Michel B. (1956, NE)¹⁵ sont à ce titre éloquentes. Placé en institution depuis son enfance, il vient de terminer sa formation d'aide-monteur électricien dans un centre spécialisé en internat.

Une fois que j'ai fini l'apprentissage, il n'avait plus rien à faire de moi. C'était fini, «Tu te débrouilles, maintenant t'es dans la vie du travail, à toi de te débrouiller». Alors, c'est là que j'ai eu dans ma tête ce qu'on m'avait dit que je ne serais peut-être pas capable de gérer moi-même mes affaires ou quoi que ce soit. Et puis là, j'ai remarqué que je n'avais pas trop le choix. Si je voulais travailler et puis gagner un salaire, il fallait que je me débrouille.

Dans d'autres témoignages, c'est la question des conséquences de cette liberté soudaine qui est exprimée: «Si vous voulez, ça vous donne des ailes cette liberté. C'est joli sur le premier moment. Puis vous comprenez tout de suite que c'est aussi beaucoup de responsabilités.» (Sandra D., 1957, FR).

Lors de la fin des mesures tutélaires à la majorité, les récits des personnes concernées mettent en évidence des expériences analogues.

Ouais, j'étais libre là en étant majeur, c'est-à-dire 21 ans. Mais j'avais beaucoup de choses à apprendre, enfin j'avais tout à apprendre. Parce que là j'ai été: «Hop, on ouvre la porte, sortez, débrouillez-vous, on ne vous connaît plus». Alors là, bon, d'accord, je fais quoi, je vais où? Alors bon, j'avais quand même le tuteur qui m'aidait quand même, mais je n'étais pas tout seul non plus. À cette époque-là, il en avait au moins une cinquantaine. Mais on essayait de se débrouiller, tout ça, avec les copains, des fois ce n'était pas de bonnes fréquentations. Il fallait faire attention aussi, comme ça. Et puis quand vous êtes lancé dans la vie comme ça du jour au lendemain, on est complètement paumé. (Pierre C., 1945, NE)

Le dernier rendez-vous avec le tuteur est décrit lors des entretiens comme étant une simple formalité. Comme lors de la fin des placements, il n'y pas de véritables mesures d'accompagnement ou de suivi mises en place. Il faut souligner à ce propos que la plupart des personnes gardent le souvenir d'une relation sporadique et lointaine avec leur représentant légal, notamment de l'office des mineurs. C'est le cas de Stéphane D. (1950, NE) qui suppose encore aujourd'hui qu'il y avait des échanges téléphoniques plus soutenus

15 Pour garantir l'anonymat des témoins, les noms sont bien sûr fictifs et les années de naissance ont été légèrement modifiées.

entre son père et l'Office des mineurs mais sans en avoir jamais eu la confirmation.

Oui, il y avait une dame [...] et c'était ma gardienne. Mais elle avait beaucoup à s'occuper, elle avait beaucoup de pupilles, je ne sais pas comment on appelle ça et puis, elle était très peu présente. Simplement, il y avait des téléphones entre eux, je suppose [...]. Moi, je l'ai vue une ou deux fois, c'est tout. Et ce n'était que de l'administratif, on ne parlait pas de moi. On parlait de: «Est-ce que le papa avait payé la pension? Est-ce que ci? Est-ce que ça? Est-ce que tu te comportes bien?» [...] et puis ça s'arrêtait là.

En ce sens, le tuteur n'apparaît que rarement dans les récits en tant que *significant other*; c'est-à-dire un adulte de référence qui joue un rôle de soutien et à qui on peut se confier.¹⁶ Il faut noter que les adultes ayant joué un tel rôle font figure de grands absents des récits, conformément à ce que soulignait déjà une précédente recherche sur les enfants placés durant les années 1950 à 1990.¹⁷ Ce constat est aussi valable pour les parents et l'ensemble des membres de la famille biologique qui ne sont quasiment jamais cités comme une ressource pouvant apporter un soutien pratique, financier ou émotionnel. À titre illustratif, seules trois personnes, mineures à la sortie du placement, sont retournées vivre un temps chez leurs parents, en l'occurrence leur père, et sont parties aussitôt leur formation terminée ou leur majorité atteinte.

Cette coupure avec le monde institutionnel et l'ensemble des figures professionnelles qui entourent les mesures de placement extrafamilial concerne aussi les liens avec les pairs, car les entretiens montrent que les amitiés, et par extension les ressources ultérieurement mobilisables en matière de capital social, ne perdurent que dans de très rares cas.

¹⁶ Parmi les professionnels, les éducateurs font sans doute figure d'exception. Ils occupent en effet une place centrale dans le témoignage de la seule personne placée plus récemment, c'est-à-dire à partir de la fin des années 1970. La première école d'éducateurs ayant vu le jour en 1954 en Suisse romande, la présence d'éducateurs formés dans les institutions n'intervient que progressivement au fil des ans.

¹⁷ Thomas Gabriel, Samuel Keller, Clara Bombach, Vulnerability and well-being decades after leaving care, in: *Frontiers in Psychology* 12:577450 (2021).

Il y a bien sûr des nuances à apporter dans ce portrait décrivant un passage immédiat d'un univers très encadré à un espace sans repères. La plus significative concerne les quelques témoins qui ont pu effectuer un apprentissage hors les murs de l'institution. À ce propos, Paul D. (1953, FR) parle du « plus beau cadeau qu'on lui ait fait » lorsqu'il a pu à 16 ans emménager au foyer d'apprentis au début de sa formation.

Bon, c'était génial, j'avais ma chambre, j'avais une bibliothèque, une table de nuit, une lampe de chevet, une armoire, c'était... Ouais, dans l'orphelinat, on avait... on était dix dans les chambres, dortoirs. Non, là on était tranquilles. J'avais décoré ma chambre, il y a tout le monde qui venait chez moi, tous ceux qui étaient au foyer d'apprentis. Il y avait souvent du café noir¹⁸ chez moi.

Des transitions genrées à la vie adulte

De l'examen des entretiens se dégage une constante principale – une transition spécifique selon le genre – qui va constituer le cœur de notre propos et dont nous allons présenter les éléments clés. L'analyse des récits a en effet permis de mettre en lumière deux trajectoires spécifiques d'insertion socioprofessionnelle et de passage à la vie adulte après les mesures de placement: une transition masculine et une transition féminine. En effet, par-delà les différences cantonales, c'est la dimension genrée qui s'est révélée être la plus prégnante et la plus différenciée.

La transition masculine se caractérise par une entrée différée de plusieurs années dans la vie adulte. Elle revêt ainsi des contours plus contemporains. Pour la grande majorité des témoins masculins, les récits mettent en exergue une période transitoire constituée de petits boulots et de changements fréquents de logement. L'insertion professionnelle durable qui permet d'accéder à une certaine stabilité économique et résidentielle intervient plus tard. Il est intéressant de relever que, contrairement aux femmes, cette insertion s'est faite pour plusieurs hommes dans un domaine professionnel souvent très éloigné de la formation initiale. À titre d'exemple, deux témoins

¹⁸ Fin de soirée, après une fête ou un événement organisé, qui se déroule le plus souvent au domicile de l'un des participants.

possédant un CFC dans la vente sont devenus respectivement agent d'assurance et facteur. Cette insertion professionnelle durable représente une étape clé pour les témoins (stabilité, indépendance économique et les débuts d'une confiance enfin retrouvée). Il s'agit évidemment de mettre en perspective ce type d'insertion professionnelle avec la structure du marché de l'emploi des années 1970 et 1980, période plus propice qu'aujourd'hui pour trouver un emploi sans nécessité d'avoir une formation correspondante ni une véritable expérience professionnelle dans le domaine.

La transition féminine à l'âge adulte se distingue de celle des hommes par son instantanéité. En ce sens, les différentes étapes de la transition à la vie adulte se déroulent de manière quasi simultanée et rapidement après la sortie de placement. Cette transition se caractérise notamment par une entrée immédiate sur le marché du travail après le placement et dans le même secteur d'activité que la formation de base ou dans un domaine d'activité typiquement «féminin», c'est-à-dire facilement accessible mais avec des salaires peu élevés. Cette indépendance quasi immédiate (propre logement et indépendance économique) découle bien souvent d'une mise en couple et permet ainsi de s'affranchir au plus vite des mesures de placement et d'un contrôle institutionnel, voire parental, pesant.

Transition masculine : une période d'autonomie avant l'insertion dans le monde du travail

Pour les témoins masculins, l'entrée sur le marché du travail est symbolisée par l'instabilité, une des dimensions constitutives de la figure de l'adulte émergent conceptualisée par Jeffrey Arnett au début des années 1990.¹⁹ Autrement dit, une période fluctuante qui s'incarne notamment par les nombreux changements en matière d'emploi et de résidence. Pour les jeunes qui sortent d'un placement extrafamilial, cette période d'instabilité s'effectue toutefois sans filet. À l'inverse de leurs pairs qui n'ont pas été confrontés à un placement en institution ou en famille d'accueil, ils ne disposent pas d'une gamme aussi étendue et variée d'options comme un retour au domicile

19 Jeffrey J. Arnett, Afterword: Aging out of care – toward realizing the possibilities of emerging adulthood, in: *New Dir Youth Dev.* 113 (2017), p. 151–61.

parental, la possibilité de reprendre des études ou un soutien financier en cas de difficulté. Si cette période d'instabilité répond à un besoin impérieux d'autonomie après le placement, elle est aussi le reflet d'une insertion difficile sur le marché du travail ou peu satisfaisante en matière d'emploi.

Dans les récits, ces deux dimensions sont souvent interdépendantes et montrent la nécessité pour plusieurs témoins de disposer d'une certaine liberté dans leur activité, même s'ils ont dû en assumer les conséquences financières et professionnelles. Pour reprendre la distinction présentée en introduction entre autonomie et indépendance, cette capacité à agir enfin selon ses propres lois, sans en référer à d'autres et à échapper ainsi à toute forme de contrôle, a été pour plusieurs témoins d'une importance prépondérante à la sortie du placement.

Oui, j'ai dû chercher [du travail]. Et puis forcément, la première question: «Vous avez fait quoi jusqu'à maintenant?», «Vous étiez où?». J'étais là, là, là, j'ai fait trois places, j'ai fait trois mois ici, six mois-là, deux mois-là; quinze jours ici, parce qu'il voulait me donner un coup de pied au cul, je l'ai envoyé promener! (Henri N., 1957, FR)

Pour ce même témoin, cette centralité de l'autonomie a constitué la trame de son parcours de vie des années durant.

Mon fil rouge pour moi, c'est une certaine révolte. La révolte en moi m'a aidé à avancer, mais un peu à ma façon, pas contre la société, mais pas dans la société, un peu en marge. Toujours un peu en marge. Après, on zigzague. Alors, j'ai bossé sept à huit mois chez un paysan, ça m'a plu, mais pas dans le sens... je ne gagnais rien, 300 balles par mois pour travailler, pour avoir congé un samedi après-midi, puis deux heures de temps le dimanche après-midi. Mais je m'en foutais!

Pour d'autres, cette autonomisation s'incarne dans un besoin de changer d'air et de s'affranchir de tout contrôle. C'est le cas de Pierre C. (1945, NE) qui après un apprentissage abandonné après une année et un emploi pénible de quelques mois en usine décide de quitter la Suisse du jour au lendemain, sans même emporter ses papiers d'identité. Il souhaitait ainsi s'affranchir du contrôle de sa mère qui l'avait poussé à quitter son apprentissage afin qu'il gagne au plus vite de l'argent et puisse ainsi lui remettre une partie de sa paie.

Même avec un CFC en poche, plusieurs témoins se sont dirigés rapidement vers un autre secteur d'activité, ce qui est caractéristique de cette première étape d'insertion professionnelle pour les hommes. Bûcheron de formation, la trajectoire de Paul D. (1953, FR) est à ce propos très illustrative.

J'ai changé parce que je n'avais plus de boulot. Je cherchais un peu dans les communes et tout, mais... C'était en 1973–1974, il y avait du chômage, à part les chantiers, il n'y avait plus tellement de boulot. Et puis on ne voulait pas prendre un professionnel dans les communes, je coûtait trop cher. On était quand même à 16–17 francs de l'heure quand j'ai fini l'apprentissage. [...] Mais à 20 ans, il me fallait voir du monde, il fallait voyager un peu. Alors, quand je suis parti en Valais, c'était [nom de l'entreprise] qui m'a engagé pour aller monter des blocs de cuisine. Je n'avais aucune idée de la métallurgie. Vous faites bûcheron, puis après vous montez des blocs de cuisine... Ouais puis je ne gagnais pas beaucoup parce que j'étais manoeuvre. J'avais un CFC qui me servait juste pour avoir un papier, c'est tout.

Pour d'autres enfin, l'instabilité provient surtout d'une formation qui n'est pas en adéquation avec les exigences du marché du travail. C'est la situation à laquelle a été confrontée Michel B. (1956, NE) qui venait d'obtenir un certificat d'aide-monteur électricien, formation de plus courte durée qu'un CFC d'électricien et qui n'était pas véritablement reconnue.

Alors, j'ai trouvé un... j'ai trouvé quand même un poste de travail, j'ai fait trois mois. Et puis bah c'est là que j'ai connu l'échec. Parce que par rapport à ce que je faisais à l'apprentissage et par rapport à ce qu'on a commencé à me donner là-bas, c'était une autre dimension. Ce n'est déjà plus la même chose. Je me souviens toujours, on avait travaillé sur un chantier et puis on devait poser des alarmes. Et ça, je n'avais jamais appris. C'était une des conséquences, c'est que ce genre de... un décalage entre ce qu'on avait appris là et puis ce qui se faisait déjà quand vous arrivez sur un travail réel. Et puis au bout de trois mois, on m'a foutu dehors.

Pour surmonter cet échec et trouver un nouveau travail, il a été contraint de chercher d'autres débouchés professionnels.

Et puis j'ai fait comme tout le monde, j'ai cherché du travail un petit peu à gauche, à droite, un peu partout. Et puis j'ai trouvé un poste de travail dans une entreprise aux [nom de la commune], mais comme manoeuvre après. Voilà, c'était un petit salaire, je travaillais dans une boîte de tournage. Là, j'ai travaillé trois ans.

Après cette première phase d'instabilité professionnelle qui s'étend souvent sur une période de plusieurs années, la transition masculine à l'âge adulte se caractérise ensuite par une insertion professionnelle durable. Celle-ci s'est souvent faite dans des domaines très différents de la formation de base ou des premières expériences professionnelles.

Les périodes économiques caractérisées par une haute conjoncture ont sans doute favorisé l'intégration des jeunes hommes sur le marché du travail en leur permettant d'accéder à des emplois stables et d'acquérir du capital humain sans pour autant avoir de diplôme. C'est par exemple le cas de Pierre C. (1945, NE) qui a bénéficié de la prédominance du secteur horloger dans le canton de Neuchâtel.

Ouais je faisais le polissage, [...] au tout début, j'ai fait la boîte de montre directement. Mais ça, maintenant ça ne se fait plus, maintenant c'est des machines qui le font. Avant on faisait ça, c'était bien parce qu'on faisait tout à la main, on mesurait tout, c'était bien. D'ailleurs, on apprenait comme ça, on rentrait. Même un qui n'a jamais rien fait, il repartait à zéro et puis il arrivait à faire une boîte de montre après. Ce qui n'est plus le cas maintenant.

La politique de formation de certaines grandes entreprises publiques a offert aussi à certains témoins des possibilités d'évoluer professionnellement et de gravir les échelons, comme en fait part Stéphane D. (1950, NE).

Et toute cette formation, c'était encore beaucoup d'heures. Je faisais beaucoup d'heures, des treize, quinze heures des fois, sans compter le boulot que je faisais ici à la maison. Mais en fait, ça m'a apporté énormément. Ça m'a apporté la confiance en moi. Je me dis: «Mais ce n'est pas vrai, je vaudrais quelque chose». Et puis, ça m'a aussi facilité les rapports humains, parce que moi, comme je n'avais pas les codes de la famille et tout ça et comme je vous ai dit, l'adulte, c'était vraiment l'ennemi, c'était l'ennemi. J'avais une très mauvaise opinion de tout ce monde adulte. Et puis, ça m'a permis de revenir vers ce monde-là. Il y a des traces encore aujourd'hui, mais j'ai pu avoir des contacts, on va dire normaux. J'ai pu me socialiser en fait un peu. [Nom de l'entreprise], c'est le déclic qui a permis que je revienne dans ce monde si on peut dire. Oui, c'est la confiance qu'on m'a accordée alors qu'on ne m'a jamais accordé... ni mon père et puis les institutions aussi vous prennent pour rien du tout, j'ai passé par tous les pédagoges, psychos, machins, psychiatres et compagnie.

Comme l'illustre l'extrait ci-dessus, un fort investissement dans la sphère professionnelle a permis à plusieurs témoins d'obtenir enfin une forme de reconnaissance. Cette valorisation dans le monde du travail a contribué à renouer des relations sociales et à restaurer une confiance en soi. Une insertion professionnelle durable a bien sûr aussi joué un rôle central dans l'acquisition de nouvelles compétences et, plus largement, dans le développement d'un capital humain et social: «J'ai commencé comme opérateur. Et là, j'ai fait 33 ans dans cette entreprise. Et c'est là que j'ai enfin pu évoluer, évoluer intellectuellement, évoluer manuellement et tout. Parce que c'est vrai qu'avant, ce n'était pas évident.» (Michel B., 1956, NE).

Pour les hommes, nous avons mis beaucoup l'accent sur la sphère professionnelle, car elle a joué un rôle central dans le processus d'autonomisation et de transition «différée» à la vie adulte. Pour plusieurs témoins, l'entrée dans la conjugalité s'est faite en effet plusieurs années après l'insertion professionnelle, parfois à plus de quarante ans. Pour d'autres, c'est une seconde mise en couple plus tardive qui a constitué un moment décisif du parcours de vie en favorisant aussi une stabilité économique et résidentielle.

Transition féminine: une simultanéité des marqueurs de transition

D'une manière générale, la transition féminine à la vie adulte est symbolisée par une simultanéité des différents marqueurs classiques. La fin de la formation, l'insertion professionnelle, la mise en couple et la naissance du premier enfant sont des événements temporellement beaucoup plus rapprochés que ce qui a été relevé dans les trajectoires masculines.

Cette transition dans un temps restreint s'écarte donc des conceptions plus contemporaines d'un adulte émergent qui traverserait une période intermédiaire de quelques années constituée d'exploration identitaire et d'instabilité. Comme nous l'avons vu précédemment, ce modèle correspond davantage à la transition masculine. À première vue, la transition féminine se rapproche d'un modèle encore plus traditionnel que ce que l'on a pu observer en Suisse pour l'ensemble des femmes nées durant les mêmes

années.²⁰ Ce modèle féminin qui répond aux injonctions faites aux personnes placées de devenir adulte rapidement se retrouve dans la plupart des témoignages de toute la période étudiée. Les parcours biographiques d'une femme née en 1942 et d'une autre née en 1971, soit trente ans plus tard, en sont des illustrations prégnantes.

Après avoir terminé son apprentissage de vendeuse dans une épicerie, Monique C. (1942, NE) travaille encore quelques mois chez son patron où elle dispose d'une chambre. Elle gagne enfin son premier véritable salaire, ce qui lui permet d'être indépendante économiquement. C'est un petit salaire mais elle arrive à payer la pension à son patron et à conserver 200 francs. Elle fait ensuite la connaissance d'un responsable d'une grande enseigne de la région qui l'incite à changer de place de travail. Elle gagne mieux sa vie mais doit désormais assumer les frais d'un logement. Ce changement professionnel et résidentiel se fait en l'espace de quelques mois seulement. Durant la même période, elle rencontre son futur mari. Elle peut ensuite emménager dans la belle-famille avant même le mariage car elle dispose d'une chambre séparée. Le couple se met en ménage dans les semaines qui suivent. Son mari travaille dans le bâtiment et décide de se mettre à son compte. Les premiers mois les affaires ne sont pas florissantes et elle conserve son emploi de vendeuse pour aider à faire tourner le ménage. Après quelque temps, l'activité professionnelle de son mari prend enfin son envol. Déjà enceinte de son premier enfant, Madame diminue son taux d'activité de manière définitive.

À la suite d'une première formation d'employée de maison, Vanessa W. (1971, NE) a eu l'opportunité de faire un apprentissage d'aide familiale. Son institution de placement étant éloignée de l'école et de sa place d'apprentissage, elle a pu emménager seule dans un petit appartement. Aussitôt son CFC obtenu, elle a travaillé quelques mois puis a diminué son taux d'activité. Elle avait en effet rencontré le futur père de ses enfants durant son apprentissage. Après avoir vécu quelque temps les deux dans son petit appartement, le couple a très rapidement trouvé un logement plus grand

²⁰ Laurence Thomsin, Jean-Marie Le Goff, Claudine Sauvain-Dugerdil, Genre et étapes du passage à la vie adulte en Suisse, in: Espace populations sociétés 2004/1 (2004), p. 81–96.

pour se mettre en ménage. Elle a eu son premier enfant à 21 ans et moins de deux après elle était enceinte du deuxième. Plus jeune, elle avait toujours eu envie de devenir infirmière et avait même tenté de passer les examens. Une fois dans la vie adulte, son projet professionnel n'a jamais pu se concrétiser.

Dans un contexte où les discriminations sur le marché du travail sont importantes et où le statut social des femmes passe par le mariage,²¹ la mise en couple rapide des femmes est décrite explicitement par plusieurs témoins comme une stratégie visant à accéder à l'indépendance. En cela, cette «stratégie matrimoniale» n'est pas très différente de ce que l'on peut observer pour les femmes de ces générations.²² En reprenant le concept de «marché matrimonial» développé notamment par le sociologue François de Singly,²³ on comprend mieux que l'entrée en conjugalité soit plus précoce pour les femmes. Dans ce marché où s'échangent des capitaux de différentes natures, les femmes détiennent en effet, dès la sortie du placement, des capitaux valorisés par les hommes comme les attraits physiques et psychologiques. Il faut en revanche plus de temps pour que les hommes, particulièrement ceux qui sortent d'un placement, puissent constituer des capitaux valorisés par les femmes, soit le statut social et professionnel, au sein de ce «marché matrimonial» fortement généré.

Si cette entrée précoce dans le mariage permet de s'émanciper et d'acquérir une indépendance économique, elle comporte aussi des risques. Plusieurs femmes évoquent des relations délétères avec leur conjoint après une mise en couple trop rapide et font explicitement le lien avec leur propre histoire de vie. C'est le cas de Irène H. (1958, FR) qui selon ses termes a pris «le premier venu» pour sortir d'une vie professionnelle précaire et s'assurer ainsi une plus grande indépendance économique.

Alors, je pense avec le recul, c'est ça qui a fait qu'après... si vous voulez, mon mari c'était... j'étais sa proie facile. Parce que je pense qu'on est des enfants apeurés [...]. Mais j'étais contente parce que moi j'ai vécu ça comme une prison dorée [...].

21 François Héran, Michel Bozon, *La formation du couple*, Paris 2020.

22 Caroline Henchoz, *Enquêter sur l'amour auprès de trois générations. Retour sur le rôle central des émotions dans le processus de recherche qualitative*, in: *Émulations* 18 (2016), p. 20–31.

23 François de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*, Paris, 1987.

J'avais mon chez moi, j'avais mes affaires, j'avais enfin une tasse qui était à moi, j'avais enfin ma table, mon lit, voilà, mais c'est tout. Mais je n'ai encore une fois pas évolué. Je suis toujours restée dans ce moule si on veut d'enfant battu qui n'est pas capable, avec tout le temps ces étiquettes, ce sac à dos à vie. Et puis lui ne m'a pas... mon mari, au contraire, lui il faisait tout le temps le vide autour de moi, tout le temps. Dès que j'avais des amis un peu... qui auraient pu m'aiguiller ou me faire sortir de ça, on déménageait.

Alors que pour les hommes la reconnaissance et la valorisation passent principalement par le monde professionnel, elles se situent pour les femmes surtout dans la sphère privée. Cela s'explique notamment par le contexte de discriminations genrée sur le marché du travail qui offre peu d'opportunité en termes de carrières professionnelles féminines ascendantes. Des travaux ont montré par ailleurs que le lien conjugal et familial constitue pour les groupes défavorisés sur le marché du travail une opportunité de conquérir une certaine liberté et du pouvoir.²⁴

Dans les entretiens, les femmes sont nombreuses à mettre en avant leur réussite conjugale et familiale. À l'exemple de Monique C. (1942, NE) qui revient sur la personnalité compréhensive de son mari ainsi que sur la patience dont il a su faire preuve.

Dans l'ensemble, j'ai eu de la chance. J'ai trouvé un homme qui a eu beaucoup de patience avec moi parce que j'étais très marquée [...]. On a réussi mon mari et moi, on a deux gamins, ils ont bien réussi. On a quatre petites-filles, toutes des nanas.

C'est également le cas de Simone B. (1944, NE), en couple depuis plus de 50 ans avec son mari, qui souligne aussi que l'indépendance économique a été acquise de haute lutte.

C'était le bon. Non et puis il est gentil. Et quand on s'est marié, on n'avait pas beaucoup de sous, mais on n'allait pas à la commune, ils ne nous ont jamais donné un franc. On faisait à manger un jour sur deux des légumes, saucissons, lards, pendant quelques années et après, on a pu gagner des sous et ça allait.

²⁴ Jean Kellerhals [et al.], *Mariages au quotidien. Inégalités sociales, tensions culturelles et organisation familiale*, Lausanne, 1982.

Comme le relèvent plusieurs récits, l'investissement dans la vie conjugale et familiale permet aussi d'accéder à un statut social reconnu et ainsi de «trouver sa place» dans la société.

En ce sens, la parentalité est souvent vécue comme une étape charnière de la transition à la vie adulte. Elle est particulièrement mise en exergue dans les témoignages féminins. D'une part, la transition à la parentalité conduit à de nombreux changements dans la division du travail au sein du couple et dans l'organisation des rôles qui concernent tout particulièrement les femmes. Les entretiens montrent que les couples adoptent tous un modèle très traditionnel, matérialisé par une répartition sexuée des rôles et une baisse du taux d'activité professionnel des femmes. D'autre part, cette transition confronte souvent les témoins, et les femmes plus rapidement que les hommes, à leur histoire familiale et à leur propre histoire de vie. Elle met particulièrement en lumière en évidence cette tension entre la volonté de ne pas reproduire ce que l'on a vécu enfant et la difficulté à créer cette intimité familiale quand on a peu ou pas eu d'exemples et de modèles sur lesquels s'appuyer. Il apparaît dès lors impératif d'être dans un autre modèle parental que celui de leurs ascendants en préservant à tout prix leur enfant d'un placement. Dans un contexte où ce sont les femmes qui ont la charge d'éduquer les enfants, cela les concerne tout particulièrement.

J'ai vu avec mon mariage. Je voulais tellement être la mère parfaite. C'est fou, ça, quand même. On met au monde un enfant et puis on se dit: «Moi, en tout cas, je ne ferai jamais comme ma mère.» En tout cas, c'est ce qu'on souhaite: «Je n'abandonnerai jamais mes petits.» Ça je l'ai fait, je n'ai jamais abandonné mes enfants. C'est une sacrée étape, dans le respect de soi, dans ce qui est normal, qu'est-ce qui n'est pas normal. Ça, c'est quelque chose qu'on devrait nous éduquer assez rapidement, je trouve. Dans qu'est-ce qui est normal? Qu'est-ce qu'on devrait pouvoir accepter ou pas? La limite, elle n'y est pas en fait. On jauge avec des trucs. Est-ce que j'ai laissé passer trop ou pas? Ça, c'est compliqué. Ça, c'est une étape que je trouve hyper difficile. Parce qu'on n'est pas construit avec directement des réglages. Et moi, j'ai vu que moi, ma barre, elle va très haut. Elle va déjà trop loin. (Vanessa W., 1971, NE)

La parentalité met aussi en évidence l'absence de modèles parentaux et d'apprentissages rattachés à l'enfance qu'un placement prolongé en institution a empêchés. Sophie C. (1940, NE) se rappelle que, lorsqu'elle était placée

dans un orphelinat,²⁵ le jeu était absent de son quotidien. Il y avait bien une pièce remplie de jouets et chaque pensionnaire en avait un qui lui était attribué mais il était interdit d'y toucher.

On ne jouait pas. On ne sait pas ce que c'est que jouer. J'ai été très longtemps à pas savoir jouer. J'ai su jouer à partir du moment où j'ai eu des enfants. Parce que j'ai dû apprendre à jouer. Je me disais: «il faut quand même que je fasse quelque chose avec mes enfants» parce qu'on joue avec les enfants. Mais comment on joue? Voilà, ça, c'est un des impacts par exemple.

Vulnérabilité des transitions masculines et féminines

Le chemin vers l'indépendance et l'autonomie prend des voies différentes pour les hommes et les femmes qui sortent d'un placement extrafamilial. Il est également semé d'embûches qui peuvent survenir ou se révéler une fois devenu adulte et même des décennies plus tard.

Le parcours des hommes est particulièrement sensible à la conjoncture économique. Si dans les années 1950 à 1980, il était possible de trouver un emploi sans avoir une formation reconnue, les entretiens montrent les limites de cette insertion. Cette vulnérabilité est étroitement liée au manque de capital humain à l'issue des mesures de placement. En effet, lorsqu'il y a une rupture dans le parcours professionnel à la suite d'une perte d'emploi, il devient très compliqué de se réinsérer. En ce sens, la situation de Michel B. (1956, NE) est particulièrement significative. Celui-ci a travaillé plus de 30 ans dans la même entreprise et a développé des compétences professionnelles très pointues mais très spécifiques à son domaine d'activité. Sa formation initiale n'étant pas reconnue pleinement, il n'a jamais pu accéder à un poste avec une qualification attestée et donc plus facilement transposable dans un autre secteur d'activité. L'entreprise ayant fermé à la suite d'une restructuration, il s'est retrouvé au chômage.

Pour rechercher du travail, c'est là justement maintenant que vient le problème. C'est quand vous n'avez pas de certificat, vous n'avez pas de CFC, vous ne trouvez pratiquement plus rien. Combien de fois on m'a dit: «Mais vous avez un CFC,

25 Précisons qu'elle avait encore ses deux parents.

quelque chose?», voilà, je n'ai rien. Je n'ai que de l'expérience, je n'ai qu'une expérience de 33 ans dans une entreprise, mais rien d'autre. Les entreprises veulent que vous ayez un CFC ou quelque chose, un papier, peu importe dans quoi. Si vous dites: «Non, je n'ai pas de papier» ou quoi que ce soit, c'est que vous n'êtes rien du tout, enfin vous n'avez pas. On ne prend pas compte que vous avez 30 ans, 33 ans d'expérience dans une entreprise industrielle. Une entreprise, ils veulent quelque chose. J'aurais présenté un papier, un CFC d'électricien ou un CFC de [...]. Mon bout de papier que j'ai, que j'ai foutu à la poubelle d'ailleurs, mais ce certificat que j'avais, rien que d'avoir marqué déjà dessus [nom du centre de formation], ça voulait dire qu'en fait, voilà.

L'expérience relatée par Michel B. (1956, NE) met en évidence une problématique centrale, exacerbée ces dernières décennies par l'évolution du marché du travail et les conditions d'embauche. Il s'agit de ce que le sociologue Randall Collins a nommé, dès la fin des années 1970, le «crédentialisme»; c'est-à-dire le fait de privilégier le diplôme au détriment de l'expérience professionnelle et d'en faire ainsi la clé d'entrée principale sur le marché du travail. Dans le même esprit, l'augmentation de la professionnalisation ces dernières années en Suisse – de plus en plus de métiers exigent l'attestation d'une formation – rend l'insertion professionnelle de plus en plus délicate pour les personnes sans le capital humain adéquat.

Pour les femmes, en raison notamment de la baisse de leur taux d'activité professionnelle à l'arrivée des enfants, le maintien d'une indépendance économique dépend quant à elle davantage des aléas de la vie conjugale. L'entrée immédiate dans la conjugalité et dans la parentalité fait écho au risque d'un divorce précoce que plusieurs témoins ont vécu. Ces dernières ont fréquemment relevé qu'elles avaient vécu des relations de couple décevantes, voire abusives, et se terminant brusquement. À l'inverse des témoins masculins, elles sont ensuite restées le plus souvent seules, ce qui amène forcément une précarisation des conditions d'existence et l'obligation d'augmenter son taux d'activité ou de retrouver un nouveau poste de travail à plein temps.

Et puis le papa, il est parti. [Prénom de sa première fille], elle avait sept ans, et puis [prénom de sa deuxième fille], elle avait cinq ans. Là, j'avais déjà repris quand même le job, j'avais quand même travaillé. Je ne travaillais pas beaucoup, je crois que je faisais un 30%, mais je faisais toujours aide familiale à 30%. Et puis heureusement que j'avais gardé ce 30%, car après, j'ai dû augmenter, du coup.

Heureusement que j'avais un de mes frères qui était sur place. C'est grâce à lui que j'ai pu retourner au travail, parce qu'il me gardait les enfants. Il a pu me garder les enfants. (Vanessa W., 1971, NE)

Cet extrait met aussi en avant l'importance de pouvoir compter sur un réseau social qui permet d'obtenir du soutien en cas de difficultés, des ressources qui font souvent défaut aux personnes placées. Cet exemple fait figure d'exception car, dans nos entretiens, l'entourage familial n'est quasiment jamais cité comme jouant ce rôle. Il est intéressant de relever que cet exemple émane de l'unique personne qui a connu un seul et même lieu de placement et qui y a été placée en même temps que ses deux frères.

Une autre vulnérabilité liée à la transition genrée à la vie adulte tient dans les possibilités très limitées pour les femmes de pouvoir continuer à se former au cours de leur vie professionnelle afin d'acquérir un capital humain susceptible d'être reconnu sur le marché du travail. Cette situation contraste avec celle des témoins masculins qui ont pu pour plusieurs d'entre eux augmenter leur capital humain et obtenir ainsi une mobilité, voire une ascension professionnelle. Ces formations certifiantes se sont faites en emploi et donc impliquent bien souvent d'avoir une activité à plein temps. Dans les entretiens, les rares tentatives de formation évoquées par les femmes ont été abandonnées pour des raisons financières ou se sont faites à la suite d'une perte d'emploi. Le récit de Sandra D. (1957, FR), la seule témoin à avoir changé véritablement de domaine d'activité au cours de sa vie professionnelle,²⁶ met particulièrement bien en évidence l'ancrage à long terme de la formation initiale pour les femmes. Se retrouvant sans emploi à cinquante ans, elle précise que toutes les mesures proposées dans le cadre de l'assurance-chômage étaient en lien avec sa formation initiale de vendeuse alors même qu'elle n'avait plus exercé dans ce domaine depuis des décennies. En définitive, les récits montrent que les femmes sont doublement désavantagées en matière d'acquisition de capital humain: lors du placement extrafamilial et ensuite tout au long de leur vie professionnelle.

26 La seule aussi qui ne s'est jamais mariée et qui n'a pas eu d'enfant.

S'en sortir malgré tout

Les vulnérabilités des parcours de vie liées au placement extrafamilial sont bien sûr beaucoup plus larges et importantes que les situations présentées au point précédent. Notre recherche s'est focalisée sur les opportunités et les obstacles pour acquérir du capital humain et social et sur la transition à la vie adulte. Nos entretiens ont donc porté sur des questions de scolarité, de formation, de relations sociales et d'intégration socioprofessionnelle. Cependant, dans la majorité des entretiens, d'autres conséquences délétères du placement extrafamilial – particulièrement des problèmes importants de santé liés à une mauvaise alimentation, à une absence de soins médicaux et à la pénibilité des conditions de placement – ont été largement relatées par les témoins. En outre, ceux-ci ont aussi souvent évoqués des souvenirs dramatiques d'abus et de maltraitance. Ce vécu douloureux est encore très présent et influence fortement la manière dont les personnes concernées évaluent les mesures de placement et plus largement leur propre histoire de vie. Ces questions d'injustice, de discrimination et bien sûr de maltraitance résonnent encore des décennies après les mesures de placement et contrastent avec l'affirmation souvent prononcée durant les entretiens d'avoir eu malgré tout une belle vie ou du moins d'avoir réussi, parfois envers et contre tout, à s'en sortir. Il y a certainement en creux dans cette affirmation autant la fierté légitime de s'en être sorti seul, sans l'aide de personne, que le souvenir d'un autre, d'un proche, d'un frère, d'une sœur qui a eu une vie encore plus difficile et qui a davantage souffert.

Moi, je préfère vivre l'instant que j'ai là maintenant, je suis heureux. Je suis heureux, je suis arrivé à ça. Puis, j'aurais pu ne jamais arriver à ça. C'est ma volonté. J'ai aussi eu beaucoup de chance, beaucoup de chance. C'est vrai, je n'ai pas eu que du malheur. Toute cette première partie de vie était vraiment noire. Mais après, tout ça, ça s'est éclairci. Les douleurs sont toujours là. Mais je ne vis pas chaque jour avec non plus, il ne faut pas exagérer. Ça revient quand j'en parle. Évidemment que vous ouvrez un peu la boîte. Sans ça, je referme le couvercle. Et puis je vis bien, j'ai une belle vie. C'est une énorme chance, une énorme chance, mais je pense beaucoup, énormément, et de plus en plus à ceux qui vivent ça ou qui ont vécu ça comme moi. (Stéphane D., 1950, NE)

Les défis de l'assistant-e social à l'Office des mineurs de Fribourg (1970–2000)

Anne-Françoise Praz, Aurore Müller

Abstract

The challenges faced by social workers at the Fribourg Minors' Office (1970–2000)

The authors spoke to two social workers from the Fribourg Minor's Office, who were active at different times between 1970 and 2010. They spoke about the difficulties of their work, the discrepancies between progressive training and institutional structures that were struggling to reform, and their efforts to put the interests of children first. These interviews are put into perspective with recent research on the history of social work in French-speaking Switzerland and contribute to enriching and nuancing this work.

Au cours de la période étudiée, l'assistant-e social devient un personnage central du dispositif de protection de la jeunesse par sa position d'intermédiaire entre les autorités, les établissements de placement et les personnes concernées. Selon la procédure courante – un mandat délivré par un juge de paix ou un juge des mineurs –, il est chargé de mener l'enquête de terrain, de proposer une mesure de placement ou autre, d'en contrôler le suivi et d'en rendre compte à l'autorité dans des rapports réguliers. Ces rapports d'enquête et de suivi jouent un rôle crucial dans le parcours de vie des jeunes placés, tant ces informations orientent, voire déterminent en grande partie les décisions des juges. Dans les 80 dossiers des Offices de mineurs des cantons de Fribourg et Neuchâtel étudiés pour notre projet, Aurore Müller n'a repéré qu'un seul cas de divergence entre l'autorité judiciaire et un travailleur social.

Si le travail de l'assistant-e social s'inscrit dans un cadre formel bien défini, il comporte néanmoins une grande marge de manœuvre dans la pratique de terrain. Cette situation s'inscrit dans le statut de *street-level bureaucrat*, conceptualisé par Lipski en 1980,¹ qui intègre trois composantes: une interaction directe avec les usagers-ères du service qui les emploie, un

1 Michael Lipsky, *Street-Level Bureaucracy. Dilemmas of the Individual in Public Services*, New York 1980.

certain pouvoir discrétionnaire dans le cadre de cette relation, une relative autonomie par rapport à l'organisation.²

Au cours des années 1980, dans la lignée des travaux de Michel Foucault sur les disciplines et de l'ouvrage de Jacques Donzelot sur *La police des familles*, l'historiographie a surtout insisté sur la dimension normative du travail social, présenté comme un outil de contrôle et de mise au pas des familles populaires. En réaction, d'autres travaux ont souligné l'agentivité des familles concernées: loin de rester des victimes passives, elles résistent ou contournent parfois le contrôle des autorités, ou alors utilisent le système pour poursuivre des objectifs propres. L'assistant-e social, pivot entre les autorités et les familles, restait souvent en marge de l'analyse historique, alors que l'autonomie dont il dispose permet de saisir les tensions entre les besoins des usagers-ères et les contraintes des dispositifs officiels; par les solutions qu'il propose, l'assistant-e social peut réduire ces tensions et faire évoluer les dispositifs. Cet acteur-trice mérite ainsi toute l'attention des historien-nes.³

Des recherches suisses récentes, à l'instar de plusieurs projets sur les placements d'enfants, ont analysé les dossiers individuels en s'intéressant également à l'action concrète des assistant-es sociaux;⁴ notre projet a prolongé cette démarche. D'autres travaux ont étudié les mobilisations des professionnel-les, en particulier les éducateurs-trices employés au sein des institutions de placement, sur la base des revues et des archives de leurs associations.⁵ Cette profession a également fait l'objet d'une recherche

2 Aurélien Buffat, Les réformes au prisme de l'autonomie et du contrôle des agents publics de base: le cas de la politique suisse du chômage, *Pyramides* [En ligne], 17 (2009), mis en ligne le 07 décembre 2011: <http://journals.openedition.org/pyramides/612> (03.08.2022).

3 Lola Zappi, Protéger l'enfant ou préserver la famille? Les assistantes sociales face aux placements d'enfants dans l'entre-deux-guerres, in: *Le Mouvement social*, 279 (avril-juin 2022), p. 69.

4 Pour une synthèse de ces travaux: Joëlle Droux et Anne-Françoise Praz, Placés, dé-placés, protégés? L'histoire du placement d'enfants en Suisse, XIX^e-XX^e siècles, Neuchâtel 2021.

5 Véronique Czaka, Joëlle Droux, Die berufliche Tätigkeit im Heim. Kontext, Ausbildungsstätten und die Entstehung einer eigenständigen Berufsgruppe in der Westschweiz (1950–1980), in: Gisela Hauss et al. (Hg.), *Fremdplatziert. Heimerziehung in der Sch-*

pionnière en histoire orale pour la Suisse romande.⁶ Étant donné les limites de l'analyse des dossiers, il y aurait tout intérêt à recueillir davantage les témoignages d'anciens assistant-es sociaux. Dans quelle mesure ont-ils pu appliquer les savoirs professionnels acquis? Ont-ils au contraire dû composer avec une réalité tout autre que celle présentée dans les écoles sociales? Comment ces conditions de travail ont-elles évolué? Quels nouveaux défis ont émergé? Qu'est-ce que leur expérience nous apprend sur l'histoire sociale et politique de l'espace où ils étaient appelés à intervenir?

Notre projet n'intégrait pas cette démarche d'histoire orale au départ, et c'est à titre tout à fait exploratoire que nous avons rencontré deux ex-assistants sociaux de l'Office des mineurs de Fribourg, issus de deux générations différentes qui recourent notre période. Le premier, Jean-Marie Pérona, y a travaillé entre 1970 et 1978. Quant à Yvan Sallin, sa carrière à l'Office se situe entre 1988 et 2000; il y revient ensuite en 2003, comme chef d'équipe (avec encore des pratiques d'intervention dans un nombre limité de dossiers) jusqu'à sa retraite. Nous remercions nos deux témoins pour ces rencontres très riches, au cours desquelles nous avons évoqué leurs expériences professionnelles, partagé des réflexions, et dont il est impossible d'épuiser le contenu dans le présent texte. Nous avons sélectionné des apports intéressants du point de vue de l'histoire du travail social, mis en perspective avec certains éléments issus de l'analyse des dossiers, ainsi qu'avec des études plus générales sur l'évolution de la profession. Bien conscientes des limites de notre approche, nous pensons néanmoins pouvoir extraire de ces témoignages des éléments qui mériteraient d'être approfondis, afin de mieux documenter l'évolution des difficultés et des défis du travail social dans l'espace fribourgeois.⁷

weiz, Zürich 2018. Joëlle Droux, Le rire jaune de la souffrance au travail dans l'éducation spécialisée (1950–1970), Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier, 38 (2022), p. 33–59.

⁶ Geneviève Heller et al., La passion d'éduquer. Genèse de l'éducation spécialisée en Suisse romande (1954–1964), Lausanne 2004.

⁷ Les entretiens, conduits par les autrices, se sont déroulés le 10 janvier 2022 à Charmey (M. Pérona) et le 7 juin 2022 à Fribourg (M. Sallin). Dans les citations ci-après, nous indiquons par (P) ou (S) le témoin concerné. Ces citations n'engagent que les témoins et ne représentent aucunement la position de l'Office des mineurs de Fribourg, aujourd'hui Service de l'Enfance et de la Jeunesse.

Des méthodes nouvelles... parfois difficiles à mettre en œuvre

L'enquête sociale, méthode traditionnelle des assistant-es sociaux, est complétée dès les années 1950 par la formation à d'autres approches dans les écoles sociales de Suisse romande. En vue de la rédaction d'un rapport destiné aux autorités, l'enquête sociale consiste à recueillir des renseignements sur les personnes visées, les familles, les conditions de vie et d'éducation des enfants. Dans les années 1950, cette enquête est encore principalement menée auprès de la parenté, des voisins, soit des tierces personnes, et les « commérages » ne sont pas absents. « Ces dires sont ensuite repris dans les enquêtes médico-sociales pour devenir des faits que les autorités ne questionnent pas ».⁸ Dans les dossiers des Offices des mineurs de Neuchâtel et Fribourg, nous retrouvons cette pratique stigmatisante jusqu'au milieu des années 1960. Par exemple, l'assistante sociale chargée du dossier de Remy* réalise une enquête pour déterminer si le garçon peut rester chez sa mère. À cette fin, elle interroge un agent de police, l'ex-mari de la concernée, le pasteur et même la bouchère!⁹

Grâce à l'introduction de la méthode du *social casework*, ces pratiques tendent à disparaître au profit d'une intervention axée plus directement sur les concerné-es.¹⁰ Théorisée par l'Américaine Mary Richmond durant l'entre-deux-guerres, cette méthode est diffusée dans les écoles sociales suisses au cours des années 1950 et s'impose progressivement. « Il s'agit, grâce à une certaine qualité d'écoute, d'amener l'usager à comprendre ce que cachent des demandes bien concrètes, de l'amener à mieux cerner ses véritables be-

8 Véronique Blanchard, Sous toutes les coutures. Déviance féminine et observations de spécialistes, in: Ludivine Bantigny, Jean-Claude Vimont (dir.), Sous l'œil de l'expert. Les dossiers judiciaires de personnalité, Publication des Universités de Rouen et du Havre 2010, p. 69–79, ici p.74.

9 Archives cantonales neuchâteloises, Fonds de l'Office des mineurs, dossier n°7305, 1961.

10 Sonja Matter, Umbruchprozesse in der Schweizer Sozialen Arbeit. Die Rezeption des amerikanischen Social Casework Methode in den 1950er Jahren, in: Elke Kruse (éd.), Internationaler Austausch in der Sozialen Arbeit. Wiesbaden 2015, p. 205–221. https://doi.org/10.1007/978-3-531-18911-6_13 (15.09.2022).

soins».¹¹ Interviewée dans l'émission *Vie et métier*, diffusée par la Télévision suisse romande en 1971, une assistante sociale spécialisée en psychiatrie précise:

– *Au fond alors, vous agissez à la place des personnes jusqu'à ce qu'elles retrouvent leurs moyens?* – Alors justement pas. Il ne s'agit pas du tout d'agir à la place des personnes et de les déresponsabiliser de cette façon-ci, mais bien plutôt de voir avec la personne qui a des problèmes comment les aborder, de voir avec elle quelles sont ses possibilités, de l'orienter dans certaines démarches à faire, et dans la mesure du possible de l'aider à faire elle-même ces démarches afin de la responsabiliser.¹²

Ces propos font écho à ceux de M. Jean-Marie Pérona,¹³ formé à l'École d'études sociales et pédagogiques de Lausanne.¹⁴ Voici comment il décrit son travail sur le terrain dans les années 1970, et notamment sa manière de privilégier le dialogue avec les usager·ères:

Tout le travail consistait à dire: Que se passe-t-il dans cette famille? Il fallait bien faire la photo, on insistait là-dessus, on fait la photo, on ne dit rien, on ne propose rien, et ensuite on travaille avec les gens, qu'est-ce qu'ils veulent améliorer dans leur vie, etc.

11 Françoise Blum, *Regard sur les mutations du travail social au XX^e siècle*, in: *Le Mouvement Social*, 199 (2002), p. 91.

12 Être assistant social. Émission *Vie et métier*, journaliste: Nicole Métral, émission disponible à l'adresse: <https://www.rts.ch/archives/tv/divers/vie-et-metier/8934056-etre-assistant-social.html> (15.09.2022).

13 M. Jean-Marie Pérona a été formé à l'EESP entre 1968 et 1970; il a ensuite été assistant social à l'Office des mineurs de 1970 à 1978 avant d'occuper différents postes de direction dans les œuvres sociales (Pro Infirmis, ORIPH, création du réseau d'action sociale dans la Broye).

14 L'École d'études sociales et pédagogiques de Lausanne est fondée en 1964 pour la formation des éducateurs·trices spécialisés, des éducatrices maternelles et des assistants-es sociaux. Elle est issue de la fusion entre l'école d'assistantes sociales et d'éducatrices, créée par Alice Curchod en 1949, et le Centre de formation pour l'enfance inadaptée, une section lausannoise de l'École d'études sociales de Genève dirigée depuis 1954 par Claude et Monique Pahud. Elle devient ensuite la Haute école sociale de Lausanne. <https://www.hetsl.ch/organisation/fondation-hetsl/historique/> (15.09.2022).

Or, à ses débuts en terrain fribourgeois, les autorités locales qui font appel à l'Office des mineurs sont imprégnées d'une conception très différente du travail social:

(P) À Fribourg, je suis arrivé à une époque où l'Office des mineurs, on était... comment dire, la terreur des campagnes! On va appeler les mineurs, ils disaient, c'était la menace, c'était le placement, on va t'enfermer, on va te mettre dans une maison de redressement. Qu'est-ce que je n'ai pas entendu! Les syndicis téléphonaient à l'Office quand une famille avait des problèmes. Ceux de Fribourg vont venir et vous mener au doigt et à la baguette, ils disaient.

Face à de telles attitudes, les assistant-es sociaux cherchent des stratégies pour gagner la confiance des autorités et des familles. Au lieu «de courir à la Justice de Paix pour avoir un mandat», ils pratiquent «ce qu'on appelait les mandats à bien plaire». Ce terme désigne des interventions sans mandat officiel, bien qu'elles soient souvent décidées en accord avec les autorités de manière à proposer des solutions pragmatiques sans forcément ouvrir un dossier. C'est un parfait exemple de la marge de manœuvre dont disposent les assistant-es sociaux et des libertés qu'ils prennent avec les directives officielles afin de travailler plus efficacement, tout en s'adaptant au terrain:

(P) On préférerait que ce soit nous qui débarquions que le syndic. Parce qu'il y avait des syndicis qui résolvaient les problèmes à leur manière: moi, je vais le dresser celui-là, tu viens chez moi à la ferme et tu travailles pour moi. J'ai connu des syndicis qui faisaient ça, sans aucune base légale, l'omnipouvoir du syndic, de l'homme politique. Souvent je me suis révolté, je disais vous ne pouvez pas faire ça, on peut vous dénoncer à la Justice de Paix. On était plusieurs à avoir de bons contacts avec les Justices de Paix. Au lieu de nous donner tout de suite un mandat... on s'arrangeait. Les syndicis nous appelaient personnellement [...]. Des syndicis nous disaient, je suis embêté, j'aimerais bien que vous puissiez intervenir, vous savez comment faire. Certaines fois cela a un peu calmé les esprits, je disais [*aux personnes signalées...*] vous savez il faudrait pas que vous ayez trop d'ennuis encore, il y a une menace de tutelle.

La proximité des assistant-es sociaux avec les Justices de Paix et la possibilité d'entretenir de «bons contacts» avec l'un ou l'autre juge s'expliquent par la structure de l'organisation judiciaire fribourgeoise. Les Justices de Paix sont au cœur de la protection de l'enfance, puisqu'elles délivrent les mandats

tutélaires et nomment les tuteurs des enfants placés. Comme l'explique Stéphane Quéru, chef de service entre 1994 et 2022, «il y en avait 29 dans le canton, avec à leur tête des notables élus qui n'étaient pas des spécialistes du domaine. En 2008 [le canton] a réorganisé l'ensemble de ses Justices de Paix qui sont passées à 7, une par district, avec à la clé une professionnalisation et des renforts juridiques».¹⁵

Si l'absence de professionnalisme des Justices de Paix n'est pas déplorée par notre témoin, il en va tout autrement à propos de ses supérieurs. Jusqu'au début des années 1990, les chefs de service de l'Office des mineurs n'ont aucune formation sociale et sont nommés en fonction de leurs convictions religieuses et de leur dévouement présumé. Le premier supérieur de M. Pérona, M. Joseph Kaeser, un ancien instituteur, lui laisse une entière liberté même dans des situations difficiles, alors qu'il s'agit pourtant de son premier emploi:

(P) Je pouvais donner des préavis, suggérer des solutions, il me disait toujours allez-y M. Pérona, je vous fais confiance [...]. J'avais une liberté énorme avec lui. [...] Des fois cela se passait bien, des fois on était un peu perdu et je dormais mal... car je ne savais pas quoi faire dans certaines situations. [...] Un jour, j'avais fait un rapport en divorce qui était très difficile, je lui dis, j'aimerais que vous le relisiez deux fois. Cinq minutes après, le dossier était dans mon casier [...]. Je lui dis vous avez bien lu, il m'a dit c'est OK, c'est comme d'habitude. Il n'avait rien à dire.

Pour pallier l'absence d'encadrement et une certaine solitude face aux lourdes responsabilités qu'ils assument, les assistant-es sociaux organisent entre eux une sorte de coaching informel: «On avait un petit groupe, précise M. Pérona, on se voyait le vendredi, c'était un truc apéro, et on échangeait sur les cas de la semaine, on se donnait des conseils, etc.». Les collaborateur-trices s'organisent également pour réunir des adresses de familles susceptibles de recevoir des enfants. «On aurait voulu avoir un réseau de familles d'accueil, mais l'État n'a jamais voulu entrer en matière, alors on avait nos réseaux».

15 Chef du Service de l'enfance et de la jeunesse depuis 1994, Stéphane Quéru part bientôt à la retraite, La Liberté, 28 juin 2022, p. 10.

Lorsque l'ex-instituteur est remplacé à la direction de l'Office par Charles-Henri de Roten, fervent religieux et ancien militaire, notre témoin estime que sa volonté d'autonomie est entravée par ce qu'il estime être un contrôle tatillon et des velléités autoritaires. Il reproche surtout à son nouveau chef de ne pas le soutenir lorsqu'il doit affronter des situations difficiles:

(P) Il m'avait dit la première semaine, vous m'apportez votre agenda, je dois voir vos rendez-vous. J'ai dit non. On était tombé dans le contrôle. Je lui ai dit, vous savez Monsieur, on nous investit de monstres responsabilités, on nous envoie au charbon dans des situations pas possibles, et après vous ne vous inquiétez pas de savoir si on rentre à 8 heures le soir à la maison, et comment l'on fait avec tel et tel. Moi, vous montrer l'agenda, exclu. Après il m'a laissé tranquille.

Face à des chefs de service sans connaissance du métier, les innovations du travail social ont bien de la peine à se concrétiser au sein de l'Office. La formation continue n'est pas encouragée: M. Pérona, devenu chef d'équipe du groupe francophone, déclare avoir «dû batailler pour avoir une journée de formation» sur le nouveau droit de la filiation (1978). Au cours des années 1970, les approches d'assistance éducative en milieu ouvert (AEMO) connaissent un important développement; il s'agit d'accompagner les familles avec enfants pour les aider à surmonter les difficultés et éviter ainsi le placement. À Fribourg, cette innovation se heurte aux résistances de la direction:

(P) Nous on voulait ce genre de mesure informelle, on voulait travailler en milieu ouvert. Mon chef il n'a pas aimé car il ne pouvait plus nous contrôler s'il avait des AS qui tournent dans la campagne fribourgeoise. Il avait l'habitude d'avoir ses troupes à ses pieds en tant que militaire. On a juste eu un demi-poste, ça se déroulait un peu sous le manteau, c'était pas officiel. &eq_word_1; Des fois, nous on pouvait désespérer, on disait vivement qu'on remplace ce gaillard.

Toutefois, certaines approches se fraient un chemin grâce à l'apport de jeunes membres de l'équipe, fraîchement émoulus des écoles sociales. Le travail social communautaire, l'idée de réseau, les approches systémiques, autant de nouveautés introduites par les jeunes: il s'agit de nouvelles

pratiques thérapeutiques, centrées non plus seulement sur l'individu, mais tenant compte de l'ensemble des relations sociales et familiales.¹⁶

Notre témoin n'évoque pas spontanément la question de la formation des adolescent-es suivis par l'Office des mineurs. Toutefois, notre attention est alertée lorsqu'il associe le placement à des difficultés scolaires, l'incitant à obtenir l'autorisation de retirer un jeune de l'école obligatoire avant l'âge légal. Questionné sur cette pratique, il admet qu'elle était courante:(P) [Les libérations anticipées de l'école obligatoire] à l'époque cela arrivait souvent, pour des jeunes qui posaient problème, qui n'avaient plus rien à cirer de l'école, ils voulaient entrer en apprentissage. C'était des souffre-douleurs des maîtres, des filles, des parents... Souvent on a utilisé la sortie anticipée de l'école, et après on leur trouvait des places. [...]

«Trouver des places», cela signifie-t-il que l'adolescent-e entre en apprentissage? Dans son analyse des dossiers fribourgeois, Aurore Müller a aussi repéré cette pratique, mais il s'agit plutôt de mettre l'adolescent-e au travail que de lui assurer une formation. Selon ces documents, il semblerait que les enfants de paysans pouvaient encore, dans les années 1970, bénéficier d'une libération anticipée de l'école pour aider à la ferme. Cette solution était également préconisée par les assistants-es sociaux pour les enfants placés chez les paysans, en raison d'un manque d'intérêt pour l'école. Voici ce qu'écrit une assistante sociale dans son journal, en 1977:

Denis* pourrait être libéré de l'école le 21. J'en parle aujourd'hui à Mme X [*mère d'accueil*]. Elle pense que, vu le manque total d'intérêt pour l'école de la part de Denis*, cette émancipation ne serait pas forcément une mauvaise chose, mais elle veut en parler à son mari avant de me donner une réponse.¹⁷

Dans son témoignage, M. Perona souligne également les résistances des parents à l'égard de la formation de leurs adolescent-es, notamment pour des raisons matérielles, mais aussi pour d'autres motifs plus difficiles à cerner:

16 Les approches systémiques et interactionnistes se développent dès les années 1970 aux États-Unis au sein de l'École de Palo Alto; celle-ci est née de la rencontre entre plusieurs personnalités issues de différentes disciplines, telles que Gregory Bateson, Hanz von Foerster, Virginia Satir, John Weakland, Don Jackson ou Paul Watslawick.

17 Archives de l'État de Fribourg, Fonds de l'Office des mineurs de Fribourg, dossier n° A/85/19, 1977.

(P) Vous aviez le genre de famille où le père disait moi j'étais un galopin, vous voulez pas que mon fils soit meilleur. Souvent on les a sortis du milieu familial, car il fallait que le jeune aille voir ailleurs [...] Cela a été l'occasion pour des jeunes d'apprendre un métier, dans leur famille il n'y avait pas les moyens, pas seulement financiers, les pères ne voulaient pas [...] Par exemple, je me souviens d'une jeune fille qui voulait faire coiffeuse, mais son père disait tu seras vendeuse, et elle est toujours vendeuse. C'était difficile de convaincre les parents pour faire apprendre un métier, surtout ils pouvaient pas payer, alors on leur disait on paiera.

Malgré les difficultés rencontrées, M. Pérona déclare avoir eu «une belle carrière professionnelle à l'Office des mineurs». Selon son témoignage, l'autonomie dont il disposait lui a permis d'acquérir «un savoir-faire appris sur le tas», de gagner la confiance des familles¹⁸ et des autorités afin d'intervenir selon sa vision du travail social: «J'ai beaucoup travaillé avec les familles pour chercher avec elles, quand c'était possible, la solution la meilleure». Ses compétences alliant sa formation et sa connaissance du terrain fribourgeois lui permettent d'entretenir des relations moins formalisées avec les juges de paix et les autorités pénales: «On arrivait à des choses réalistes. Cela nous permettait de faire du bon travail avec les gens. Je disais à certains jeunes, à certaines familles, laissez-moi faire, je vais arranger ça avec X.» Si cette autonomie des assistant-es sociaux se révèle ici très positive, on peut néanmoins s'interroger sur les risques d'arbitraire qu'elle comporte: en l'absence de mandat, vers quelles instances peuvent se tourner les personnes concernées si elles contestent la mesure décidée par l'assistant-e social? Nous reviendrons sur cette question avec notre prochain témoin.

En revanche, la surcharge de travail revient de manière récurrente dans ses propos: «Mon travail c'était d'avaloir tous les mandats, le plus de mandats qu'on nous donnait. On n'a jamais pu travailler tranquillement pour prendre du recul». Le travail pèse non seulement en raison de la quantité de dossiers, mais aussi de la lourdeur de certaines situations, affrontées sans véritable supervision: «On n'avait pas encore... je regarde comment les jeunes

18 Dans un dossier de l'Office des mineurs, on trouve cette déclaration de la part de l'avocat d'un père concerné par une intervention: «[M. Pérona] m'avait donné l'impression d'être l'un des excellents assistants sociaux de l'OCM». AEF, Fonds de l'Office des mineurs du canton de Fribourg, dossier n°A/89/209, 1979.

travaillent aujourd’hui, ils ont beaucoup plus appris que nous à se méfier, à prendre de la distance par rapport aux situations». Même une fois rentré chez lui, il n’est pas possible à l’assistant-e social d’oublier son travail:

(P) Pour ma famille, cela a été des passes difficiles, on était souvent loin du bureau, on n’avait pas de Natel, les gens appelaient à la maison, et aussi en dehors des heures de travail. Ma femme était discrète, mais parfois bien impliquée dedans, et elle s’inquiétait.

Dès sa fondation en 1951 et malgré l’augmentation rapide de la charge de travail, l’Office des mineurs ne dispose durant dix ans que de deux personnes: le chef de service assume encore la charge de président de la Chambre pénale des mineurs et il ne dispose que d’une seule assistante sociale, chargée du suivi de 272 cas en 1960.¹⁹ L’effectif est ensuite renforcé (20 personnes en 1976), mais cette augmentation coïncide avec un accroissement des tâches attribuées au service (surveillance des établissements subventionnés, recouvrement des créances d’entretien d’enfants). En raison du manque de personnel, M. de Roten refuse catégoriquement en 1978 que l’Office joue un rôle actif dans la lutte contre les toxicomanies.

Une remise en cause radicale du travail social... et un nouveau regard sur l’institutionnel

Avant d’intégrer l’Office des mineurs, notre second témoin Yvan Sallin²⁰ a d’abord travaillé entre 1981 et 1988 à l’association Release, une structure d’accueil pour toxicomanes. Les circonstances de la création de cette institution (1972) sont emblématiques d’un tournant des besoins en protection de la jeunesse. Les premières années sont en effet financées par le Seraphisches Liebeswerk, une association catholique chargée de rechercher des familles

19 Office cantonal des mineurs. Direction de la justice, des communes et des paroisses du canton de Fribourg, in: Comptes-rendus de l’administration du Conseil d’État du canton de Fribourg, année 1960.

20 Yvan Sallin a effectué une première formation d’assistant social à l’EESP (1986–1989); il a ensuite obtenu un diplôme supérieur en travail social à l’Université de Neuchâtel (1997–2000) et un diplôme en protection de l’enfant à l’Institut IUKB (2005–2007).

d'accueil pour placer les enfants de mères célibataires. Mais la demande s'est tarie et le Père capucin Sigfrid Morger, président de l'antenne fribourgeoise, cherche à réaffecter les fonds non utilisés. Il est alors approché par un groupe d'étudiant-es en psychologie et pédagogie de l'Université de Fribourg, qui veulent être actifs sur le terrain auprès des toxicomanes et des jeunes en rupture, «faire quelque chose d'indépendant, sans la répression [...], pouvoir échanger et offrir un soutien sans jugement».²¹ Grâce aux fonds du Seraisches Liebeswerk, le Release ouvre une permanence en ville et engage des assistant-es sociaux qui vont à la rencontre des jeunes dans la rue, les bistrotts, ce qui entraîne une augmentation rapide des personnes soutenues. L'équipe du Release s'efforce d'inventer des méthodes de soutien non répressives et non contraignantes et défend une approche très critique du travail social:

(S) [...] on était pour un autre travail social &eq_word_2; pour un projet de travail social parallèle &eq_word_3; avec une approche critique, une répartition égalitaire des salaires. Le travail social parallèle et le travail social institutionnel, c'était très tendu, l'institutionnel c'était l'ennemi [...]. Au Release, l'alternative c'était par exemple ne pas avoir de dossier, ne pas avoir de mandat, ne pas faire de placement, etc. [...] À l'époque pour les travailleurs sociaux, le mandat c'était contraignant, c'était pas bien, c'était la société qui faisait du contrôle social négatif contre l'avis des gens, il fallait faire le plus possible à la demande.

Cette posture s'inscrit dans les intenses débats sur l'identité professionnelle des travailleurs-euses sociaux, engagés au lendemain de mai 68, qui remettent en cause les fondements mêmes de la profession. Dans le monde francophone, un numéro spécial de la revue *Esprit* consacre un important dossier à ce sujet en 1972: «Il y a désormais chez la plupart des travailleurs sociaux une sorte de malaise parce qu'ils sont en train de prendre conscience du fait qu'ils contribuent la plupart du temps implicitement et sans le vouloir au maintien de l'ordre».²² Selon Françoise Blum, «les remises en cause les plus radicales sont aussi l'effet d'une querelle de génération, à un moment où le

21 Kathya Currat, Stéphanie Buchs, Jean Retschitzki, Release, des pionniers témoignent. Aux racines de la prévention des toxicomanies et de l'exclusion sociale en pays de Fribourg, Fribourg 2014, p. 4–5.

22 Pourquoi le travail social, in: *Esprit* 143 (avril-mai 1972), p. 696. Le numéro est réédité quelques mois plus tard sous le titre *Normalisation et contrôle social*.

recrutement s'intensifie, se diversifie socialement et où la profession rajeunit considérablement». ²³ En 1971, le journal *Ensemble*, organe des éducateurs-trices de Suisse romande, élargit l'action des professionnels de la protection de la jeunesse: il ne s'agit pas seulement d'agir sur les jeunes, mais bien «sur la société elle-même pour la rendre plus tolérante par rapport à ses marginaux». ²⁴ Ce positionnement fortement politisé anime aussi la revue *Social chronique*, fondée en 1977: elle thématise les conflits surgis au sein des établissements et présente des expériences nouvelles. Le premier numéro thématise la position ambivalente du travailleur-euse social:

Les travailleurs sociaux ont des positions à défendre, tant en ce qui concerne leurs conditions de travail, que leur type de pratique &eq_word_4;. Que le travailleur social accepte ou non le rôle que lui fait jouer l'Institution – rôle de contrôle, d'encadrement, de béquilles –, il ne peut échapper aux lois du «Système» qui déterminent aussi l'organisation du secteur social. ²⁵

À l'instar d'autres projets alternatifs, le Release contribue à faire évoluer les pratiques du travail social, tout comme les représentations négatives des toxicomanes et des marginaux. Toutefois, des conflits et divergences, en particulier l'abandon de l'égalité des salaires, incitent M. Sallin à quitter la structure en 1988 pour entrer à l'Office des mineurs. Son engagement atteste du besoin de renouveler l'équipe d'intervenant-es, en lien avec une ouverture aux nouveaux problèmes de la jeunesse.

(S) L'Office voulait un contact avec la population «underground». Je travaillais au Release, je travaillais aussi déjà à Fri-son, dans la scène rock, et l'Office était intéressé à quelqu'un qui connaissait la population jeune qui fréquentait ces lieux.

Fort de son expérience et de son attitude réflexive face au travail social dit parallèle, M. Sallin s'efforce d'insuffler à l'Office des éléments d'innovation alternative, tout en modifiant son regard sur le travail social institutionnel:

²³ Françoise Blum, *Regard sur les mutations du travail social*, p. 93.

²⁴ Cité in: Joëlle Droux et Anne-Françoise Praz, *Placés, déplacés, protégés?*, p. 111.

²⁵ *Social chronique*, N°0, février 1977, p. 3. Cité in: Geneviève Heller, *Ceci n'est pas une prison. La Maison d'éducation de Vennes. Histoire d'une institution pour garçons délinquants en Suisse romande (1805–1846–1977)*, Lausanne 2021, p. 139.

«J'ai pu voir qu'aux jeunes, les mandats cela ne leur posait pas de problème, en tous cas pas ceux que j'imaginai, que la notion de placement n'était pas aussi négative, il y avait beaucoup d'a priori». Cependant, à son arrivée en 1988, la majorité des cas suivis relèvent encore de ce qu'il appelle les «sans mandat officiel», à l'instar des pratiques rapportées par notre premier témoin. Mais au lieu de situations signalées par les autorités locales ou dénoncées aux syndicats et aux Justices de Paix, il s'agit davantage de familles ou de parents qui s'adressent directement à la permanence de l'Office.

(S) On a quand même affaire à des gens qui sont peut-être perdus, des gens qui ont peu de réseau et peu de moyens. Ils se disaient, qu'est-ce que je peux faire... ils téléphonaient à la permanence [...] Je parlais du principe, les gens ont besoin d'être valorisés, on ne va pas leur dire de passer et ouvrir un dossier. Il y avait une demande d'écoute, on leur disait qu'est-ce que vous avez déjà fait, on les rassurait et on leur donnait un conseil. J'essayais dans un premier temps de revaloriser les gens au téléphone, Madame, je n'aurais pas fait autrement, vous avez fait juste. Et dans certains cas, on décidait aussi d'ouvrir un dossier. Je trouve bien cette fonction «Mur des Lamentations» quand tu n'as plus personne, d'avoir l'État qui t'écoute et qui n'est pas un algorithme qui t'écoute.

La proportion des prises en charge «sans mandat» diminue progressivement avec l'arrivée de Stéphane Quéru en 1994. Le mandat est valorisé en tant que moyen privilégié de protection; les cas d'urgence peuvent être suivis sans mandat, à court terme; généralement, un mandat s'impose rapidement pour ces situations. Notre témoin souligne la manière dont son regard s'est ainsi modifié à propos du mandat.

(S) Le mandat n'est pas une fin en soi, mais c'est un moyen donné par la société pour améliorer la protection des enfants. Tout en sachant que c'est contraignant, on intervient dans la liberté des gens, et il doit être levé le plus rapidement possible. [...] Sans mandat, on est juge et partie dans l'affaire, vers qui les gens vont pouvoir se tourner s'ils ne sont pas d'accord avec l'intervention? [...] La Justice de Paix, l'autorité de protection, est un tiers garant, surtout que ces justices se sont professionnalisées, les décisions sont de véritables décisions, avec une procédure claire, des commissions multipartites. [...] Aujourd'hui c'est argumenté, il existe le droit d'être entendu, c'est des grosses évolutions.

Ainsi, au-delà des visions idéologiques des années 1970, l'objectif de protection des enfants et des jeunes s'impose comme une nouvelle éthique professionnelle.

Le placement n'est pas anodin... mais parfois il faut «des murs bienveillants»

Notre projet s'est concentré sur les adolescent-es placés en établissement ou en famille d'accueil entre 1950 et 1985. Au cours de cette période, la proportion de placements diminue par rapport à l'ensemble des cas traités, un mouvement particulièrement perceptible dès les années 1970. Cette période coïncide avec une contestation générale de l'enfermement, aboutissant parfois à des actions spectaculaires d'évasion de jeunes placés, organisées par des étudiant-es d'écoles sociales alémaniques (Heimkampagne).²⁶ Surtout, l'importance accordée au maintien des liens familiaux incite à promouvoir davantage le suivi éducatif en milieu ouvert. D'autres éléments liés au placement émergent des témoignages de nos deux assistants sociaux. Ainsi, nous n'avions pas imaginé la forte charge émotive qu'entraîne le placement pour les acteurs-trices impliqués. Le fait d'envisager, puis de proposer aux autorités une mesure de placement constituait une démarche difficile pour les professionnel-les. Nos témoins redoutaient les résistances des parents, s'interrogeaient sur la pertinence de leur proposition, de leur décision de principe ou de fait; parfois, ils ont même dû affronter des situations de violence, voire des menaces de mort.

(S) La majeure partie des AS vous disent quelle émotion c'est, le premier placement... À l'époque de ma recherche [2000] c'était très très fort, les AS le redoutent le premier placement [...]. Quand vous allez chez les parents et que vous dites que vous allez proposer le placement à la Justice de Paix, leur première réaction c'est souvent de s'opposer. Si vous êtes convaincus de votre travail d'AS, il faut savoir qu'avec le mandat de protection, un moyen parmi d'autres c'est le placement, c'est cependant l'*ultima ratio*. Mais ce n'est pas rien, c'est une violence symbolique, il

²⁶ Sara Galle, Gisela Hauss, Les scandales des placements d'enfants: les maisons d'éducation sous les feux de la critique publique au début des années 1970, in: Malik Mazbouri, François Vallotton (dir.), Scandale et histoire, Lausanne 2016, p. 99–115.

faut être conscient, il faut l'assumer, sinon on fait croire aux gens des choses qui ne sont pas vraies, que le placement comme moyen n'existe pas. Mais c'est aussi – ce que je disais aux personnes – un des moyens que s'est donnés la société démocratique pour produire plus de protection. C'est violent par moments, mais c'est comme ça... j'y croyais... et je continue à y croire.

Selon l'interview de Stéphane Quéru déjà citée, les placements ne représentent plus que 10 à 11 % des cas suivis en 2022; la plupart des enfants restent dans leur milieu familial. À entendre nos témoins, les raisons de ce recul sont multiples. D'une part, on pourrait évoquer les hésitations des assistant-es sociaux face à une mesure généralement considérée comme dernier recours, après l'échec d'autres stratégies. M. Sallin s'interroge: au lieu de s'en remettre au placement lorsque les familles sont «en bout de course», ne faudrait-il pas proposer un placement de courte durée au début de la prise en charge pour redynamiser la situation, permettre une prise de distance, donner l'occasion au jeune d'un moment de répit?

(S) L'évolution qui m'embête, c'est qu'il y a une vision négative du placement. Certes il s'est passé des choses répréhensibles autrefois. Mais il faut penser à la déstructuration des jeunes, il y a des jeunes, garçons et filles, qui sont demandeurs à un moment d'avoir autour d'eux des «murs bienveillants», [...] des endroits dont on ne peut pas partir aussi facilement, mais avec une qualité éducative importante. Peut-être, et certainement, cela permet à des personnes de retomber sur pied, il y a quand même une identité qui se fait autour d'un moment de placement, quand les jeunes en reparlent et que c'est bien fait... ce n'est pas rien, c'est un moment important et structurant.

Le recul des placements s'explique aussi pour des raisons matérielles. À commencer par le manque de place et/ou d'établissements adaptés aux besoins des jeunes, tout spécialement de structures pour les jeunes filles en difficulté; l'historiographie nous apprend qu'il s'agit là d'une constante traversant les époques et les frontières. Le financement des placements s'avère lui aussi problématique. Dans le canton de Fribourg, les parents sont tenus de participer aux frais à raison de 22,50.– à 32.– francs par jour pour

les placements en institution, qu'ils aient approuvé la mesure ou non;²⁷ dans d'autres cantons comme celui de Vaud, la participation est proportionnée au revenu, et donc parfois inexistante. À Fribourg, cette contribution peut contraindre certaines familles à demander l'aide sociale. Et pour les familles d'origine étrangère, le fait d'avoir été en contact avec le service, et plus encore d'avoir demandé l'aide sociale en raison d'un placement, risque d'entraîner de sérieux problèmes au moment du renouvellement d'un permis de séjour.

Le placement des jeunes migrant-es pose encore d'autres défis, en particulier depuis le milieu des années 1990, avec la prise en charge de familles issues de cultures moins proches de la nôtre. Parfois, et en particulier dans le cas des jeunes filles, l'intervention du service entraîne de très fortes pressions sur les familles et les jeunes concernés. Yvan Sallin précise: «Il faut tenir compte du fait que la famille a le fort risque d'avoir toute la communauté sur elle pour arrêter le placement, dans notre communauté cela ne doit pas se faire, etc.; sur le chemin de l'école des filles ont pu se faire traiter de sales p..., dans quelle situation tu mets tes parents!». Les assistant-es sociaux ont ainsi appris à s'interroger sur la manière dont ces filles vivraient un placement et à privilégier, sauf dans des situations extrêmes, un autre type d'intervention, comme la médiation entre les adolescentes et leurs parents.

Ainsi, face à l'éventualité du placement, les professionnel-les restent tiraillés entre la logique de soutien aux jeunes en difficulté et la logique préventive de réduction des risques, souvent défendue par les autorités pénales ou la pression sociale. Encore actuellement, déclare Yvan Sallin, l'éventualité du placement figure parmi les craintes évoquées le plus souvent par les parents qui s'adressent ou doivent s'adresser au Service de l'enfance et de la jeunesse (nouveau nom de l'Office des mineurs). Parfois, ces personnes font référence à leur propre situation ou à celles de leurs parents: le placement, «on sait quand cela commence, on ne sait pas quand cela se

27 Arrêté du Conseil d'État du canton de Fribourg fixant la contribution aux frais des personnes prises en charge dans les institutions spécialisées du 19.12.2000 (version entrée en vigueur le 01.01.2016). À noter que les placements pénaux sont moins contraignants financièrement.

termine». La question de la répétition du placement d'enfants de génération en génération constitue d'ailleurs une vive préoccupation des associations de soutien aux familles en situation de pauvreté.

(S) Les choses sont compliquées lorsqu'il y a des comportements extrêmes. Quelle solution trouver? Je me donnais cette règle: est-ce qu'on fait le placement pour se protéger nous, en tant qu'institution, ou pour les jeunes? Se poser cette question-là. Au nom du principe de précaution, on peut devenir précautionneux. Il faut se demander si c'est le bon moyen.

Des recherches historiques ont repéré le même type de tensions dans le travail social au cours du XX^e siècle: par exemple, les efforts d'assistantes sociales pour maintenir les liens familiaux des jeunes placés, alors que les autorités judiciaires veulent imposer un éloignement des jeunes pour les préserver d'une influence jugée néfaste.²⁸

Au-delà de ces constantes, la profession doit aussi composer avec le contexte socio-économique. Pour la question de la formation et l'insertion professionnelle au centre de notre projet, nos témoins ont souligné le contraste entre la situation favorable des années 1960–1970 en matière d'offres d'emploi et de possibilités de rebondir, qui étaient offertes aux jeunes en difficulté.

(S) Contrairement aux années 60–70, il y avait des problèmes de formation mais il y avait du boulot pour tout le monde, même sans formation vous pouviez trouver quelque chose; j'ai connu même des gens dans les années 70 qui pouvaient aller en Inde, revenir, aller travailler à Cardinal. Actuellement, depuis les années 80, c'est bien plus problématique, les exigences sont tellement hautes, que les personnes qui voudraient aller travailler, même pour faire un CFC, c'est difficile [...], même vendeuse dans un supermarché, on pouvait trouver plus facilement autrefois.

Aujourd'hui, ces jeunes se heurtent à des exigences bien plus élevées, même dans des emplois traditionnellement peu qualifiés. Comme la majorité des autres jeunes, ils se trouvent contraints d'enchaîner les stages et les formations courtes, au lieu d'être stabilisés dans un poste. Mais nos recherches ont

28 Lola Zappi, Protéger l'enfant ou préserver la famille? p. 67–82.

montré qu'ils disposent de moins de ressources que leurs camarades pour affronter une telle incertitude.

Dans son travail quotidien, l'intervenant-e en protection de l'enfant (le terme a remplacé celui d'assistant-e social), aujourd'hui comme hier, reste confronté à ces tensions: entre les besoins des adolescent-es et les moyens matériels ou structurels insuffisants, entre la protection et le contrôle, entre assistance et coercition, pour reprendre le titre du PNR⁷⁶. Comment prendre les bonnes décisions, comment négocier cette gestion de l'incertitude et du risque?²⁹ Concluons avec Yvan Sallin: «La question, c'était plutôt... qu'est-ce qui produit le plus de vie dans cette intervention; il fallait au moins avoir cette conviction».

²⁹ Peter Voll, Andreas Jud, Eva Mey, Christoph Häfeli et Martin Stettler (dir.), La protection de l'enfance: gestion de l'incertitude et du risque, Genève 2010, (version allemande, Luzern 2008).

Mit Heimleitenden im Gespräch – die Zeit nach 1985

Zusammengestellt von Miriam Baumeister und Markus Furrer

Abstract

Talking with home directors – the time after 1985

This article captures experiences of three interviewees who hold leadership positions in residential care. Questions are asked about how work with externally placed youth has changed over the past decades and how educational access for these youth has evolved. In addition, special challenges in the present are addressed. As a result, the articles in this book can continue beyond 1985 into the present, allowing the readership an insight that enables reflection on change and the persistence of structural and institutional disadvantage for placed youth.

Dieser Beitrag erfasst Erfahrungen von drei interviewten Personen, die eine Leitungsfunktion im Heimwesen innehaben. Die Artikel in diesem Buch können dadurch über 1985 hinaus in die Gegenwart weitergeführt werden und erlauben der Leserschaft einen Einblick, der eine Reflexion zu Veränderung und Fortbestand von strukturellen und heimspezifischen Benachteiligungen der platzierten Jugendlichen ermöglicht. Gefragt wird danach, wie sich die Arbeit mit fremdplatzierten Jugendlichen im Verlaufe der letzten Dekaden verändert hat und wie sich der Bildungszugang für diese Jugendlichen entwickelte. Ausserdem werden besondere Herausforderungen in der Gegenwart angesprochen.

Für ein Interview zur Verfügung standen Annette Denz, pädagogische Leiterin des AHBasel (einer Durchgangsstation für männliche Jugendliche im Alter von 12–18 Jahren); Uli Hammler, Direktor des Bürgerlichen Waisenhauses Basel, und Lorenz Meier, Institutionsleiter Durchgangsstation FoyersBasel (weibliche Jugendliche im Alter von 12–18 Jahren). Alle drei Institutionen befinden sich in Basel-Stadt.¹ Die Interviews sind mündlich und

1 Wir danken den interviewten Leitungspersonen für ihre Bereitschaft, mit ihnen Expertinnen- und Experteninterviews führen zu können. Die mündlichen Interviews mit Annette Denz und Uli Hammler führte Miriam Baumeister; Lorenz Meier antwortete schriftlich auf die Fragen.

schriftlich geführt worden und orientieren sich an den Fragestellungen und gewonnenen Erkenntnissen der Beiträge in diesem Band. Der Fokus liegt auf den gemachten Erfahrungen und Einschätzungen der Entwicklung des Heimwesens seit den späten 1980er Jahren. Die interviewten Personen haben jahrzehntelange Erfahrungen im Bereich der Sozialen Arbeit und des Heimwesens in Basel-Stadt:

Annette Denz arbeitet seit 1989 im AHBasel, zuerst sechs Jahre als Sozialpädagogin auf der geschlossenen Abteilung (GA, damals gab es nur diese) und dann vier Jahre als Leiterin der offenen Abteilung (OA). Sie kam über die Erzieherinnenausbildung zu ihrem heutigen Beruf. Seit 1999 ist sie pädagogische Leiterin und Mitglied der Geschäftsleitung des AHBasel. Die Institution versteht sich als «Einrichtung der Krisenintervention für männliche Jugendliche in einer schweren, akuten Krise, verbunden zumeist mit einem hohen Mass an Selbst- und Fremdgefährdung»².

Uli Hammler absolvierte eine kaufmännische Ausbildung, bevor er in Freiburg im Breisgau Soziale Arbeit mit den Schwerpunkten Verwaltung sowie Kinder- und Jugendhilfe studierte. Eine erste Station war die Kinder- und Jugendpsychiatrie in Titisee-Neustadt, wo er als Pädagoge für 13- bis 18-jährige Jugendliche wirkte, anschliessend folgte der Wechsel nach Basel in eine Psychotherapiestation. Von 1990–2000 wirkte er als Kita-Leiter des Basler Frauenvereins und anschliessend baute er für den Arbeitgeberverband eine Vermittlungsstelle von Kinderbetreuungsplätzen auf. Seit 2009 ist er Leiter des Basler Waisenhauses.

Der diplomierte Sozialpädagoge Lorenz Meier ist seit 1995 Institutionsleiter der Durchgangsstation FoyersBasel.³ Er blickt auf eine langjährige Tätigkeit seit 1979 in verschiedenen Heiminstitutionen zurück, so dem Schulheim Röseren in Liestal, dem Basler Schulheim und der Asthmatherapiestation Davos sowie dem Jugendhaus Muttentz. In der Durchgangsstation FoyersBasel wirkte er bereits von 1989–1992 als Sozialpädagoge.

2 <https://www.heiminfo.ch/institution/stiftung-ahbasel/quRxiuu> (28.11.2022).

3 Die Durchgangsstation FoyersBasel betreut weibliche Jugendliche im Alter von 12–18 Jahren bei der Krisenintervention und der Erarbeitung neuer Wohn- und Betreuungsperspektiven. Die Jugendlichen werden in einer offenen und geschlossenen Gruppe während ca. 3–5 Monaten betreut.

Eine zentrale Frage adressiert die Veränderungen, die sich im zeitlichen Verlauf bei der Arbeit mit Jugendlichen ergeben haben. Die Interviewten verweisen vor dem Hintergrund ihrer Institutionen auf unterschiedliche Entwicklungen.

Anette Denz führt aus, dass sich in ihrer Institution, dem AHBasel, das Verhalten der Jugendlichen gewandelt habe: Früher sei es zu mehr Gruppenbildungen unter Jugendlichen gekommen und diese hätten sich oft regelrecht gegen die Sozialpädagoginnen und -pädagogen zusammengeslossen. So habe es auch mehr Gewalt gegen Mitarbeitende gegeben, verbunden mit vielen unvorhersehbaren Situationen. Jugendliche heute agierten hingegen meist einzeln und häufig wüssten sie nicht viel mit sich anzufangen. Früher habe es noch weniger Gewaltdelikte gegeben, während heute vermehrt Waffen, darunter besonders Messer, eingesetzt würden. Noch in den 1990er Jahren existierten grössere Drogenprobleme, insbesondere das Folienrauchen sei ein dominierendes Thema gewesen, und Mitte des Jahrzehnts sei gar darüber nachgedacht worden, eine Entzugsstation als eine weitere Institution unter der Leitung des AHBasel einzurichten. Dieses Problem wirke heute weniger akut. Früher seien zudem die Aufenthalte in der Institution deutlich kürzer gewesen (oft nur zwei bis drei Wochen), wobei die Jugendlichen mitunter mehrmals kamen. Sie gingen auch häufiger «auf Kurve» (entwischen über die Mauer). Heute betrage die Aufenthaltsdauer drei bis sechs Monate. So habe das AH früher auch mehr als Ersatz für eine Untersuchungshaft gewirkt. Gewandelt habe sich zudem die Rolle und der Einbezug der Eltern, die früher gar nicht beachtet worden seien. Heute hingegen setze man viel daran, die Eltern zu überzeugen und einzubeziehen. Hingegen seien die Freiräume der Pädagoginnen und Pädagogen grösser gewesen, wobei sie sich in ihrer Arbeit im Vergleich zu heute weniger durch Fachlichkeit leiten liessen. Verbunden mit den höheren fachlichen Ansprüchen sei auch der Einbezug forensischer Gutachten ab 2005. Hinsichtlich der zuweisenden Stelle hätten sich ebenfalls Veränderungen ergeben. Annette Denz weist darauf hin, dass die Jugendanwältinnen seit der Revision des Jugendstrafrechts 2007 nicht mehr Ankläger und Verteidiger in Personalunion sind und die Jugendlichen das Recht auf einen Anwalt haben. Von Seiten des Kinder- und Jugenddiensts (KJD) in Basel-Stadt oder der Sozialdienste der Gemeinden werden seit den späten 1990er Jahren vermehrt auch die Eltern eingebunden. Allerdings sei mit der Einführung der KESB die «Flut von Fällen» gestiegen, darunter Fälle, die bis dahin

liegendeblieben waren. Letztere Institution habe den Komplexitätsgrad erhöht, so sei es einfacher, mit den Jugendanwaltschaften zu arbeiten, die direkter finanziert sind.

Uli Hammler als Heimleiter des Basler Waisenhauses berichtet, dass Jugendliche heute nicht schwieriger seien, aber die Fälle seien komplexer geworden. So erkenne er heute mehr «internalisierende Thematiken» (verstanden darunter werden: Depressionen, Ängstlichkeit, Aufmerksamkeitsprobleme u. a.); hingegen seien Gewalt und harte Drogen weniger ein Thema. Und sehr häufig sei es schwierig, den «Kern des Problems» bei Jugendlichen festzustellen. In seiner Funktion als Waisenhausleiter habe er heute, bedingt durch das Wachstum der Institution, deutlich weniger direkten Kontakt zu Kindern und Jugendlichen, als dies noch vor zehn Jahren der Fall gewesen sei. Auch Betreuende hätten immer weniger Zeit und darunter leide die Beziehungsarbeit, obwohl Beziehung der «Grundschlüssel» der pädagogischen Arbeit sei. Prominent zur Sprache kommt die psychiatrische Betreuung von Jugendlichen im Heimwesen: In den 1980er Jahren hätten gar bessere Bedingungen als heute hinsichtlich Betreuungsschlüssel und Nachtwachen existiert. Durch die pädagogischen Ansprüche des medizinischen Leiters an seiner damaligen Wirkungsstätte, so die persönlichen Erfahrungen von Uli Hammler, kam es zu einer guten Einbindung der Pädagoginnen und Pädagogen in interdisziplinäre Teams. Die psychiatrische Behandlung heute sei deutlich kürzer: Kinder und Jugendliche aus dem Waisenhaus würden nur zur absoluten Krisenintervention stationär eingewiesen und nach minimaler Stabilisierung wieder entlassen. Das könne zu einem «Drehtüreffekt» führen mit wenig Veränderungen. Gleichzeitig gewährleiste die Psychologin im Haus heute die psychologische Begleitung der Kinder und Jugendlichen und dank eines standardisierten Ablaufschemas zur Krisenintervention erfolge ein gutes Krisenmanagement. Daher würden psychische Krisen etwa während des Wochenendes heute meist präventiv verhindert.

Lorenz Meier spricht von grossen Veränderungen, wenn er auf die erste Zeit als Sozialpädagoge in der Durchgangsstation FoyersBasel 1989–1992 zurückblickt. So seien die Jugendlichen damals «sehr parteilich betreut und begleitet» worden. Darunter versteht er, dass jugendliche Frauen zu dieser Zeit speziell zum Schutz und zur Krisenintervention in die Durchgangsstation eingewiesen worden seien und man sich «klar von der Familie distanziert» habe, indem man sich ganz den Jugendlichen zuwandte. Heute beziehe man

so weit wie möglich das individuelle Bezugsnetz des Jugendlichen, vornehmlich die Eltern oder Elternteile, mit ein. So versuche man das Familiensystem zu stützen, nehme es aber auch in Verantwortung. Wesentlich gewandelt habe sich dabei der partizipative Einbezug der Jugendlichen. So werde heute schon bei der Einweisung durch die KESB und den Zuweisungen der Sozialämter viel mehr auf die Wünsche und Anliegen des ganzen Systems eingegangen. Den Grund für diese Veränderungen erkennt Lorenz Meier darin, dass eine Ein- oder Zuweisung in eine stationäre Betreuung als letztes Mittel (Ultima Ratio) angesehen werde. Dabei werde aber leider eine rasche und adäquate Intervention oft verpasst, was die spätere Betreuung erschwere.

Bereits in den historischen Analysen der Beiträge dieses Bandes wird der Wandel im Erziehungswesen und auch die Sicht auf die Jugend offenkundig. Aus den Beispielen der Interviews lassen sich Schlussfolgerungen auf die Weiterentwicklung der Beziehung zu den Jugendlichen wie auch zu deren Eltern aus Sicht der Institutionsleitungen schliessen.

Die pädagogische Leiterin des AHBasel, Annette Denz, hält fest, dass Jugendliche heute unreifer wirken, aber auch «extrem bedürftig» für Aufmerksamkeit seien. Die Arbeit sei zudem deutlich individueller geworden und die Elternarbeit habe seit den 1990er Jahren an Bedeutung zugenommen, auch wenn dies aus sprachlichen Gründen nicht immer einfach sei. Man versuche aber, die Eltern mit ins Boot zu holen, und betrachte sie nicht mehr wie früher als «Störfaktor».

Wie Uli Hammler für den Bereich des Waisenhauses ausführt, hat sich gemäss seinen Erfahrungen vor dem Hintergrund des sozialen Wandels, aber auch der Entwicklung in den Erziehungswissenschaften einiges geändert. So lebten im Waisenhaus heute keine Kinder mehr, die nur auf Grund einer alleinerziehenden Mutter dort seien. Auch seien die «Störungsbilder» diverser geworden. Grundsätzlich scheine die Komplexität in vielen Bereichen zugenommen zu haben und das Individuum werde mehr gesehen. Heute würden die Fälle zudem systemisch verstanden. Dieser Anspruch, alle Bezugsgruppen (wie Eltern, Schule, Therapie etc.) einzubinden, erhöhe nicht nur die Komplexität, sondern sei auch ressourcenintensiv. Die Arbeit mit dem Individuum und seinen Problemen mache zum Beispiel häufig Traumapädagogik nötig. Die pädagogischen Arbeitsinstrumente wandelten sich dadurch. Der Individualisierungsprozess mache es im Heimwesen schwieriger, mit der Gruppe zu arbeiten, gleichzeitig nehme die Bereitschaft des Einzel-

nen ab, sich ein- oder unterzuordnen. Daher werde pädagogisch vermehrt individuell gearbeitet. Der Umgang mit Grenz- oder Regelüberschreitungen werde dadurch jedoch nicht einfacher, da bei der Handhabung kein standardisierter Regelkatalog mehr hinzugezogen werden könne, sondern man müsse sich im Einzelfall an den Bedürfnissen und Fähigkeiten orientieren.

Lorenz Meier weist auf die Frage nach der Beziehung zu Jugendlichen und Eltern erneut darauf hin, dass die Arbeit mit den Jugendlichen heute deutlich partizipativer geworden sei. Es werde wesentlich mehr in die Motivationsarbeit investiert, um damit die Jugendlichen zu gewinnen und ihnen den Sinn der Intervention näherzubringen. Die weiblichen Jugendlichen der Durchgangsstation FoyersBasel seien damit aufgefordert, ihren Weg in die eigenen Hände zu nehmen. Die Jugendlichen würden dahingehend gefördert und gefordert, Entscheidungen mitzugestalten und damit auch eine grosse Eigenverantwortung zu tragen und tragen zu können. Diese Beziehungsarbeit sei sehr personalintensiv, brauche viele Gespräche und benötige viele unterschiedliche Betreuungsinstrumente. Die Elternarbeit habe ebenfalls deutlich an Betreuungsaufwand zugenommen. So versuche man in allen Bereichen, die Eltern einzubeziehen. Das gehe vom Mittragen von Entscheidungen, dem Übertragen von Verantwortung bis hin zu intensivem Coaching.

Eine wichtige Fragestellung der in diesem Band vorgestellten Untersuchungen bezieht sich auf den Zugang von jungen fremdplatzierten Menschen zu den verschiedenen Bildungsangeboten. Wie Annette Denz ausführt, findet im AH auf Grund des Abklärungsauftrages keine eigentliche Ausbildung der Jugendlichen statt. Im AH habe es, seit sie dort ist, durchgängig ein internes Schulangebot in Kleinklassen gegeben. Der Unterricht diene allerdings lediglich der Abklärung der Schulfähigkeit. Die interne Schule habe keinen Qualifikationsanspruch. Die häufigste Anschlusslösung an das AH ist ein Jugendheim mit Lehrmöglichkeiten und von Vorteil sei es, wenn es dort eine interne Berufsschule gibt, um schulische Defizite auszugleichen. Gut sei heute auch, dass die Heime ihre Lehrangebote freier gestalteten und oft auch externe Lehren möglich seien, was wiederum das Berufsspektrum erweitere. Das AH bemühe sich, den Jugendlichen Schnupperlehren zu ermöglichen, und heute sei es auf Grund der Arbeitsmarktlage auch deutlich einfacher, eine Lehrstelle zu bekommen.

Das Basler Waisenhaus hat bereits Ende des 19. Jahrhunderts die interne Schule abgeschafft und ist auch früh zum Familiensystem übergegangen. Der schulische Zugang war daher für die Kinder und Jugendlichen aus dem Heim auf institutioneller Ebene gegeben. So standen ihnen bereits im 20. Jahrhundert breite Möglichkeiten der Schule und Ausbildung offen, wenn auch – so Uli Hammler – Burschen in Handwerksberufe und Mädchen in hauswirtschaftliche Ausbildungsgänge gedrängt worden seien. Dies habe sich heute geändert. Gleichzeitig sei die Begleitung gut sorgender Eltern bei der Berufsfindung kaum durch Institutionen zu ersetzen, auch wenn sich Betreuende grösste Mühe geben. Dabei spielten sowohl das Verantwortungsgefühl als auch die strukturellen Bedingungen eine Rolle.

Auf die Frage nach den Schwierigkeiten und Herausforderungen, Jugendlichen Zukunftsmöglichkeiten zu eröffnen, zeichnen sich für Uli Hammler folgende Entwicklungen in der Gegenwart ab. Jugendliche aus dem Basler Waisenhaus würden bis zum Lehrabschluss begleitet; viele entschieden sich zudem für das Wohnexternat. Die Jugendlichen wohnten in durch die Institution gemieteten Wohnungen und würden in lebenspraktischen und beruflichen Fragen begleitet. Danach verlören sich allerdings ihre Spuren oft. Für Care Leaver sei das typisch: Wenn sie einmal «raus» aus dem Jugendhilfesystem seien, gebe es «kein Zurück» mehr. Der Austritt aus dem Wohnexternat erfolge meist mit 22 Jahren und wenn jemand bereits mit 20 gehe, könne er oder sie nicht wieder eintreten. Die Finanzierung dieser Übergangsbegleitung wird in Basel-Stadt als gut erachtet, so zahle die Kinder- und Jugendhilfe über das 18. Lebensjahr hinaus. Dies sei bereits länger etabliert und wirke sehr unterstützend; auch in Baselland sei das der Fall. Was die Berufsausbildung betrifft, so verweist Annette Denz darauf, dass es Jugendliche gebe, die schlicht «zu unreif» für eine Lehre seien. Eine weitere Hürde erkennt sie in den hohen Anforderungen, die die Kombination von «Schule und 40-Stunden-Woche» mit sich bringe. In Heimen sei zudem die Berufswahl häufig eingeschränkt. Der Erlenhof⁴ in Reinach, Baselland, habe mittlerweile das beste Angebot: In Kooperation mit Partnern könne man unter

4 Bis 2010 gehörten der Erlenhof und das AHBasel zum gleichen Träger-«Verein für Jugendfürsorge», dann wurde dieser in separate Stiftungen aufgeteilt (<https://www.stiftungsfocusbasel.ch/ueber-uns/geschichte/>, 19.12.2022).

anderem Automechaniker oder Elektriker lernen. Besondere Schwierigkeiten bereiteten die Jugendlichen, «die nichts wollen», vor allem die, die sich mit Drogen selbst schädigten. Viele müssten «erst 20 oder älter werden» bis «ein Wille entstehe». Da habe man «keine Handhabe» und es mache «hilflos», es fehlten auch entsprechende Konzepte sowie Platzierungsmöglichkeiten für unter 17-Jährige. Hinsichtlich des Platzangebots geschlossener Unterbringungsmöglichkeiten sei es eine «Katastrophe», dass der Tessenberg geschlossen wurde und es gebe auch zu wenig Durchgangsheime. In diesem Jahr 2022 seien im AH bisher 176 Anfragen eingetroffen, von denen nur 47 aufgenommen werden konnten.

Für das Basler Waisenhaus vermerkt Uli Hammler, dass «Heimerziehung im Suchprozess» erfolge, gehe es doch um das Ausloten des Verhältnisses zwischen Individuum und Gruppe. Das Leben im Heim sei heute angenehmer, auch gebe es mehr Möglichkeit zur Partizipation. Allerdings bemängelt er aus Sicht der Klientel die Grösse der Teams mit den vielen Bezugspersonen und dass es nicht einfach sei, wenn Jugendliche in einer Gruppe mit ganz ähnlichen Problemen und Defiziten zusammenleben und «funktionieren» müssen. Kinder und Jugendliche im Heim befänden sich heute in einem «irrsinnigen Beziehungsnetz»; man möchte systemisch arbeiten, aber keiner blicke in den komplexen Systemen noch durch. Diese Unübersichtlichkeit erschwere insbesondere eine ehrliche Mitbestimmung der Kinder und Jugendlichen.

Lorenz Meier macht für die Durchgangsstation FoyersBasel zu Beginn seiner Tätigkeit eine grosse Schwierigkeit beim Erreichen der Mündigkeit (ursprünglich bei 20 Jahren, jetzt bei 18 Jahren) aus. Wenn eine Jugendliche mündig wurde, so sei es äusserst schwierig bis fast unmöglich gewesen, für sie noch weitere Unterstützung zu erhalten. Dies habe sich zum Glück wesentlich verbessert und so könne eine Unterstützung ohne Unterbruch oder Wechsel über die Mündigkeit hinaus weitergeführt werden. Hingegen brauche es weiterhin sehr viel Beharrlichkeit und Beziehungsinvestition, um Jugendlichen ihre individuelle Zukunftsmöglichkeit zu eröffnen. Das bedinge aber die dafür benötigten Mittel und personellen Ressourcen. Diese Mittel würden leider immer häufiger gekürzt und zusammengestrichen.

Damit verbinden sich Fragen zu den aktuellen Herausforderungen im Heimsystem: Inwiefern ist die soziale und berufliche Eingliederung von Jugendlichen, die von der Jugendfürsorge betreut werden, heute einfacher oder

schwieriger als zu Beginn der beruflichen Tätigkeiten der befragten Institutionsleitenden? Und was sind die besonderen Herausforderungen für die Zukunft?

So sieht Annette Denz eine Herausforderung darin, dass die schulischen Ansprüche deutlich gestiegen seien und selbst die EBA-Lehre (zweijährige berufliche Grundbildung) schwerer als die frühere Anlehre sei. Dies vollziehe sich vor dem Hintergrund, dass heute deutlich weniger Hilfsarbeiter benötigt würden und man eigentliche Nischen finden müsse – früher habe es mehr Möglichkeiten gegeben. Wohl wirke sich der Lehrlingsmangel aus. Man könne gar leichter anspruchsvollere Lehren antreten, allerdings komme es dann zur Diskrepanz zwischen dem Willen anzustellen und dem Willen zu unterstützen. Es bräuchte für die Jugendlichen des AH noch deutlich mehr verständige Arbeitgebende. Basel-Stadt habe eine der höchsten Sozialhilfequoten bei jungen Erwachsenen in der Schweiz, was zeige, dass offensichtlich die berufliche Integration nicht gut gelinge. Annette Denz regt daher eine Art sozialpädagogische Begleitung der Verantwortlichen in den Betrieben an.

Zudem kämpften Heime heute oft mit Personalmangel und seien unterdotiert. Beim Konzept «Heim» stelle sich grundsätzlich die Frage: «Macht das Sinn?», und welche Alternativen es dazu gäbe. Annette Denz spricht hier aus der Perspektive ihres Heimtypus und meint, wer heute ins Heim komme, der habe «wirklich brutale Defizite». Gefragt nach einer Bilanz mit Blick auf die Förderungsmöglichkeiten Jugendlicher im AHBasel ergibt sich ein offenes Bild: So haben zwei Ehemalige in der Dauer von Annette Denz' Tätigkeit am AH gar studiert, wie sie weiss. Viele Ehemalige benötigten allerdings auch im Erwachsenenleben Unterstützung, wobei das statistisch schwierig zu erfassen sei. Auch stützten sich die Jugendanwaltschaften zu stark auf Gutachten ab; immer wieder sehe sie Jugendliche, bei denen es irgendwann besser wäre, sie «laufen zu lassen», anstatt Massnahme an Massnahme zu hängen (dies nicht bei schweren Delikten). So habe man gar «das Mass verloren bei Platzierungen». Teilweise sehe sie 10–15 verschiedene Platzierungsstationen. Zum Beziehungsaufbau sei im Heim und über die Platzierung hinaus eine gute Bezugsperson nötig. Jugendliche heute hätten entsprechend beim Eintritt im AH auch schon viele Bezugspersonen gehabt, dies sei ein Problem.

Lorenz Meier kommt für seinen Heimbetrieb zur Schlussfolgerung, dass Jugendliche, die von der Jugendfürsorge betreut werden, heute durchaus

mehr Chancen hätten. Dies liege vor allem an speziellen und individuell zugeschnittenen Angeboten, die zu einer gelingenden beruflichen Laufbahn beitragen könnten. Die Schwierigkeit liege leider immer noch oft in der geforderten Geschwindigkeit der Prozesse. Auch mangle es weiterhin an einer kontinuierlichen, beharrlichen, aber wohlwollenden Betreuung und Begleitung. Dabei verweist er auf den «immensen Spardruck der öffentlichen Hand», der eine der grossen Herausforderungen darstelle. Er stellt die Frage in den Raum, wie sich Betreuungsangebote aufrechterhalten lassen, vor dem Hintergrund, dass sich Jugendliche vermehrt abwenden und sehr viel Zeit brauchen, um Gefallen an einem gelingenden Weg finden.

Interviews wie diese zeigen, vor welchen Herausforderungen Heime bei der Betreuung und Förderung Jugendlicher stehen. Der Wandel in Gesellschaft, aber auch im Erziehungswesen oder im Recht bringt es mit sich, dass sich die Akzente verschieben. In den historischen Untersuchungen kam etwa die «Einelternschaft» – zum Beispiel durch Scheidung oder Tod eines Elternteils – als Platzierungsgrundlage wiederholt vor, die heutzutage allein nicht mehr zu einer Heimplatzierung führt. Die zu Grunde liegenden Lebenssituationen sind insgesamt stärker durch schwierige Sozialisationsbedingungen und persönliche Defizite geprägt. Zusätzlich hat sich auch «die Sicht auf Jugend» und damit die Art und das Ausmass der gesellschaftlich tolerierten Verhaltensweisen weiter gewandelt (zum Beispiel Nulltoleranz gegenüber Gewalt, aber auch Toleranz gegenüber alternativen Lebensentwürfen). Erwähnt wird von den befragten Institutionsleitenden insbesondere der gesellschaftliche Individualisierungsprozess, der auch in der Heimerziehung seinen Niederschlag findet. Dabei spielt der partizipative Einbezug von Jugendlichen eine bedeutende Rolle. Solche Prozesse verlangen jedoch auch nach mehr Ressourcen und nehmen Zeit in Anspruch, was wiederum das Spannungsverhältnis mit den eingeschränkten Finanzen und dem knappen Platzangebot verstärkt.

Angestossen worden sind diese Prozesse bereits in den vorangehenden, in diesem Band untersuchten und belegten Dekaden. Der Wandel heute in der Pädagogik wird mit einer verstärkten systemischen Herangehensweise umschrieben und es wird eine zunehmende Fachlichkeit attestiert. Ob sich damit die Chancen fremdplatzierter Jugendlicher, die hier ganz punktuell aus der Perspektive einer Einrichtung zur Krisenintervention für männliche Jugendliche, des Waisenhauses Basel sowie der Durchgangsstation FoyersBasel

für weibliche Jugendliche, untersucht wurden, verbessert haben, bleibt insgesamt ergebnisoffen. Es zeigt sich aber deutlich, dass der Wandel neue Problemlagen und Herausforderungen bringt und das System Heim kontinuierlich gefordert ist.

Implikationen der Forschungsergebnisse für die heutige Fürsorgepraxis

Miriam Baumeister

Abstract

Implications of research findings for contemporary care practice

The article provides an insight into the development of the residential care system and out-of-home placement practice in Switzerland since 1985, highlighting the aspects of decentralization, professionalization, and the decrease in case numbers. Finally, the training situation, the spatial location of the homes and the fit of the placement and training offers are linked to the concrete findings of the partial studies. It can be shown that an explicit need for action for the current handling of placed adolescents results from the research findings.

Das Forschungsprojekt, mit dem sich dieser Band befasst, hat sich den Untersuchungszeitraum von 1950 bis 1985 gesteckt. Es konnte gezeigt werden, dass in diesem Zeitraum eine aussergewöhnlich expansive Entwicklung des Wirtschafts- und Bildungssystems stattfand. Die Lebensrealitäten von Jugendlichen im Heimwesen hingegen konnten mit dem Ausbau der Bildungs- und Lebenschancen der nicht von Fürsorge betroffenen Menschen nicht mithalten. Dennoch entwickelte sich auch die Soziale Arbeit als Disziplin und Profession in dieser Zeit stark weiter. Es wurden neue Methoden eingeführt und erprobt, die *Verberuflichung* des Arbeitsfelds schritt voran und die gesellschaftlichen Umbrüche rund um die 68er-Bewegung führten zu einem erneuerten Menschenbild der Sozialpädagoginnen und Sozialpädagogen.¹ Dass sich diese Veränderungen aber nur äusserst begrenzt in den von uns untersuchten Kantonen, Heimen und Lebensgeschichten wiederfinden, lässt sich gemäss Nadja Ramsauer mit dem Phänomen der «verzögerten Modernisierung» erklären.² So

1 Gisela Hauss, Geschichten zur Sozialen Arbeit – Kontext und Entwicklungslinien, in: AvenirSocial (Hg.), «Wir haben die Soziale Arbeit geprägt». Zeitzeuginnen und Zeitzegen erzählen von ihrem Wirken seit 1950, Bern 2011, S. 15–26.

2 Nadja Ramsauer, Geschichte der Sozialen Arbeit in der Schweiz. Eine Einführung für Studierende an Fachhochschulen Sozialer Arbeit (Zürcher Hochschule für angewandte Wissenschaften), Zürich 2018, S. 12 und S. 51.

konnte die Weiterentwicklung des Sozialen mit der *Pluralisierung und Modernisierung der Lebenslagen* der Menschen nicht mithalten.³

Die untersuchten Organisationen in ihren kantonalen Kontexten waren also von deutlich mehr Kontinuitäten als Umbrüchen geprägt. Doch wie ging es nach Ende des Untersuchungszeitraums, also ab Mitte der 1980er Jahre weiter? Welche Entwicklungslinien prägten die Soziale Arbeit? Und welche Schlüsse aus den Ergebnissen der Teilstudien lassen sich für die heutige Fürsorgepraxis für Jugendliche ziehen?

Allgemeine Entwicklung in der Sozialpädagogik und des Heimwesens seit 1985

Die Entwicklung der Sozialen Arbeit ist seit den Krisen der 1970er Jahre von immer wiederkehrenden Debatten um Umstrukturierungen und Beschneidungen des Sozialstaats geprägt. Dabei wurde von ihr zunehmend erwartet, «gesellschaftlich und politisch schwer zu lösende Problemlagen» zu bearbeiten.⁴ Gemäss Richard Münchmeier kam es in den letzten vierzig Jahren immer mehr zu einer «sozialpolitischen Inpflichtnahme» der Sozialpädagogik», wenn es beispielsweise um Jugendarbeitslosigkeit, Integrationsfragen, Bildungsungleichheit, Geschlechterfragen und prekäre Lebensverhältnisse ging.⁵ Soziale Arbeit wurde somit immer abhängiger von der Entwicklung der Sozialpolitik und folglich des Sozialstaats. Ausserdem wurde sie von den Impulsen der Studierenden-, Frauen- und Selbsthilfebewegung beeinflusst. Dabei rückte die Perspektive des Individuums vermehrt ins Blickfeld,⁶ wie es sich auch in Hans Thierschs erstmals 1978 vorgestellten Konzept der *Lebensweltorientierung* niederschlägt.⁷

3 Ebd.

4 Richard Münchmeier, *Geschichte der Sozialen Arbeit*, in: Hans-Uwe Otto u. a. (Hg.), *Handbuch Soziale Arbeit*, München 2018 (6. überarb. Aufl.), S. 537.

5 Ebd.

6 Ebd.

7 Hans Thiersch, *Alltagshandeln und Sozialpädagogik*, in: *Neue Praxis* 1 (1978), S. 6–25.

Die *Lebensweltorientierung* war Teil der in den 1970er und 1980er Jahren vollzogenen sogenannten «Alltagswende» der Sozialen Arbeit. In Reaktion auf das Übergewicht der politisch-ökonomischen Kritik wurde ein verstärkter Fokus auf Vermittlung zwischen Theorie und Praxis, auf individuelle und kollektive Lebenslagen sowie auf die Selbstdeutungen der Adressatinnen und Adressaten und ihren Alltag gelegt.⁸ *Lebensweltorientierung* und *Alltagsorientierung* können demzufolge synonym verwendet werden.⁹ Sie fragen danach, wie den Adressatinnen und Adressaten Sozialer Arbeit unter Aktivierung ihrer individuellen Ressourcen ein *gelingender Alltag* ermöglicht oder erleichtert werden kann.¹⁰ Gemäss Thiersch war die Entwicklung des Konzepts eine «Antwort auf die Herausforderungen der Moderne» und stand somit in Bezug zu *Globalisierung, Ökonomisierung, Kapitalismus / Neoliberalismus, Technisierung / Digitalisierung, Enttraditionalisierung, Pluralisierung der Lebenslagen* und *Individualisierung* der Lebensgestaltung.¹¹

Eine weitere gewichtige neuere Theorie der Sozialen Arbeit ist der *Bewältigungsansatz* nach Lothar Böhnisch.¹² Dieser geht davon aus, dass individuelle Handlungsfähigkeit auf einem Gleichgewicht von Selbstwert, sozialer Anerkennung und Selbstwirksamkeit beruht. Ist eines der Elemente nur unzureichend vorhanden, ist die Handlungsfähigkeit gefährdet.¹³ Der Bewältigungsansatz vereint somit individuelle und gesellschaftliche Einflussfaktoren auf soziale Problemlagen und lässt sich besonders gut auf Jugendliche mit abweichendem Verhalten anwenden.¹⁴

⁸ Cornelia Füssenhäuser, Hans Thiersch, Theorie und Theoriegeschichte Sozialer Arbeit, in: Hans-Uwe Otto u. a. (Hg.), Handbuch Soziale Arbeit, München 2018 (6. überarb. Aufl.), S. 1728.

⁹ Klaus Grunwald, Hans Thiersch, Lebensweltorientierung, in: Hans-Uwe Otto u. a. (Hg.), Handbuch Soziale Arbeit, München 2018 (6. überarb. Aufl.), S. 906.

¹⁰ Ebd.

¹¹ Ebd., S. 912.

¹² Lothar Böhnisch, Sozialpädagogik der Lebensalter. Eine Einführung (8. aktual. Aufl.), Weinheim 2018, S. 24.

¹³ Ebd.

¹⁴ Lothar Böhnisch, Der Weg zum sozialpädagogischen und sozialisationstheoretischen Konzept Lebensbewältigung, in: John Litau u. a. (Hg.), Theorie und Forschung zur Lebensbewältigung. Methodologische Vergewisserungen und empirische Befunde, Wein-

Ausbau und Differenzierung der Sozialen Arbeit

Die *Lebensweltorientierung* fand zentral Einzug in das in Deutschland 1991 eingeführte neue Kinder- und Jugendhilfegesetz (SGB VIII), welches gleichzeitig die «konzeptionelle Umorientierung von einer regulierenden und eingreifenden Kinder- und Jugendhilfe zu einer präventiv aufgestellten Praxis» bedeutete.¹⁵ Die *Lebensweltorientierung* etablierte sich auch in der Schweiz, wobei bis heute keine derartige nationale Gesetzgebung existiert, was das Leistungsangebot stark vom Kanton abhängig macht.¹⁶

Die Veränderungen der 1990er Jahre sind gleichsam Startpunkt der Entwicklung einer allgemein zunehmend präventiven Orientierung der Sozialen Arbeit. Mit der Zeit erfolgte ein Einbezug aller Generationen und Bevölkerungsgruppen als Adressatinnen und Adressaten. Ausserdem führten die *Pluralisierung* und *Individualisierung* der Gesellschaft zur Ausweitung der Zuständigkeiten der Sozialen Arbeit.¹⁷

In einer gegenläufigen Entwicklung brachten die 1990er Jahre die Durchsetzung eines neuen Primats der Ökonomie im Sozialwesen mit sich. Immer häufiger wurden soziale Probleme dethematisiert und individualisiert.¹⁸ Diese *Individualisierung von Problemlagen* zeigt sich unter anderem in der *Aktivierungspolitik*, die seither vor allem arbeitsmarktliche Massnahmen und die Sozialhilfe prägt.¹⁹

heim und Basel 2016, S. 18; Barbara Stauber, Andreas Walther, Übergänge im Lebenslauf und Übergangsforschung, in: Hans-Uwe Otto u. a. (Hg.), Handbuch Soziale Arbeit, München 2018 (6. überarb. Aufl.), S. 1790.

15 Münchmeier, Geschichte, S. 537.

16 Edith M. Piller, Stefan Schnurr, Zum Umgang mit «Problemjugendlichen» in der Schweiz, in: Matthias D. Witte, Uwe Sander (Hg.), Erziehungsresistent? «Problemjugendliche» als besondere Herausforderung für die Jugendhilfe (Grundlagen der Sozialen Arbeit, Bd. 15), Baltmannsweiler 2006, S.118.

17 Füssenhauer, Thiersch, Theorie und Theoriesgeschichte, S. 1728.

18 Ebd.

19 Véréna Keller, Soziale Arbeit in der Schweiz heute – eine Standortbestimmung, in: AvenirSocial (Hg.), «Wir haben die Soziale Arbeit geprägt». Zeitzeuginnen und Zeitzeugen erzählen von ihrem Wirken seit 1950, Bern 2011, S. 215–224.

Fachlich wurde oftmals daran angeknüpft und es wurden Fragen nach der «Überprüfbarkeit der Leistungsfähigkeit» Sozialer Arbeit, organisationale Fragen sowie «methodische Transparenz» diskutiert.²⁰ Als Gegenpol entwickelte sich aber auch eine fachliche Haltung, die auf *Soziale Gerechtigkeit* fokussierte und sich mit Fragen von *Anerkennung und Beschämung* sowie *Inklusion und Exklusion* auseinandersetzte. Soziale Arbeit wird aus dieser fachlichen Sicht heute als *Menschenrechts- und Gerechtigkeitsprofession* verstanden.²¹

Professionalisierung der Sozialen Arbeit

Seit den 1970er Jahren hat sich das soziale Berufsfeld stark dynamisiert. In dieser Zeit begann sich die Heimerziehung in der Schweiz zu professionalisieren.²² Die Professionalisierung umfasste sowohl die organisationale als auch individuelle Weiterentwicklung der Sozialen Arbeit.²³ Die sozialen Berufe durchliefen in der Folge einen nachhaltigen Wandel und eine ebenso ausgeprägte Ausweitung.²⁴

Mit der Professionalisierung ging eine Akademisierung und wissenschaftliche Disziplinbildung der Sozialen Arbeit einher, welche in Deutschland seit den 1970er Jahren und in der Schweiz seit den 1990er Jahren an

20 Füssenhauer, Thiersch, Theorie und Theoriegeschichte, S. 1728.

21 Ebd., S. 1729.

22 Beat Schmocker, Notizen zur Geschichte der Sozialen Arbeit Schweiz. Eine Profession und Disziplin – Soziale Arbeit – und drei Berufsfeldern – Sozialarbeit, Sozialpädagogik und Soziokulturelle Animation, S. 14. Online: <https://docplayer.org/8884131-Notizen-zur-geschichte-der-sozialen-arbeit-schweiz.html> (14.09.2022).

23 Beat Schmocker, Geschichte und aktuelles Verständnis der Sozialen Arbeit. «Vom barmherzigen Samariter zur professionalisierten Berufstätigkeit von heute», S. 20. Online: https://www.beat-schmocker.ch/application/files/2416/3039/4057/2021_Geschichte_von_der_sozialen_Arbeit_bis_zur_Sozialen_Arbeit_als_Profession_und_Disziplin.pdf (15.05.2023).

24 Thomas Rauschenbach, Ivo Züchner, Berufs- und Professionsgeschichte der Sozialen Arbeit, in: Hans-Uwe Otto u. a. (Hg.), Handbuch Soziale Arbeit, München 2018 (6. überarb. Aufl.), S. 142.

Fachhochschulen unterrichtet wird.²⁵ Seit 1991 ist in Deutschland der Anteil der sozialen Berufe von 2 % auf 6 % im Jahr 2015 angestiegen.²⁶ Die Akademisierung wurde insbesondere auch durch die Bologna-Studienreform von 1999 bis heute noch verstärkt.²⁷ Auch in der Schweiz wird im selben Zug Soziale Arbeit immer mehr als eigenständige Profession verstanden. Dieses fachliche Selbstverständnis drückt sich besonders in der in der Schweiz starken Betonung des Tripelmandats der Sozialen Arbeit (Auftraggeberschaft, Klientel und Profession) nach Silvia Staub Bernasconi aus.²⁸

Während sich der Professionsdiskurs lange damit beschäftigte, ob und für welche Fragestellung die Soziale Arbeit exklusiv zuständig sei, bezieht sich die neuere Debatte seit Ende der 1990er Jahre mehr auf die Frage «Qualität der Zuständigkeit».²⁹ Diese Qualitätsdiskussion ist allerdings durchaus als problematisch einzustufen, da sie die Orientierung des Sozialen an Wirtschaftlichkeitskriterien und Logik des Marktes bedeuten kann.

Entwicklungen im Heimwesen

Neben der *Prävention* ist auch die *Dezentralisierung* ein zentraler Aspekt der *Lebensweltorientierung* in Bezug auf die Jugendhilfe.³⁰ Die Analyse der Heimlandschaft im Kanton Basel-Stadt hat gezeigt, dass das stationäre Angebot für weibliche Jugendliche bereits 1975 dezentralisiert wurde. Anstelle von grossen Einzeleinrichtungen wurden verschiedene, autonome Wohngruppen geschaffen.³¹ Diese *Dezentralisierung* von zentralen Heimen und Anstalten

25 Schmocker, *Geschichte und aktuelles Verständnis*, S. 26.

26 Rauschenbach, *Züchner, Berufs- und Professionsgeschichte*, S. 132.

27 Ebd., S. 141–142.

28 Schmocker, *Geschichte und aktuelles Verständnis*, S. 26. Und Silvia Staub-Bernasconi, *Soziale Arbeit als Handlungswissenschaft. Auf dem Weg zu kritischer Professionalität*, Stuttgart 2018, S. 111–124.

29 Bernd Dewe, Hans-Uwe Otto, *Profession*, in: Hans-Uwe Otto u. a. (Hg.), *Handbuch Soziale Arbeit*, München 2018 (6. überarb. Aufl.), S. 1195.

30 Wolfgang Tischner, *Heimerziehung*, in: Ingeborg Becker-Textor, Martin Textor, *SGB VIII Online-Handbuch*, 2002, S. 4. Online: https://www.th-nuernberg.de/fileadmin/fakultaeten/sw/sw_docs/Emeriti/Tischner/Hdbb_Heimerziehung.pdf (15.09.2022).

31 Vgl. Beitrag zu Basel in diesem Band.

hin zu kleinen Wohngruppen ist seit den 1970er Jahren belegt und hat sich bis heute fortgesetzt. Entsprechend fand in den letzten 40 Jahren auch eine *Differenzierung der Angebote* statt.³²

Ausserdem haben die Teilstudien ergeben, dass die Zahl der Plätze in den einzelnen Kinder- und Jugendheimen bereits im Untersuchungszeitraum abnahm. Während anfangs noch viele Heranwachsende von wenigen und schlecht ausgebildeten Kräften betreut wurden, nahm die Gruppengrösse mit der Zeit immer weiter ab. Allerdings wurde in der Schweiz bis vor kurzem keine verlässliche Statistik über Anzahl und Verlauf ausserfamiliärer Platzierungen geführt.³³ Daher gibt es keine Aufstellung zur Entwicklung der Fallzahlen in den letzten 40 Jahren. Die auf Grund der Empfehlungen des UN-Kinderrechtsausschusses eingeführte eidgenössische Datenbank *Casadata* befindet sich weiterhin im Aufbau.³⁴ Es lässt sich lediglich feststellen, dass aktuell rund zwei Drittel der Platzierungen mit dem Einverständnis der Eltern erfolgen und nur ein Drittel auf Grund von behördlichen Anordnungen.³⁵ Unter den heute in der Schweiz fremdplatzierten Kindern und Jugendlichen überwiegt die Heimplatzierung als Unterbringungsform deutlich gegenüber der Familienplatzierung. In der Schweiz waren 2015 bis 2017 rund zwei Drittel der fremdplatzierten Minderjährigen in Heimen untergebracht.³⁶

32 Benjamin Strahl, Manuel Theile, Heimerziehung, in: Socialnet Lexikon, Version vom 08.09.2021: Online: <https://www.socialnet.de/lexikon/Heimerziehung>; Agathe Tabel, Dezentralisierung in der Heimerziehung setzt sich weiter fort – deutlicher Ausbau familienehlicher Unterbringungsformen, in: KomDat-Jugendhilfe 15/1 (2012), S. 10.

33 Konferenz der kantonalen Sozialdirektorinnen und Sozialdirektoren (SODK) und Konferenz für Kindes- und Erwachsenenschutz (KOKES) (Hg.), Empfehlungen der Konferenz der kantonalen Sozialdirektorinnen und Sozialdirektoren (SODK) und der Konferenz für Kindes- und Erwachsenenschutz (KOKES) zur ausserfamiliären Unterbringung, Bern und Luzern 2020, S. 15.

34 www.casadata.ch (15.09.2022).

35 SODK, KOKES, Empfehlungen, S. 16.

36 Nicolette Seiterle, Schlussbericht Bestandesaufnahme Pflegekinder und Heimkinder Schweiz 2015–2017 (Hg. von PACH Pflege- und Adoptivkinder Schweiz und Integras Fachverband Sozial- und Sonderpädagogik), Zürich 2018, S. 9.

Statistische Angaben zu Deutschland belegen eine sukzessive *Abnahme der Platzierungszahlen* seit 1980.³⁷ Demgegenüber stehen aber auch für die Schweiz belegte konstant *steigende Sozialausgaben, Beschäftigungszahlen und Interventionen behördlicher Stellen*.³⁸ Dies lässt auf eine Zunahme von ambulanten und sozialräumlichen Massnahmen sowie auf eine Spezialisierung und Erhöhung der Komplexität der Problemlagen schliessen. Auf Letzteres deutet auch die aktuelle Diskussion um sogenannte *Systemsprenger* hin: Klientinnen und Klienten, für die alle Jugendhilfemassnahmen scheitern und für die im aktuellen System kein Platz zu sein scheint.³⁹ Hinsichtlich der durch die heimplatzierten Kinder- und Jugendlichen erlebten Formen der Benachteiligung gegenüber Gleichaltrigen ist weiterhin von einer strukturellen Diskriminierung auszugehen, deren Faktoren im Sinne der Intersektionalität zusammenspielen. Dabei hat sich die diskussionsleitende Sozialfigur allerdings von der «katholischen Arbeitertochter vom Land» hin zum «muslimischen Knaben aus dem städtischen sozialen Brennpunktquartier» verschoben.⁴⁰

Implikationen der Forschungsergebnisse für die aktuelle Fürsorgepraxis

Das vorliegende Forschungsprojekt hat sich zentral mit den Bildungs- und Ausbildungschancen von Jugendlichen, die in Heimen platziert waren, beschäftigt. Es konnte gezeigt werden, dass platzierten Jugendlichen im Vergleich zu Gleichaltrigen nicht platzierten Heranwachsenden deutlich weniger und qualitativ schlechtere Bildungsangebote zur Verfügung standen. Es mangelte den platzierten Jugendlichen sowohl an adäquaten Ausbildungsangebo-

37 Erwin Jordan, Stephan Maykus, Eva C. Struckstätte, Kinder- und Jugendhilfe. Einführung in Geschichte und Handlungsfelder, Organisationsformen und gesellschaftliche Problemlagen (3., vollst. überarb. u. aktual. Aufl.), Weinheim 2012.

38 Keller, Soziale Arbeit in der Schweiz, S. 216.

39 Menno Baumann, Kinder, die Systeme sprengen. Bd. 1: Wenn Jugendliche und Erziehungshilfe aneinander scheitern (4., unveränd. Aufl.), Baltmannsweiler 2020.

40 Elke-Nicole Kappus, Strukturelle Diskriminierung im Bildungssystem (Eidgenössische Kommission gegen Rassismus EKR, Tangram 46). Online: <https://www.ekr.admin.ch/publikationen/d873.html> (15.05.2023).

ten als auch an entsprechender Förderung, insbesondere auch durch erwachsene Vertrauenspersonen. Die räumliche Lage der Heime bedingte eine Ablösung der Jugendlichen von ihren Herkunftsmilieus sowie eine Engführung der Ausbildungsangebote auf handwerkliche und landwirtschaftliche Tätigkeiten. Auch wenn mit der Zeit – in Basel früher als in den anderen untersuchten Kantonen – verstärkt auf eine berufliche Qualifikation geachtet wurde und die Heimplatzierung so für einige Jugendliche eine Ermöglichungsfunktion hinsichtlich der Bildungsbeteiligung hatte, hinkte dieses Bemühen der allgemeinen Entwicklung hinterher. Hinzu kommt, dass der Passung zwischen den jugendlichen Berufswünschen und den zur Verfügung gestellten Ausbildungsmöglichkeiten zu wenig Aufmerksamkeit geschenkt wurde. Die Platzierung bedeutete daher für die Jugendlichen eine strukturelle Benachteiligung, die ihre Startchancen ins Erwachsenenleben stark beeinträchtigte, in das sie zudem unvorbereitet entlassen wurden.

Dieses Thema ist auch heute noch virulent, wie beispielsweise die Diskussion zur besseren Begleitung sogenannter *Care Leaver*⁴¹ – Jugendliche, die aus Heimen und Pflegefamilien austreten – beweist. Diese verlassen das Jugendhilfesystem immer noch zu wenig vorbereitet. So fordern die Konferenz der kantonalen Sozialdirektorinnen und Sozialdirektoren (SODK) und die Konferenz für Kindes- und Erwachsenenschutz (KOKES) in ihren aktuellen Empfehlungen an die Kantone, «Pflegekinder bei Bedarf über die Volljährigkeit hinaus bis zum Abschluss der Erstausbildung bzw. bis zum Erreichen der Fähigkeiten, welche für eine autonome Lebensführung erforderlich sind, zu beraten und gegebenenfalls finanziell zu unterstützen.»⁴² Welche Auswirkungen Heimplatzierungen und der Prozess des *Leaving Care* auf den weiteren Lebensverlauf von heutigen Jugendlichen hat, untersucht unter anderem eine kürzlich angelaufene Langzeitstudie mit 2000 Teilnehmenden.⁴³

Das Ausbildungsangebot heutiger Jugendheime besteht weiterhin hauptsächlich aus Handwerksberufen und ermangelt einer spezifischen, dem

41 <https://www.careleaver.ch/%C3%BCber-uns> (15.09.2022).

42 SODK, KOKES, Empfehlungen, S. 18.

43 Katharina Brüchmann, Dorothee Schäfer, Teilhabe von Care LeaverInnen – Darüber brauchen wir mehr Wissen! Eine Langzeitstudie zur Teilhabe im Lebensverlauf junger Menschen aus der stationären Kinder- und Jugendhilfe sowie Pflegefamilien, in: *unsere jugend* 75/3 (2023), S. 98–105. <http://dx.doi.org/10.2378/uj2023.art13d> (15.05.2023).

Klientel angepassten pädagogischen Ausrichtung.⁴⁴ Ein Erklärungsansatz im schweizerischen Kontext dafür ist, dass Arbeit einen «Referenzwert für Moral und Erziehung» darstellt⁴⁵ und das etablierte Mittel zur «Arbeitserziehung» in Heimen landwirtschaftliche und handwerkliche Tätigkeiten waren und sind.⁴⁶ Peter Schallberger und Alfred Schwendener ermittelten in einer Studie von 2017 zudem, dass die sozialpädagogische Denk- und Handlungsweise vieler Kinder- und Jugendheime in der Schweiz «eindeutige Kontinuitätslinien zu historisch früheren Formen der anstaltsförmigen Erziehung» aufweist.⁴⁷ Sie führen diese Kontinuitäten zum einen auf eine weiterhin religiös begründete Moral und zum anderen auf «problematische Professionalisierungspfade», etwa die zunehmende Standardisierung, zurück.⁴⁸ Insbesondere die «Idee der Rettung <sittlich gefährdeter> Kinderseelen» und der «Normalisierung <dissozialer> Jugendlicher» sei in zahlreichen Schweizer Kinder- und Jugendheimen weiterhin handlungsleitend.⁴⁹ Der Übergangsforscher Andreas Walther kritisiert zudem, dass bei der Bemühung um die Bewältigung von Herausforderungen im Übergang Schule und Beruf die Lebenslagen der Jugendlichen zu wenig einbezogen werden.⁵⁰

44 Norbert Myschker, Roland Stein, Verhaltensstörungen bei Kindern und Jugendlichen. Erscheinungsformen – Ursachen – Hilfreiche Massnahmen (8. erw. u. aktual. Aufl.), Stuttgart 2018, S. 420.

45 Brigitta Bernet, Jakob Tanner, Einleitung: Ausser Betrieb. Metamorphosen der Arbeit in der Schweiz, in: dies. (Hg.), Ausser Betrieb. Metamorphosen der Arbeit in der Schweiz, Zürich 2015, S. 17.

46 Kevin Heiniger, Ausbildung und Rollenzuschreibungen in Richterswil und Uitikon, in: Loretta Seglias u. a., Alltag unter Zwang. Zwischen Anstaltsinternierung und Entlassung (Veröffentlichungen der Unabhängigen Expertenkommission [UEK] Administrative Versorgung, Bd. 8), Zürich 2019, S. 354.

47 Peter Schallberger, Alfred Schwendener, Erziehungsanstalt oder Fördersetting? Kinder- und Jugendheime in der Schweiz heute, München 2017, S. 9.

48 Ebd., S. 258–259.

49 Ebd., S. 9.

50 Andreas Walther, Übergänge im Lebenslauf zwischen Standardisierung und Entstandardisierung, in: Christiane Hof, Miriam Meuth, Andreas Walther (Hg.), Pädagogik der Übergänge. Übergänge in Lebenslauf und Biografie als Anlässe und Bezugspunkte von Erziehung, Bildung und Hilfe. Weinheim und Basel 2014, S. 30.

Daher ergeben sich aus unseren Studien folgende zentrale Implikationen für die heutige Fürsorgepraxis:

- *Bildungslücken vermeiden*: Es sollte darauf geachtet werden, dass keine Bildungslücken während der Platzierung entstehen. Es braucht eine durchgehende gezielte Förderung der schulischen und beruflichen Bildung, die auch bei Umplatzierungen oder Time-out-Plätzen gewährleistet bleibt. Zudem sollten Heimschulen darauf achten, dass sie genügend Kenntnisse und Fähigkeiten vermitteln, die den Jugendlichen bei ihrem Bildungs- und Berufsweg helfen. Das Ausbildungsangebot sollte zeitgemäss gestaltet und den Interessen und Fähigkeiten der Jugendlichen angepasst sein.
- *Konstante Bezugspersonen, die ressourcenfördernd wirken*: Beziehungsabbrüche durch ständig wechselndes Personal können zu Vertrauensverlust führen. Zudem zeigen die Interviews mit ehemals Fremdplatzierten die hohe Bedeutung von Bezugspersonen, die fördernd und stärkend auf die Jugendlichen wirken. Entsprechend sollte dem Betreuungspersonal (Sozialarbeitende u. a.) besondere Aufmerksamkeit geschenkt werden. Der auf Grund der verschiedenen Missbräuche heutzutage sensible Umgang mit Nähe und Distanz darf nicht dazu führen, dass keine vertrauensvollen Beziehungen zwischen Kindern und Jugendlichen und Bezugspersonen mehr zugelassen werden.
- *Tragfähige Beziehungen ausserhalb der Einrichtungen fördern*: Unsere Studie zeigt, dass platzierte Kinder und Jugendliche oftmals kaum oder keine Bezugspersonen ausserhalb der Einrichtung hatten. Dies wirkte sich auch auf die unzureichende Aneignung von Sozial- und Humankapital aus. So fehlten ihnen etwa Peer-to-Peer-Beziehungen, hilfreiche Kontakte («Vitamin B») und unterstützende Beziehungen, die den weiteren Lebensweg ausserhalb einer Einrichtung und das Aneignen von sozialer Kompetenz und Ressourcen erleichtert hätten. Platzierte Minderjährige, die ein soziales Netzwerk ausserhalb des Unterbringungsortes aufbauen können, haben eine bessere Chance auf Integration. Entsprechend sollte darauf geachtet werden, dass der Aufbau von tragfähigen Beziehungen ausserhalb der Einrichtung gezielt gefördert wird. Eine Möglichkeit dazu ist das Einsetzen von Jugendcoaches, die den Jugendlichen auch über verschiedene Platzierungen hinweg als konstante Bezugsperson zur Verfügung stehen.
- *Time-out-Plätze*: Schulwechsel als Folge von vielen Institutionswechseln bilden einen möglichen Hemmschuh für die berufliche und schulische

Ausbildung. Wie unsere Interviews zeigen, entstanden auf diese Weise Bildungslücken oder Unter- beziehungsweise Überforderungen. Ausserdem bedeuten Institutionswechsel auch Beziehungsabbrüche, die sich negativ auf die persönliche und soziale Entwicklung der Jugendlichen auswirken. Schul- und Institutionswechsel sollten entsprechend möglichst reduziert werden. Dies gelingt beispielsweise durch die Schaffung von genügend Time-out-Plätzen als vorübergehende Intervention einer Heimplatzierung, um deren Abbruch zu vermeiden. Diese Time-out-Plätze fehlen aktuell, unter anderem weil die Finanzierung nicht geklärt ist (aktuell keine «Doppelfinanzierung» stationärer Unterbringung).

- *Begleitung von Care Leavern*: Unsere Forschung hat ergeben, dass die Jugendlichen oftmals ohne abgeschlossene Berufsausbildung und ohne weitere Begleitung in die Selbständigkeit entlassen wurden. Dies spricht gegen die Wirksamkeit der Jugendhilfemassnahmen und selbst positive Entwicklungen der Jugendlichen wurden dadurch wieder gefährdet. Jugendliche benötigen im Übergang von der Sekundarstufe I zur Sekundarstufe II sowie im Übergang von der Schule zur Berufsbildung eine individuelle Unterstützung und Begleitung. Sogenannte Care Leaver müssen entsprechend ihren Bedürfnissen und Wünschen unterstützt und begleitet werden. Auf Seiten der Heime sollte überall eine Care-Leaver-Stelle eingerichtet werden, die die Jugendlichen frühzeitig auf ihren Austritt vorbereitet und danach entsprechend weiterbegleitet. Auf Seiten der Behörden sollte analog eine Vorbereitung und Weiterbegleitung des Heimaustritts erfolgen.

Diese Aufzählung ist weder abschliessend noch lässt sie sich ohne entsprechende Anpassungen auf Seiten der Politik – etwa durch die Bereitstellung der nötigen finanziellen Mittel – und des allgemeinen Bildungswesens erreichen. Grundsätzlich liessen sich Probleme im Kontext von Fremdplatzierungen vermeiden, wenn es erst gar nicht zu ihnen käme. Da dies aber leider weitestgehend eine sozial-politische Utopie darstellt, erscheint es richtig und sinnvoll, die oben genannten Empfehlungen auszusprechen. Das heutige Fürsorgesystem ist historisch gewachsen und folgt oftmals noch diesen traditionellen Entwicklungslinien. Hier gilt es, neue Wege zu gehen und dem Wohlergehen der Individuen gegenüber der Selbsterhaltungstendenz des Systems absolute Priorität einzuräumen.

Autorinnen und Autoren

Miriam Baumeister, MA, war Doktorandin im Rahmen des NFP 76 an der PH Luzern und der Basel Graduate School of History. Sie studierte Geschichte und Kulturanthropologie in Basel, Bochum und Montpellier. Forschungsschwerpunkte: Sozialgeschichte des 20. Jahrhunderts, Geschichte der Fremdplatzierung von Kindern und Jugendlichen, Stadt- und Regionalgeschichte Basel. Postanschrift: Schleifenbergstr. 39, CH-4058 Basel, E-Mail: miriam.baumeister@unibas.ch

Tristan Coste, MA, est sociologue de formation et a travaillé après son cursus académique pendant plusieurs années comme travailleur social. De 2014 à 2022, il a été chercheur à l'Université de Fribourg principalement dans les domaines de la sociologie économique et de la sociologie de la jeunesse. Actuellement il est collaborateur scientifique à la Haute école de travail social et de la santé à Lausanne (HETSL | HES-SO) où il coordonne une recherche financée par le FNS sur les liens entre surendettement et santé en Suisse. Adresse: Haute école de travail social et de la santé Lausanne, Chemin des Abeilles 14, CH-1010 Lausanne, E-mail: tristan.coste@hetsl.ch

Em. Prof. Dr. Markus Furrer, lehrte als Professor für Geschichte und Geschichtsdidaktik an der Pädagogischen Hochschule Luzern sowie als Privatdozent an der Universität Fribourg. Forschungsschwerpunkte sind: Schweizerische und europäische Zeitgeschichte mit Fokus auf Politik-, Kultur- und Sozialgeschichte sowie der Geschichtsvermittlung. Postanschrift: Neumattweg 6, CH-6048 Horw, E-Mail: markus.furrer@phlu.ch

Dr. Sabine Jenzer, Historikerin, Projektleiterin und wissenschaftliche Mitarbeiterin an der Pädagogischen Hochschule Luzern und an der BLG Beratungsstelle für Landesgeschichte in Zürich. Forschungsschwerpunkte sind: Geschichte der fürsorgerischen Zwangsmassnahmen, der Fremdplatzierung, der Fürsorge und des Sozialstaates. Postanschrift: Hofwiesenstrasse 16, CH-8330 Pfäffikon, E-Mail: sabine.jenzer@phlu.ch

Dr. des. Aurore Müller était doctorante à l'Université de Fribourg. Champs de spécialisation: histoire de la jeunesse, histoire de l'éducation et des

placements d'enfants. Sa thèse s'intitule «Les oubliés des Trente Glorieuses. Contraintes et opportunités des enfants et adolescents-es placés dans les cantons de Fribourg et de Neuchâtel entre 1950 et 1985», E-mail: aureo.mueller@unifr.ch, ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-2793-8125>.

Prof. Dr. Anne-Françoise Praz, professeure d'histoire contemporaine à l'Université de Fribourg et chargée de cours à Unidistance.ch. Domaines de recherche: histoire de l'enfance et de la jeunesse, des politiques de population et de sexualité, histoire de l'internement administratif, histoire des femmes et du genre. Adresse postale: Beauregard 2, CH-1700 Fribourg, E-mail: anne-francoise.praz@unifr.ch

ITINERA

BEIHEFT ZUR SCHWEIZERISCHEN ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTE

SUPPLÉMENT DE LA REVUE SUISSE D'HISTOIRE

SUPPLEMENTO DELLA RIVISTA STORICA SVIZZERA

In den goldenen Jahren der Hochkonjunktur kam eine ganze Generation von Jugendlichen in den Genuss einer längeren Ausbildung nach der Primarschule. So eröffneten sich ihnen Zukunftsperspektiven, die für ihre Eltern undenkbar gewesen wären. Doch nicht alle jungen Menschen hatten die gleichen Voraussetzungen: Wer als Heim- oder Pflegekind aufwuchs, profitierte weit weniger von diesen Möglichkeiten. Die vorliegende Studie, in der die Kantone beider Basel, Freiburg, Neuenburg und Luzern verglichen werden, zeigt die Schwierigkeiten auf, mit denen diese Jugendlichen beim Übergang ins Erwachsenenalter aufgrund ihrer Defizite an Human- und Sozialkapital konfrontiert waren. Durch Anstrengung und Erfindungsreichtum haben viele dennoch ihren Platz gefunden.

Durant les années fastes des Trente Glorieuses, toute une génération d'adolescentes a bénéficié d'une formation prolongée au-delà de l'école primaire. Ces jeunes se sont vus ouvrir des perspectives d'avenir impensables pour leurs parents. Pourtant, tous n'étaient pas logés à la même enseigne. Celles et ceux qui ont grandi comme enfants placés, dans un établissement ou une famille d'accueil, ont bien moins profité de ces possibilités. Cette étude, qui compare les cantons de Bâle, Fribourg, Neuchâtel et Lucerne, montre les difficultés auxquelles ces jeunes ont été confrontés lors du passage à l'âge adulte, en raison de leurs déficits en capital humain et social. Cependant, grâce à leurs efforts et à leur inventivité, beaucoup d'entre eux ont trouvé leur place.

Die Herausgeber:innen | les éditeurs

Markus Furrer lehrte als Professor für Geschichte und Geschichtsdidaktik an der Pädagogischen Hochschule Luzern sowie als Privatdozent an der Universität Fribourg.

Anne-Françoise Praz est professeure d'histoire contemporaine à l'Université de Fribourg et chargée de cours à Unidistance.ch.

Sabine Jenzer ist Historikerin, Projektleiterin und wissenschaftliche Mitarbeiterin an der Pädagogischen Hochschule Luzern und an der BLG Beratungsstelle für Landesgeschichte in Zürich.



Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Société suisse d'histoire
Società svizzera di storia
Società svizra d'istorgia

SCHWABE VERLAG

www.schwabe.ch

ISBN 978-3-7965-4748-5



9 783796 547485